

W-FENEC

MAGAZINE

THE OCEAN

Hellfest, Sonisphere,
Eurocks, Dour
7Weeks, Noïd



Les deux salopards.

Au départ, cet éditto devait être consacré à Chi Cheng qui nous a abandonné pour rejoindre les Dieux du rock ce salaud... Puis, finalement, Jeff Hanneman nous a également fait le coup bien tordu de nous lâcher en chemin alors que nous étions en train d'écrire ces mots. Juste pour vous dire les mecs, là vous avez sérieusement déconné.

Deftones, Slayer, bon là, c'est le cœur qui parle parce que le second groupe est évidemment une immense référence tout ça, blabla, mais les 'Tones, c'était nos années lycées/étudiantes quand nous avons pensé à lancer ce qui est devenu le W-Fenec. En clair, c'est aussi un peu à cause de toi Chi qu'on est là... Alors autant dire que ton départ pour un terrier plus apaisé, ça nous a quand même mis un sacré coup au moral. Parce qu'on l'espérait secrètement te voir revenir participer en « (H)Eros » à la promo de l'album inédit des 'Tones auquel tu avais d'ailleurs participé. Juste pour le symbole tu sais, te voir jouer les roadies de luxe sur scène, montrer que tu avais vaincu la fatalité et ce triste coup du sort...

Tes frangins t'avaient gardé la place au chaud. Nous non plus on ne t'avait pas oublié. Et là encore moins du coup. Inutile de te dire qu'on l'a en travers de la gorge ce mauvais coup que tu viens de nous faire. Mais bon, nous ça va, on pense surtout aux tiens, à tes frères et on espère que d'où tu es, tu ne souffres plus et que tu veilles sur l'héritage d'un groupe dont tu peux être fier. Les absents ont toujours tort dit-on, alors toi, physiquement ou pas, tu es là quand même. Puis de toutes les façons, tu n'as pas le choix. Réquisition artistique que ça va s'appeler, tu nous as quitté sans nous demander l'autorisation, ne compte pas qu'on t'oublie comme ça. Et le prochain Deftones, comme les précédents du reste depuis ton accident, il est pour ta pomme.

Et ça vaut aussi pour Jeff. Parce que la vie est parfois une sacrée garce, notamment quand une saloperie de maladie vient s'en mêler et bouleverser « nos » plans, alors que tout roulait jusque là à merveille, que ça glissait comme papa dans maman. Bref, toi aussi tu manquais depuis pas mal de temps et maintenant, encore plus. Putain que le temps va paraître long...

Tout ça pour démontrer que les meilleurs partent les premiers, on avait compris hein...

On se revoit là-haut donc, en attendant gardez nous des bières au frais et profitez de votre repos bien mérité.

(The) Aurelio

SOMMAIRE

- 04 The Ocean
- 08 Sonisphere
- 12 Hellfest
- 22 Eurocks
- 30 Dour
- 34 Festivals
- 41 Monsieur Z
- 44 Steven Wilson
- 63 Dave Grohl
- 70 Mudhoney
- 71 Reiziger
- 79 Burning Airlines
- 86 7 Weeks
- 88 Noïd
- 90 En Bref
- 94 Concours
- 95 Test
- 96 Pink Floyd
- 98 Dans l'ombre

THE OCEAN

Pelagial (Metal Blade)



Sorte de «faux» double album paru en versions instrumentale+vocale CD Deluxe et Boxset CD+DVD ou LP+DVD limitée méga Deluxe via Metal Blade et Pelagic Records, Pelagial, le nouvel album de The Ocean s'offre dès les premières secondes, une plongée en apnée dans les profondeurs de l'océan (jusqu'à là tout est normal), mais également, de l'âme humaine. Une sublime intro néo-classique au piano, bercée par des samples océaniques (logique), la mise en abîme est d'une beauté rare et laisse augurer de très belles choses à réserver dans la suite de l'album.

Laquelle confirme tout le bien que l'on commençait à penser de ce Pelagial avec un «Mesopelagic: into the uncanny» qui mélange habilement post-metal, math-rock et post-rock avec un mélange de douceur et de dynamique particulièrement soutenue, preuve que le groupe reste encore sur la surface, mais avec classe. Et surtout ne va plus tarder à plonger la tête la première.

Le triptyque «Bathyalpelagic» emmène l'auditeur explorer un peu plus les abysses de Pelagial en trois étapes : «I : impasses», «II : the wish in dreams» et «III : disequillibrated», autant de stades de décompression émotionnelle lui permettant d'appréhender un peu mieux la descente instrumentale qui, petit bémol, se révèle

parfois un peu trop démonstrative. Ou alors est-ce l'absence de chant ? On y revient. Et alors que l'on se pose la question, le groupe monte en pression pour donner dans un post-metal prog' de haute volée sublimant son odyssee sous-marine. Techniquement irréprochable, l'album tourne à la démonstration de maestria formelle, mais n'oublie pas de raconter une histoire. Celle d'une visite guidée des profondeurs de l'océan depuis la surface jusqu'à ses failles et crevasses les plus inexplorées, inaccessibles. Le tout rythmé par des variations de rythmes et d'atmosphères, apaisées ou plus ombrageuses, The Ocean se laissant guider par l'inspiration de l'instant, plutôt que par la linéarité potentielle de son concept («Boundless vasts», «Cognitive dissonance», «The origin of our wishes»...).

Pour un résultat qui instille par instants des émotions d'une beauté ineffable (le sublime «Signals of anxiety», «Let them believe») renvoyant ainsi à la question existentielle agitant l'auditeur depuis que celui-ci a posé l'album, dans sa version instrumentale, sur la platine. Est-ce mieux avec ou sans chant ? Les deux serait-on tenté de dire. Car sa présence offre une coloration différente à Pelagial : elle accentue cette violence un peu moins contenue dans laquelle baigne l'album et provoque de jolies ruptures avec les passages post-math-rock assez éloignés des poussées de fièvres post-metal/sludge et progressives qui font (en partie) la marque de fabrique du groupe. La version vocale explore ainsi un peu plus les profondeurs que sa consœur exclusivement instrumentale, laquelle reste plus dans l'«audiolisation» du concept de The Ocean sur ce Pelagial. Comme s'il s'était agit d'intellectualiser le propos du groupe avant de le laisser s'exprimer avec les tripes. L'esprit [vs] le cœur, l'âme... lesquels s'entremêlent pour parvenir à une œuvre bicéphale mais ô combien maîtrisée. Classe.

■ Aurelio

INTERVIEW > THE OCEAN



Overbooké, en tournée et très demandé, The Ocean allait être délicat à interviewer dans le cadre de la sortie de son nouvel album à paraître quelques jours plus tard. Et pourtant, c'est finalement un Robin Staps tout à fait dispo, affable et très relax qui répond à nos questions, avec intérêt et décontraction. Entretien.

Comment vas-tu ? Vous avez connu quelques soucis sur la route d'après ce que je sais ?

Oui, ça fait partie des aléas de la vie en tournée mais notre van a lâché au deuxième jour de notre série de concerts. On a "ramé" pour choper un ferry, on a du annuler en Angleterre mais là je te réponds alors qu'on est en day-off entre deux concerts en France et ça s'est très bien passé.

Quel est le ressenti sur la réception de l'album pour le moment ?

Les gens ne connaissaient pas l'album parce qu'il n'est pas sorti (à l'heure où Robin répond à l'interview), à l'exception des titres qu'on a diffusé sur le net, mais il semble qu'ils aient vraiment beaucoup aimé. On l'a joué en intégralité, ça passait bien.

Parlons de ce Pelagial alors. Il sortira fin avril dans deux versions, l'une, instrumentale et l'autre avec du chant. Quel est son concept après des albums qui étaient quand même pas mal centrés sur la critique du christianisme, la dénonciation des théories créationnistes et de l'obscurantisme intellectuel que suppose la religion en plus des références aux travaux de Darwin, Copernic...? Bref, quel état d'esprit général au moment d'entamer l'écriture de cet album ?

Après "Heliocentric / Anthropocentric" qui était effectivement assez critique sur la religion chrétienne, j'avais à cœur d'écrire quelque chose de différent. Un disque plus introspectif, plus personnel, que j'ai composé tout seul au départ. Les deux précédents étaient plus des collections de morceaux aux thématiques communes sur lesquels on était toujours plusieurs à intervenir, quand celui-ci se ressent comme un unique voyage depuis la surface jusqu'aux profondeurs de l'océan. Mais également comme quelque chose qui part de la surface de l'esprit humain pour descendre lentement, insidieusement explorer les abîmes de son âme. Je voulais visualiser, "audioliser" ce voyage au plus profond de l'âme humaine.

Au moment où tu as commencé à travailler sur Pelagial, j'avais cru comprendre qu'il était destiné à être exclusivement instrumental. Comme est venue cette idée de proposer deux versions de l'album ?

L'album a été écrit pour être instrumental au départ oui. A cet époque Loïc a eu des soucis de santé vraiment problématiques pour lui ce qui faisait qu'il ne pouvait plus tourner avec nous et, la mort dans l'âme, ça compromettrait même son avenir musical. Pas facile... En 2012, on a fait une pause pendant laquelle Loïc s'est remis complètement. Il était impensable qu'il ne soit donc pas avec nous sur l'album, car même si celui-ci fonctionnait dans une version instrumentale, sans lui, il manquait quand même quelque chose.

Pelagial est à la base écrit comme un album d'un seul titre, à l'instar par exemple du Dopesmoker de Sleep ou de l'Helioabalus de Rorcal. Pourquoi l'avoir segmenté en onze pistes ? Pour en faire des chapitres à l'image d'un roman ? Pour le marketing et des raisons promotionnelles ?

Il y a un peu de ça, tu as raison. A la base, c'est un morceau unique avec un découpage que j'aime voir comme étant le chapitrage d'un livre, les différentes étapes d'un voyage, d'une narration, mais également comme les différents états émotionnels par lesquels on passe en écoutant l'album.

The Ocean, c'est un line-up à géométrie parfois variable (même si stabilisé ces dernières années), qui a fait quoi sur cet album et est-ce que cela ne cause pas parfois des frustrations, des conflits créatifs au sein du projet ?

A la base, j'ai composé tout l'album moi-même cette fois, parce qu'en plus des soucis de santé de Loïc, Louis, Jona & Luc sont impliqués dans Coilguns, qui explose et leur "demande" donc pas mal de temps, d'investissement. Et c'est une excellente chose. Certains sont aussi dans d'autres trucs (le label Hummus Records, le collectif pop expérimental The Fawn). Et puis cet album est très personnel. Mais cela ne veut pas dire que je sois l'architecte de The Ocean. Enfin... peut-être sur cet album au départ oui, mais le groupe est en évolution perpétuelle. Puis, Loïc, une fois rétabli a beaucoup participé au processus de création de l'album. Tu sais, The Ocean, ce sont cinq individualités qui se rejoignent, se complètent, se

nourrissent de leurs différentes expériences respectives.

Outre les deux versions de l'album. Il y aura également une édition Boxset Deluxe (CD et vinyl) qui sera accompagnée d'un film signé Craig Murray. Peux-tu en dire plus... car je ne l'ai pas encore vu...

Alors le film est la libre mais vraiment fascinante interprétation vidéo de

l'album par Craig Murray, un réalisateur australien (il a bossé par le passé avec Converge et Nine Inch Nails) qui a sa propre lecture de Pelagial, c'est assez abstrait et le plus ironique pour un groupe qui s'appelle The Ocean c'est qu'il y a une narratrice et que dans la vraie vie, elle s'appelle Ariel. En tous cas, c'est un film vraiment particulier, très réussi, oui et très expérimental.

Vous semblez être des passionnés un peu collectionneurs, toi le premier, à sortir des albums dans des versions différentes, toujours très soignées tant du



point de vue du packaging que du visuel, des éditions limitées etc..., bon c'est juste mon point de vue mais je pense sincèrement qu'un album, ce n'est pas juste une suite de Mp3's que tu mets dans ton Ipod mais la somme de tous ces éléments créatifs venant s'ajouter à la stricte partie musicale. Tu es d'accord avec ça ?

Alors là, absolument ! Tu vois, j'ai toujours été fasciné par l'œuvre artistique prise dans sa globalité. Pour moi, écouter une suite de morceaux comme ça, sans objet matérialisé, c'est sympa, tu peux cuisiner, faire la vaisselle, mais la création prend tout son sens quand tu as l'ensemble des éléments du processus en ta possession.

Si ça ne te gêne pas de parler business, vu que vous êtes depuis maintenant une bonne quinzaine d'années sur la scène indépendante à sortir des albums chez un poids lourd du milieu (Metal Blade), alors qu'on a connu ces dernières années une explosion de la musique digitale légale (avec des marges ridicules pour les groupes) ou de l'illégal, c'est un fait, qu'est-ce qui fait vivre The Ocean aujourd'hui ? Les CDs, le merch, les tournées ?

Je vais être honnête, l'argent que l'on gagne en ventes d'albums via Metal Blade, c'est assez négligeable dans la mesure où le label paye les frais de production et se rembourse sur les ventes. Ce qui est légitime je dois dire. Donc nous, l'argent que l'on gagne vient essentiellement des tournées, du merch' avec une petite exception quand même, dans la mesure où on a la chance inouïe d'avoir une fan-base extrêmement fidèle, avec des gens qui n'hésitent pas à claquer 80 euros dans une box vinyle limitée qu'ils vont livrer par UPS aux USA en express. Et ce n'est pas rien. On le sait...

En parallèle au groupe, tu gères pour ta part ton propre label Pelagic Records qui sort depuis quelques années pas mal d'excellentes choses, d'Abraham à Kruger en passant par Coilguns et les récents The Old Wind ou The Shaking Sensations, qu'est-ce qu'on peut attendre prochainement venant de chez toi ?

Ecoute, là, il y a une grosse actu avec plusieurs sorties simultanées mais après je vais me calmer pendant quelques semaines parce que ma priorité ira à The Ocean et qu'on va pas mal tourner. Mais je continuerai de sortir les trucs qui me plaisent, notamment The Old Wind. Tu as du l'écouter, non ? Il me semble te l'avoir envoyé...

Et j'ai beaucoup aimé d'ailleurs. Tu es donc officiellement impliqué dedans ? Je me disais que c'était assez sympa pour toi, ça te fait des "vacances" puisque Tho-

mas (Liljedahl) est l'architecte du projet, il compose tout, dirige la manœuvre, un peu comme toi avec The Ocean pour Pelagial...

Tu n'imagines pas à quel point c'est un soulagement de n'être qu'un exécutant sur projet comme celui-ci. Puis mec, c'est les gars de Breach. Moi, je suis un fan hardcore, donc je suis ravi de participer à ce projet, je ne fais qu'y jouer et je continuerai de le faire, en même temps que je sors le premier album via Pelagic Records.

Question traditionnelle : qu'est-ce qui tourne dans ton Ipod/platine ces derniers temps ?

Rien ou presque ! [rires]. Tu sais, je fais de la musique mon quotidien. Surtout en ce moment avec The Ocean et les sorties Pelagic Records, donc écouter de la musique dans le van en tournée ou le soir, c'est la dernière chose que j'ai envie de faire. Non sinon, j'ai récemment jeté une oreille sur les albums d'Intronaut et The Atlas Moth, ils sont vraiment bons.

Merci à Robin Staps & Andreas de Metal Blade, coucou Jona Nido & Jérémy Cas de Blue Wave Productions.

■ Aurelio



📍 Amnéville (57)

📅 8-9 juin

💰 110 €

🎸 Iron Maiden, Limp Bizkit, Megadeth, KoRn

♥️ Motörhead, Mastodon, HeadCharger

🌐 fr.sonisphere.eu

Il est toujours intéressant de tailler la bavette avec un vieux de la vieille, dans le bon sens du terme. L'espace d'un échange de mails, Salomon Hazot, directeur du Sonisphere, nous en dit un peu plus sur le festival métal du Grand Est.



Salut Salomon. Merci beaucoup de consacrer un peu de ton temps pour répondre à cette interview ! Pour débiter peux-tu présenter tes activités et ton background en quelques mots.

Je m'appelle donc Salomon Hazot, j'ai 58 ans et j'ai commencé dans ce métier en 1978. C'était un hobby que j'ai eu la chance de transformer en profession. Et je n'aurais jamais imaginé pouvoir l'exercer pendant 35 ans. Le métier de producteur de spectacles est compliqué, et il est devenu difficile. Mais, si l'on est prudent, que l'on ne prend pas la grosse tête et que l'on garde en tête que les artistes ce n'est pas nous, mais les autres, tout continuera à bien se passer.

Amnéville, en Moselle, accueille une nouvelle fois le Sonisphere français qui va souffler ses trois bougies. Pourquoi avoir choisi cette ville ? Quels sont, selon toi, ses avantages et ses inconvénients ?

Historiquement, l'Est de la France est l'un des berceaux du rock et du métal, la proximité de la Belgique, l'Allemagne, la Suisse ou le Luxembourg jouant beaucoup aussi. Le site du Snowhall d'Amnéville propose une configuration idéale pour organiser un festival, grâce à sa taille et les aménagements qu'il propose notamment. Après, c'est une région qui connaît de fortes difficultés économiques, peut-être un peu plus qu'ailleurs en France. Je sais que l'argent ne pousse pas sur les arbres, et c'est aussi pour cela que nous faisons en sorte de proposer des prix de places décentes avec une programmation et des aménagements tout aussi bons. Nous voulons que le plus de personnes possibles aient la joie de pouvoir venir. De plus, nous y avons trouvé des partenaires fiables et professionnels, notamment le Galaxie d'Amnéville avec qui nous travaillons toute l'année et avec qui nous sommes sur la même longueur d'ondes.

J'ai couvert pour le W-Fenec la première édition qui a marqué les esprits en accueillant le Big

Four et une multitude de groupes sur deux jours. Au vu des headliners, on aurait pu penser que cette édition serait la seule, histoire de faire un « coup ». Et toutefois, en 2012, rebelote, c'est reparti pour un tour. Dès le début, l'organisation savait que de nouvelles éditions seraient proposées ? Y a-t'il une volonté d'imposer le festival dans la durée ?

Pour savoir si quelque chose fonctionne il faut l'essayer. Nous souhaitons effectivement pouvoir faire de ce rendez-vous un événement récurrent et vu comme les choses s'étaient déroulées, il n'y avait aucune raison de ne pas recommencer !

J'ai de très bons souvenirs musicaux de cette première édition, mais je cauchemarde encore des conditions dans lesquelles le festival s'est déroulé : parterre dangereux et inconfortable, entonnoir pour rejoindre les stands de restauration et de buvette, parking non éclairé la première nuit, sans parler du drame évité lors de l'ouverture des portes le samedi et la cohue suscitée par l'accès au pit. Objectivement, et avec le recul, comment expliquer qu'une société organisatrice de votre renommée ait pu commettre des erreurs de « jeunesse » ?

Comme je l'ai dit précédemment pour savoir si quelque chose fonctionne, il faut l'essayer. Chaque grand événement, dans sa première édition, connaît quelques défaillances, qu'il saura ensuite régler. Il est facile de tout prévoir en théorie, la pratique est souvent différente. La préparation de nos événements requiert beaucoup de travail, mais parfois des défauts se révèlent. Nous avons pris en compte l'ensemble des remarques qui ont pu nous être faites afin d'arriver aujourd'hui à un niveau d'organisation, de sécurité et de divertissement optimal pour tous.

J'imagine qu'après le succès rencontré par la première édition, tu as dû passer quelques nuits blanches après les péripéties de la deuxième édition où vous avez accumulé les déconvenues (annulation du Sonisphere anglais avec pour répercussions des annulations pour l'édition française, l'annulation de la tête d'affiche 48 heures avant le début du festival, événements climatiques du dimanche....). Comment se relève-t-on d'une telle déconvenue et, j'imagine, d'une énorme frustration, quand le sort s'acharne sur l'organisation ? Le fait d'avoir les « reins solides » financièrement (tu avais parlé d'un résultat négatif à 7 chiffres dans une interview dans un canard local) vous a-t-il permis de rebondir rapidement sur une troisième édition ?

L'année dernière était effectivement très dure. Il y a eu

beaucoup d'argent de perdu, mais mon métier de chef d'entreprise fait que je sais gérer les pertes autant que les gains, comme tout chef d'entreprise. Je sais ce que c'est de gagner de l'argent, je sais aussi ce que c'est que d'en perdre. Je sais gérer cela. Comme pour tout, il y a des années avec et d'autres sans. Nous ne nous sommes pas découragés pour autant et sommes repartis de plus belle pour préparer l'édition 2013.

La programmation de cette nouvelle édition est une nouvelle fois riche pour tous les amateurs de métal dans le sens large du terme avec la venue d'Iron Maiden, mais aussi Limp Bizkit, Slayer, Korn, Motörhead, sans parler des groupes en développement comme Ghost. Quel est le « calendrier » d'un organisateur de ce type de manifestation pour mettre en place une telle affiche, entre les premiers contacts et la signature des contrats ?

Un festival se prépare d'une année sur l'autre. Une fois que l'édition 2012 a été terminée, il a fallu commencer à réfléchir aux têtes d'affiche pour l'année suivante. Je n'aurai jamais pensé qu'on en arrive là et qu'il faille s'y prendre autant à l'avance mais à l'heure actuelle il y a plus de festivals que de week-ends durant l'été. En effet, s'il y a 10 ou 12 festivals en Europe le même week-end, comme c'est le cas pour Rock en Seine par exemple, les artistes peuvent choisir trois villes maximum et vont donc aller là où il y a plus d'argent, c'est ainsi qu'entre en scène le critère financier. En dehors de cela, le planning de l'artiste ou du groupe doit s'accorder avec la saison estivale des festivals en Europe.

Le festival, qui se déroulait jusqu'à maintenant en juillet, a été avancé d'un mois (8 et 9 juin 2013). Iron Maiden, groupe convoité par le Hellfest depuis des années et qui se déroulera fin juin, est une exclusivité nationale pour le festival. Le Hellfest, par l'intermédiaire de son programmeur Ben Barbaud, n'hésite plus à évoquer le fait que le groupe semblait disponible pour son festival et que le tourneur des Anglais savait pertinemment que le groupe jouerait au Sonisphere. On ne va pas se mentir ou user de la langue de bois, c'est tendu entre vous et le Hellfest. Le fait de programmer le festival avant le Hellfest semble également un moyen supplémentaire de les emmerder. Qu'as-tu à répondre à ça ?

Le Hellfest n'avait pas de problème à se produire deux semaines avant le Sonisphere auparavant. Mais semble plus gêné d'être deux semaines après. Nous n'attaquons pas le Hellfest, nous ne sommes pas en guerre. Nous coexistons, avec nos différences et nos similitudes.

Je pense qu'il faut se souvenir que si le Hellfest en est

là aujourd'hui, c'est en grande partie grâce au travail que j'ai pu y accomplir pendant de nombreuses années. Donc, si je n'avais pas voulu qu'il existe, je n'aurais pas travaillé dans ce sens. Le Sonisphere n'a jamais eu vocation à aller à l'encontre du Hellfest. Je le répète, nous travaillons différemment, avec une expérience, des méthodes, des bases différentes.

Je ne voudrais pas en remettre en couche avec le Hellfest, mais ce festival qui est clairement un concurrent, chante sur tous les toits que c'est le festival de la pas-

Financièrement, puisque c'est une grande part de notre travail, nous n'avons pas les mêmes bases. Nous travaillons différemment. Mais si je n'avais pas été un passionné, j'aurais arrêté depuis longtemps ce métier.

Nous proposons moins de groupes, mais c'est un parti pris. En général vous allez à un festival de 14h à minuit. Soit 10h. Si vous souhaitez réellement profiter de tous les groupes, vous ne pourrez en voir que 10 à 12 par jour. Et nous souhaitons que vous puissiez profiter de tout. Des artistes en festival j'en ai vu pendant 20 ans, en tant que fan, et c'est donc notre volonté que de ne

SONISPHERE
 SAMEDI 08 ET DIMANCHE 09 JUIN 2013 • SNOWHALL PARK - AMNEVILLE

IRON MAIDEN MAIDEN ENGLAND

limpbizkit

SLAYER **MEGADETH** **KORN**

motorhead **MASTODON** **AIRBOURNE**

IN FLAMES **STONE SOUR** **GHOST**

CHILDREN OF BODOM **AMON AMARTH** **SABATON** **BEHEMOTH**

BRING ME THE HORIZON **DRAGON FORCE**

EPICA **HEADCHARGER** **CRUCIFIED BARBARA** **VOODOO SIX** **DAGOBA** + AUTRES GROUPE SA VENIR

FR.SONISPHERE.EU - FACEBOOK.COM/SONISPHEREFRANCE - PASS DISPONIBLES SUR AVOSBILLETS.COM

tion contre le festival du pognon. C'est imagé, j'imagine que ça t'es revenu aux oreilles, encore une fois, qu'as-tu à répondre à ça ? Franchement, n'y a-t-il pas la place, en France, pour deux festivals d'envergure sans qu'on parle de concurrence ?

pas mettre trop d'artistes sur un festival la même journée : notre but est que le festivalier puisse voir tous les concerts s'il le souhaite.

Nous avons toujours considéré qu'il y avait de la place pour les deux festivals.

Le Sonisphere dispose d'un réseau d'artistes important et de moyens, j'imagine qui le sont également. A l'échelle nationale, quels sont, à plus ou moins long terme, les objectifs du festival en termes de développement ?

Je travaille depuis plus de 35 ans dans ce métier et depuis presque aussi longtemps avec des groupes comme Metallica ou Iron Maiden, il me semble donc logique que je continue à travailler avec ces artistes aujourd'hui. Nous continuerons à grandir tant que cela est possible, tout en restant prudents et tout en voulant satisfaire le plus grand nombre.

J'imagine que tu ne me donneras pas de chiffres en ce qui concerne le budget global du festival et l'enveloppe consacrée à la programmation (mais rien ne t'empêche de nous donner ces chiffres), mais que vaut un Limp Bizkit ou un Korn qui ont connu leurs heures de gloire dans les années 2000 par rapport à un Smashing Pumpkins de la belle époque qui brassait 900.000 F pour enquiller 90 minutes sur la grande scène des Eurocks en 97 ? Sans donner de chiffres, quels sont les groupes dont tu sais pertinemment que tu ne pourras jamais envisager la venue sur ton festival ?

Les données financières ont complètement évolué depuis les années 90. Le monde de la musique n'est plus le même, il faut simplement apprendre à travailler avec les artistes et avec le public en répondant au maximum aux attentes de tous.

Comment ça se passe au niveau des relations entre le festival et les organes institutionnels ? Certainement qu'au départ, certains ont dû avoir peur d'accueillir un festival métal sur leurs terres, ou ont dû subir certaines pressions, mais le département n'y trouve-t-il pas son compte de bénéficiaire parmi les événements culturels d'un festival drainant un public qui participe, du moins le temps d'un week-end ou d'une semaine, à l'activité économique du "pays" ?

La région accueillant le Sonisphere a connu et connaît encore d'importantes difficultés. Toutefois, elle n'a cessé de montrer sa volonté d'être attractive notamment en matière de loisirs avec notamment tout ce que peut proposer le site du Snowhall Parc (Casino, Galaxie d'Amnéville, Snowhall, Thermes etc). Nous entretenons d'excellentes relations avec la ville, le département et la région.

Encore des chiffres...peux-tu nous donner les chiffres clés du festival (nombre de bénévoles, hectolitres de bières, nombre de festivaliers attendus, kilomètres de

câbles, nombre de patches Def Leppard dans le public, kilogrammes de cocaïne dans les loges, rapport Les Paul Gibson / Stratocaster Fender...).

On en reparlera après le festival !

L'interview touche à sa fin, elle est même terminée, si tu as quelque chose à ajouter, c'est le moment.merci pour ta disponibilité et rendez-vous à Amnéville en juin prochain.

Nous espérons sincèrement que vous aurez la joie de nous rejoindre à Amnéville les 8 et 9 juin prochains !

Merci à Salomon Hazot et Karine Sancho.

■ Gui de Champi

HELLFEST

📍 Clisson (44)

📅 21-22-23 juin

💰 160 €

🎸 Def Leppard, Kiss, ZZ Top, KoRn, Volbeat

♥ Danko Jones, Neurosis, Down, Skindred, Red Fang

🌐 hellfest.fr

J'ai assisté pour la première fois au Hellfest en 2012. Depuis le temps que j'avais envie de faire ce festival, j'ai sauté le pas malgré les kilomètres. Et j'ai été enchanté, tant par la programmation que par l'ambiance et l'organisation. Et avant d'assister à une nouvelle édition, j'ai décidé de papoter

avec Yoann (à gauche sur la photo), co-fondateur du festival pour comprendre comment une bande de copains menait d'une main de maître l'un des plus gros festivals français reconnu dans le monde entier...

Salut Yoann. Tout d'abord, en guise d'introduction, peux-tu te présenter en quelques mots : ton background, tes activités dans la musique avant le Hellfest et même le FuryFest ?

Je suis Yoann, co-fondateur du festival Hellfest avec Ben Barbaud. J'ai rejoint Ben début 2004 pour l'aider sur l'organisation de la première édition du festival au Mans. J'avais repris à ce moment-là mes études que j'avais arrêtées dix ans auparavant, et ayant déjà un pied dans l'événementiel, j'ai refait une formation, puis j'ai fait mon stage avec lui. On est resté ensemble depuis 2004, car on s'est bien entendu et bien complété. On n'a pas du tout les mêmes caractères et pas forcément les mêmes compétences. Auparavant, j'ai organisé quelques concerts et même un festival avec 1.500 personnes, ce qui n'était déjà pas mal, quand j'avais 18 ans



dans le cadre de ma formation en BTS. J'étais assez actif, du moins du mieux que je le pouvais en organisant des concerts, car musicalement, je n'étais pas hyper doué, et j'ai donc vite décidé d'arrêter d'essayer de former des groupes.

Étant attaché à la musique, j'ai toujours essayé d'apporter ma pierre à l'édifice. J'écoutais du punk et du hardcore depuis le lycée et petit à petit, je me suis mis au métal, essentiellement « à cause »

du FuryFest et du Hellfest et je me suis intéressé après à tous types de musique. Si bien qu'aujourd'hui, je m'intéresse à pas mal de styles : le métal bien entendu, mais plus particulièrement le sludge, le doom, le stoner, le crust, le thrash, et puis toujours mes premières amours. Je n'ai pas vraiment de barrières, je vais aussi bien aimer des groupes de black métal épiques que des trucs vraiment plus basiques. Je suis intéressé aujourd'hui à toutes les chapelles, avec des préférences.

Et ton rôle au sein du Hellfest ?

Aujourd'hui, j'ai pas mal de responsabilités même si on a réussi à déléguer avec le temps car l'équipe s'est étoffée. Je m'occupe essentiellement de tout ce qui est communication, partenariats et développement du mécénat. La gestion des équipes bénévoles prend pas mal de temps, avec la mise en place de l'essentiel des équipes. Je

m'occupe également de la gestion des bars. Je chapote également pas mal de choses du fait qu'on ne soit pas 36 décideurs. C'est difficile de résumer car tout n'est pas attribué de façon claire et nette. On s'intéresse à tout ce qui se passe,



et on intervient sur tout un tas de domaines.

Niveau artistique, je ne prends pas directement de décision. C'est la partie de Ben, même s'il sait très bien que je vais avoir des compétences dans certains domaines, même s'il a une super vision globale. Il peut toujours nous demander des pistes, à moi ou à Hélène qui est plus black metal et qui est l'administratrice et chargée de production artistique, et d'autres personnes dans le festival qui ont des spécificités plus particulières. Il lui arrive de me demander occasionnellement « tu as quoi comme idée pour boucler telle scène, qu'est-ce que tu penses de ça ? » mais on n'intervient pas directement, c'est vraiment la partie de Ben qui a la décision finale sur la programmation.

2012 a permis au Hellfest de franchir un nouveau palier : un change-

ment de site et deux scènes supplémentaires... C'est la première fois que je venais en 2012, et je n'ai vraiment pas eu l'impression que cette nouvelle configuration était en rodage tellement c'était « (presque) parfait ».

Peux-tu nous en dire un peu plus à ce sujet en termes de bilan et de surcroît d'organisation ? Y aura-t-il des réajustements pour l'édition 2013 ?

Comme tu le dis, c'est vrai qu'on a eu pas mal de retours positifs sur la nouvelle configuration du site qui pourrait sembler bien pensée dès le

départ, mais on a quand même des réajustements à faire. En revenant cette année, tu verras qu'on a refait des progrès sur certains points en ayant constaté certaines choses.

Par exemple, le terrain, par endroits, n'était pas forcément super bien drainé, on s'en est rendu compte lors des intempéries, et tout ce qui est toilettes engendre quelques problèmes. On va donc drainer davantage certains terrains, on va déplacer la Warzone pour la mettre en plein air : le terrain va être agrandi, et on déplace cette scène pour la mettre plus en retrait, dirigée vers les vignes (au fond du festival) et non plus vers les scènes principales, permettant d'avoir plus d'espaces et d'avoir, je pense, une bonne qualité de spectacle et aussi de la place !

À la place de la Warzone, on va installer un espace de restauration unique, plus concentré, pour permettre aux festivaliers de ne pas

passer à côté de certaines choses et aux restaurateurs de ne pas se sentir à l'écart.

On va également agrandir la Valley avec un chapiteau plus grand (celui de la Warzone). On va mettre en place un petit village partenaire. On va également tenter d'améliorer tout ce qui est toilettes sur le site. Et un peu de déco sera rajoutée mais on va enlever d'autres,

car la programmation nous coûte excessivement chère cette année, du fait de la concurrence : certains groupes ont annulé et il a donc fallu convenir de la venue de certains groupes et cela a un coût qui se répercute sur la programmation qui devient plus chère. On est donc obligé en même temps de faire attention à ce qu'on va faire en terme de technique et de déco. On va améliorer le côté pratique du festival, et tenter d'apporter tout un tas d'améliorations que tu ne verras peut-être pas au premier abord mais qui va tout de même se ressentir d'un autre côté. Et j'espère que tout le monde pourra malgré tout en bénéficier et se rendre compte des efforts, car on a pris en compte certaines remarques.

Encore une fois, le festival est extrêmement riche en termes de programmation, avec pas moins de six scènes et près de 160 groupes attendus : ne craignez-vous pas une overdose de la part du public ou des risques de suicide de la part de festivaliers qui auront à faire des

choix cornéliens entre des groupes passant aux mêmes horaires ?

On a encore vraiment fait très attention en bouclant le running order. On



a fait un maximum, de notre point de vue, pour éviter des clashes difficiles pour le public, mais évidemment, si on a affaire à un festivalier très éclectique, ce dernier aura des choix cornéliens à faire. C'est difficile de contenter, sinon tu fais un festival d'une semaine, mais on tient à cette diversité et à contenter tout un tas de chapelles différentes, ce qui fait la force du Hellfest. On peut toujours critiquer le fait qu'il y ait énormément de groupes, mais si on ne contentait pas chaque chapelle, ça ne serait pas le Hellfest non plus. On aurait du coup plus de reproches car il n'y aurait pas assez de groupes de thrash ou de death. Bref, tu connais l'histoire ! On tient vraiment à faire plusieurs « mini festivals » dans le festival, pour contenter un maximum de monde, mais comme tu dis, il est difficile de tout voir. C'est impossible, même. Mais tu as quand même de quoi te faire plaisir vu l'amplitude horaire du festival (10 h à 2 h du matin), et tu peux voir des mini concerts avec des groupes qui se chevauchent. On a la chance d'avoir un site qui n'est

pas trop mal agencé, ce qui fait que tu peux aller d'une scène à une autre très rapidement. On a envie de se faire plaisir (même si on ne voit pas beaucoup de concerts) et de se dire « tiens, on a une belle affiche » et surtout de contenter le public. On a toujours fait plus de groupes même si on est aujourd'hui arrivé au maximum de nos possibilités car après, c'est une sacrée logistique en termes d'accueil. Mais c'est là

l'identité du Hellfest, et si les gens ne sont pas satisfaits de la façon dont on fait les choses, y a toujours la possibilité de faire des festivals où il y a trente groupes mais qui ne s'adressent pas vraiment au même public. Le Hellfest s'adresse à deux types de public : des gens intéressés par des groupes plus populaires, et un public de connaisseurs, des gens très exigeants.

Aujourd'hui on entend toutes sortes de choses : « c'est plus aussi hardcore qu'avant », alors qu'on n'a jamais eu autant de groupe de hardcore avec une scène dédiée à ce style. Idem pour le death. Si chacun regarde attentivement le nombre de groupes programmés aujourd'hui dans sa catégorie préférée par rapport à 2007, il y a plus de quoi être contenté cette année même si, en contrepartie, le prix du billet augmente. Mais nous sommes aussi conscients que beaucoup de gens sont fans de styles particuliers et sont aussi contents de voir des grosses machines comme ZZ Top, Def Leppard ou autre chose. On a un public qui est assez ouvert

d'esprit pour apprécier tout ça.

Pour en revenir aux scènes présentes sur le festival (deux de plus depuis 2012), on sent effectivement, au regard de la programmation, qu'à l'exception des main stage, les quatre autres scènes sont spécifiques à un genre de « musique » particulier... Pourquoi ce choix ?

C'est un choix qu'on a fait qui peut être discutable, mais ça permet de clairement identifier les scènes. Sur l'affiche maintenant, tu peux voir une programmation scène par scène. Chacun voit midi à sa porte et si tu es un fan de death, tu vas tout de suite regarder la scène Altar qui va bien ressortir. Beaucoup de gens ne quittent pas la scène qui les concerne, ou très peu. Pour les fans de stoner, je ne vois pas l'intérêt de tout mélanger et de passer sur une même scène d'un groupe de stoner à un groupe de death metal ou de black. Autant essayer de donner une couleur à chaque scène, et ça nous permet de définir différents univers au festival.

Les main stage donneront dans différents styles car ce sont des scènes plus « ouvertes », avec une programmation plus aléatoire, avec des groupes de grand public et des groupes plus extrêmes. On nous a toujours reproché de ne pas mettre un Morbid Angel, un Cannibal Corpse ou un Arch Enemy sur la main stage en plein jour à 20 h, mais ce n'est pas possible. On doit mettre les groupes les plus importants en fin de journée. Il faut donc des têtes d'affiche sur chaque scène, et on préfère faire jouer ces groupes-là à 23 heures

sous un chapiteau, plutôt qu'à 14 h sur une grande scène. C'est une logique assez naturelle que nous nous sommes donnée et qui devrait contenter un maximum de monde. Ce n'est pas que nous n'estimons pas ces groupes, bien au contraire, mais on doit être le plus logique possible dans notre démarche. Mais quoi qu'on fasse, ça ne peut pas plaire à tout le monde

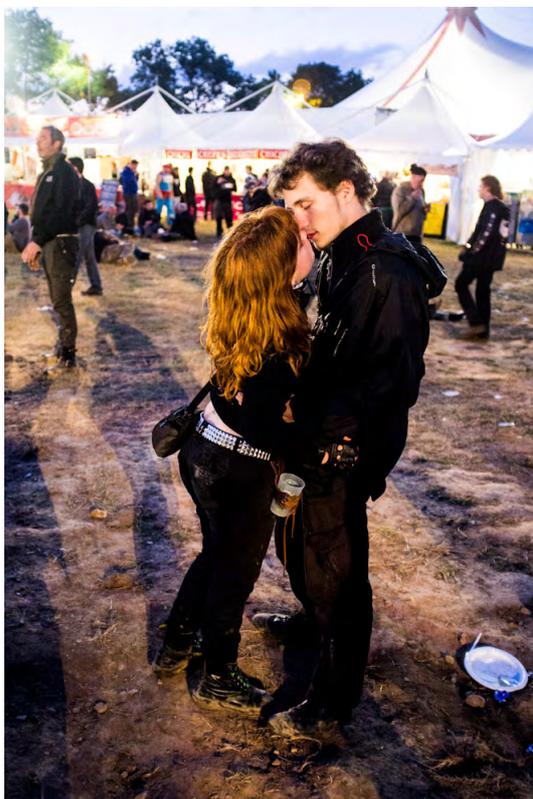
En ce qui concerne la programmation, et bien que ça ne date pas de cette année, le Hellfest rivalise avec les plus gros festos européens... Le Hellfest est certainement ce qui se fait de mieux, tous styles confondus, dans l'hexagone... Quel est le secret pour arriver à monter une affiche avec des noms qui boudent souvent la France ou se contentent d'une date parisienne pour faire crédible ?

Le festival a aujourd'hui une certaine notoriété et peut se permettre de faire venir des groupes qui n'ont

pas forcément un gros public en France, qui sont assez confidentiels, et ce sont des groupes qu'on a aidés à se développer sur le territoire. Mais c'est évident qu'on a une volonté de faire découvrir ces groupes qui ne seraient jamais passés en France avant car il n'y a pas de public pour les voir.

On a contribué à mettre en avant des groupes comme Clutch, qui marche aujourd'hui beaucoup mieux qu'il y a quelques années en France. C'est pareil pour Eyehategod : personne ne voulait d'eux, ils ne venaient plus en Europe depuis des années, et ça a été compliqué de les faire venir, mais on a tout fait pour qu'ils viennent : on a géré leur venue sur le territoire, géré leurs papiers car certains étaient contrôlés par la justice pour tous leurs déplacements. On a provoqué le retour du groupe en les programmant au festival. Ils ont rencontré un nouvel agent pour le territoire européen ainsi qu'un nouveau tour manager, et c'est parti ! Maintenant, ils tournent quasiment tous les ans en France.

Idem pour tout un tas de groupes comme ça qui n'avaient pas la chance de pouvoir jouer ou faire des tournées dans des lieux comme des SMAC ou des caf conc, car les producteurs ne sont pas fous : quand il n'y a pas d'issue financière raisonnable pour faire tourner un groupe étranger, même de la plus grande des qualités, en France, et bien ils ne le font pas. Nous, on peut se permettre de faire jouer tout un tas de groupes, même des têtes d'affiche, en date unique, ou de provoquer des tournées : souvent, on est demandeur pour un groupe, le groupe va alors déclencher une tournée grâce à notre souhait de les programmer, et ils vont



se débrouiller pour trouver d'autres dates. Mais sans le Hellfest et le cachet « important » qu'ils vont toucher, ils ne viennent pas sur le territoire et ils ne font pas de tournée. On prend également des groupes, comme sur les autres festivals, qui sont déjà en tournée, mais on a fait tous les ans des efforts pour des groupes qu'on veut et qui méritent d'être mis en avant, même s'ils n'ont pas d'agent ou de gens compétents pour les faire venir. On peut se le permettre mais qui aujourd'hui peut faire jouer un groupe comme

Tu parlais du Sonisphere. Justement, en termes de grands noms, il vous est arrivé une déconvenue : les rumeurs (fondées ?) d'Iron Maiden en headline qui, finalement se retrouve sur l'affiche du Sonisphere. Ben a un peu durci le ton vis à vis de ce festival, notamment dans une interview qu'on a pu trouvée dans un mensuel français. Peux-tu nous en dire un peu plus sur cette histoire ?

On s'était suffisamment bien positionné pour avoir Iron Maiden, notamment en terme de proposition

et ça, on a du mal à le croire. C'est plutôt que ça dépasse ce cadre, et il y avait une volonté de ne pas faire jouer le groupe chez nous. Ça ne vient pas de nous. On ne peut pas nous reprocher de ne pas avoir fait le nécessaire pour les faire venir, mais il y a un moment où ça ne suffit pas. Il y a des choses qui dépassent l'aspect financier car, je te le redis, le Hellfest a fait une proposition intéressante.

Vous avez le sentiment de vous êtes fait avoir et que, depuis le début, c'était couru d'avance ?

Oui, tout à fait. On a perdu du temps pour être bien emmerdé pour trouver autre chose ? Oui, exactement.

En parlant du Sonisphere, ce festival, qui se déroulait en juillet, soit après le Hellfest, va cette année se dérouler début juin, soit avant ton fest'. Sans faire de parano, penses-tu que c'est une manœuvre pour vous emmerder ? Ça peut sembler gros, mais c'est déjà arrivé (à la fin des années 90, le tourneur de Garbage avait organisé un festival sur une journée à Nancy la veille des Eurockéennes de Belfort en balançant Garbage et autres pour emmerder les Eurocks).

Parle-t-on dorénavant de concurrence entre deux frères ennemis qui se piquent les têtes d'affiches ? En définitive, quels sont les dommages collatéraux et les avantages d'avoir plusieurs festivals en France qui programment du métal ?

Je pense que c'est bien d'avoir une offre complémentaire au Hellfest. Maintenant, ça ne se passe pas de la meilleure des manières. On ne fait pas forcément le même métier. Nous sommes des passionnés face à des producteurs qui sont très influents.



Black Breath en lui payant ses billets d'avion comme ça, par coup de cœur ? La première fois que je les ai vus à Paris, il y a 2 ou 3 ans, on était dix dans la salle. Ce n'est pas le Sonisphere qui va faire venir un groupe des USA pour une date alors que le groupe a un public hyper confidentiel. Il y a donc toujours cette volonté de faire des « coups », et de se dire qu'on a confiance dans ce groupe. Nous ne sommes pas les seuls, je ne veux pas dire que le Hellfest soit seul responsable du succès de tel ou tel groupe, mais si on peut mettre un coup de projecteur dessus, et bien on est content de le faire. Et si ça permet de faire connaître le groupe, c'est génial.

financière. Mais être indépendants étant tout simplement notre force et notre faiblesse, c'est cette dépendance qui est la cause de la non venue d'Iron Maiden au Hellfest, car le monde des gros agents et de ces groupes n'est pas le même que le nôtre. Il y a des intérêts financiers tellement importants derrière, avec des prises d'intérêts qui dépassent largement l'intérêt du public. On essaye de faire venir un groupe qui est demandé, mais ce n'est pas le groupe qui choisit où il va jouer : ce sont les agents et producteurs qui s'entendent entre eux pour faire venir un groupe à tel ou tel endroit. Notre proposition n'était peut-être pas suffisamment intéressante ...

Te donner une explication avec des sources fiables que le Sonisphere s'est positionné deux semaines avant nous pour nous faire chier, je n'en sais rien. En tout cas, cela va certainement avoir un impact. Est-ce une volonté délibérée de nous emmerder ou un choix stratégique pour eux qui va au-delà de ça, je n'en sais rien. Après, à chacun de se faire son idée. Nous, nous n'avons pas la réponse. Je ne vais pas descendre le Sonisphere ou quoi que ce soit. Après, on ne travaille pas main dans la main. On préfère travailler avec des indépendants comme c'est le cas avec Resurrection en Espagne car ce sont des mecs comme nous. On file un coup de main comme on peut au Motocultor car ce sont eux aussi des indépendants. Nous sommes aujourd'hui des gros indés, nous sommes confrontés à des plus gros producteurs. Peut-être que l'on dérange. Les gens s'imaginent que le Hellfest est une grosse manne financière et que ça permet de gagner beaucoup d'argent, sauf que le Hellfest n'est pas un festival comme ça : on fait bouffer des gens toute l'année, on est une grosse équipe, on propose un véritable accueil pour le public, tout un tas de choses qui font que le festival a un coût pris uniquement en charge par les festivaliers, car il y a peu de partenariats, très peu de subventions et de mécénat. C'est le festivalier qui paie son festival, et les gens s'imaginent qu'on est une affaire rentable car on fait des prix de place « élevés », que l'on a beaucoup de public et qu'on fait des gros chiffres « bars ». Sauf que tout ça contribue juste à financer le festival. Certains s'imaginent que l'on gagne beaucoup d'argent et du coup, ça crée des vocations, des envies, des jalousies, et ça ne plaît pas à tout le monde. Si on se retrouve aujourd'hui avec des pro-

ducteurs qui font habituellement des concerts et qui commencent à faire des festivals, c'est qu'ils s'imaginent que le succès du festival rapporte beaucoup d'argent et que du coup, « pourquoi pas eux ». Il y a de plus en plus de festivals, même indépendants, qui se mettent à programmer du métal (Vieilles Charries, Rock en Seine), donc le succès du Hellfest ne laisse pas insensible. C'est un modèle logique : « il y a un festival qui a du succès, donc on va se mettre dans le créneau ».

Ce qui nous arrive n'est donc pas une surprise. Évidemment, et sans affirmer que le Sonisphere se déroule deux semaines avant nous pour nous déranger ou quoi que ce soit, il y a une réflexion stratégique derrière tout ça, et le Hellfest doit certainement rentrer en ligne de compte dans leur décision de faire tel ou tel groupe, tant de jours, quel type de festival, à quelles dates. On intervient dans la réflexion de ces gens-là, c'est évident. Après, à quel niveau, je n'en sais rien, je n'ai pas de certitude.

C'est bien qu'il y ait d'autres festivals de différentes tailles. Un festival comme le Sonisphere qui est à l'autre bout de la France, il a tout fait lieu d'exister et il peut fonctionner. Après, il y a beaucoup de festivals qui se montent en France et que l'on soutient, qui sont des copains, comme le Motocultor, les gens du Sylak. On est content que ça crée une émulation. À l'arrivée, ça contribue à populariser un genre musical qui a besoin de l'être en France. On a du retard à rattraper sur nos voisins européens. Et ça fait plaisir de voir qu'il y a autant de gens que ça intéresse et qui pensent que ça peut marcher.

Voilà, les « petits festivals », c'est super, le Sonisphere, c'est super. Maintenant, on dit juste qu'on ne se bat pas avec les mêmes armes.

Mais nous, on se débrouillera toujours, on a une entité qui a été construite année après année et qui est notre force aussi. On fait ce qu'on veut : si on veut faire 160 groupes, on le fait, et quand tu es un gros producteur, tu ne peux pas raisonner comme ça : « pourquoi faire autant de groupe alors que si j'en fais venir seulement dix, je peux faire quasiment autant de monde ? »

Ma question va peut-être te paraître un peu provocante, mais que va-t-il se passer au Hellfest dans les années 2020 quand les groupes de heavy metal des années 80 auront tous disparu ? Je blague évidemment, mais j'ai lu pas mal de commentaires qui se moquent de la programmation de ces groupes qui ont fait leur temps (moi je trouve ça cool de voir ces groupes qui tiennent toujours la route). Qu'as-tu à répondre à ça ?

Je ne suis pas devin, je ne peux pas te donner de réponse. Il n'y aura plus de locomotives comme on aura eu par le passé et comme on en a encore aujourd'hui. Peut-être qu'il y aura toujours un intérêt pour ce style musical et que ça sera nivelé avec un fonctionnement de scène par famille, avec une exigence au niveau de la qualité des groupes comme on peut l'avoir. Pourquoi ne pas faire encore plus de scènes, plus de familles musicales, et faire une sorte de MIDEM incroyable de toutes les musiques métal ? Dans vingt ans, si ça se trouve, on aura d'autres domaines d'activités. Aujourd'hui, on bosse tous ensemble et on a toujours envie de bosser ensemble. J'espère que dans 20 ans, on sera toujours là, aussi passionnés, et ça, Dieu seul le sait. Mais il n'y aura plus ces locomotives même s'il y aura des groupes plus importants que d'autres, ça

sera pas du tout la même chose. Le monde des festivals sera peut être bouleversé, je n'ai pas de vision très claire de ce que cela va devenir, mais en effet, dans moins de 20 ans, il y aura des gros bouleversements.

Peux-tu nous décrire « l'année type » du programmeur du Hellfest ? À partir de quand les groupes sont-ils contactés ? Quelle est la dead line pour les tractations avec les artistes ? Combien de groupes avez-vous sur une liste secrète en cas de désistement ou d'annulation d'un groupe présent sur l'affiche ?



L'année démarre très tôt. En général, avant que le festival de l'année en cours ne soit terminé, nous sommes déjà en discussion avec certains groupes pour l'édition de l'année suivante. Dès juillet, des premières tractations peuvent commencer, surtout avec les grosses têtes d'affiche. Sinon, ça démarre en septembre, car nos bureaux sont fermés en août. Les agents européens qui s'occupent des groupes

américains sont chargés de constituer une tournée suffisamment importante pour convaincre le groupe de venir, donc ça se discute très, très tôt.

Ensuite, pour tout ce qui est « middle gamme » et les groupes qui démarrent les scènes, ça va très, très vite. Donc, là encore, une fois qu'on est un peu plus soulagé en terme de garantie d'avoir des têtes d'affiche, on s'attaque à tous les autres groupes. On est maintenant soumis à une pression de devoir faire la programmation très tôt, car on a un peu lancé le fait de contacter les groupes dès septembre, et on est victime de notre succès car aujourd'hui, tout le monde le fait. En gros, il faut que l'affiche soit bouclée pour fin janvier, mi-février. Il faut qu'on ait tout bouclé pour cette période-là. Ce qui veut dire que si des groupes se décident trop tard, on peut passer à côté, ce qui peut être dommageable et ce qu'on peut regretter, mais on a une forme de pression d'annoncer les groupes car le public est de plus en plus impatient et demandeur très tôt. On regarde ce que font les autres et il faut qu'on avance aussi vite. En gros, Ben a terminé le plus gros de son boulot de programmeur avant fin janvier. Parfois, ça peut être un peu plus long avec des

situations difficiles. Cette année, par exemple, provoquer la venue de Def Leppard n'a pas été simple. On a appris que Aerosmith ne pouvait pas être là, c'est tombé à l'eau courant janvier, et il a fallu trouver une solution de secours, avec un groupe de gros calibre digne de ce nom, une belle tête d'affiche dont nous sommes fiers, ce qui fait que ça été un peu plus long à mettre en place. En cas de désistement,

on arrive toujours à trouver un groupe « middle gamme ». Si on est en difficulté, on arrive à trouver. En général, quand tu proposes un cachet, tu arrives à tout régler avec les moyens financiers. Et parfois, il arrive que des groupes pour lesquels nous sommes passés à côté du fait d'avoir bouclé l'affiche trop tôt soient quand même présents dans le secteur à cette période, et du coup, on arrive à les avoir. Quand on a une annulation pour « x » raison qui est assez dommageable pour le festival, on fait tout pour trouver quelque chose qui puisse compenser. Je t'avoue que parfois, quand c'est un plus petit groupe qui annule pour n'importe quelle raison également, on va pas chercher midi à quatorze heures et on va trouver un groupe peut-être un peu en deçà. Ça dépend de pas mal de choses. Il n'y a pas de cas identique, mais on arrive toujours à trouver une solution.

Quelles sont tes fonctions pendant le week-end du festival ? Trouves-tu du temps pour aller voir certains groupes qui te sont chers dans la programmation et si oui lesquels ? N'éprouves-tu pas une certaine frustration de ne pas pouvoir assister au show d'un groupe que tu tenais énormément à faire figurer sur l'affiche ?

Malheureusement non, je ne trouve pas trop de temps pour voir des groupes. De toute façon je n'ai pas la tête à ça. J'arrive quand même à passer voir un groupe de temps en temps. Le dimanche en général, ça va mieux, je suis un peu plus détendu, mais c'est difficile car j'ai beaucoup de responsabilités pendant le festival. J'interviens plus que Ben à ce moment-là, car lui, son boulot est fait. Je dois, comme Ben, faire de la représentation, mais je dois aussi m'occuper de la gestion des



les sommes proposées pour un Korn ou un ZZ Top ?

Payer un groupe l'équivalent d'un million de francs, c'est beaucoup plus courant. Je ne vais pas te donner les cachets, mais on paye effectivement

bars, des bénévoles, de la finance... Il faut que je sois en veille permanente. Souvent, je peux aller voir un groupe mais je n'ai pas la tête à ça. L'année dernière, je suis allé voir Refused car je ne voulais pas les rater pour toutes les bonnes raisons que je peux avoir. Je suis allé voir un matin des copains qui démarraient une scène, et j'ai vu trois minutes de Guns 'N' Roses alors que je voulais les voir, mais ce n'était pas le moment... Ce n'est pas simple, mais comme je n'ai pas la tête à ça, ce n'est pas trop dérangeant : on fait un festival pour faire plaisir au public et pas nous faire uniquement plaisir, même si l'affiche va nous faire plaisir.

J'imagine que tu ne me donneras pas de chiffres en ce qui concerne le budget global du festival et l'enveloppe consacrée à la programmation, mais que vaut un Def Leppard ou un Twisted Sister, headliners de la journée du vendredi, par rapport à un Smashing Pumpkins de la belle époque qui brassait 900.000 F pour enquiller 90 minutes sur la grande scène des Eurockéennes en 97 ? Quels sont les groupes dont tu sais pertinemment que tu ne pourras jamais envisager la venue sur ton festival ? Le Hellfest se concerte-t-il avec ses collègues européens pour savoir quelles sont

beaucoup plus cher les artistes qu'il y a quelques années, il n'y pas de doute. Notre budget programmation est ce qui coûte le plus cher dans le festival, et il a encore pris une bonne claque dans la gueule cette année. Ça a fait très mal par rapport aux raisons que je t'ai expliqué un peu avant, le festival se retrouvant en concurrence pour avoir des groupes avec le Sonisphere, ou des groupes qui devaient tourner et finalement, ne tournaient pas et dont il a fallu provoquer la venue. Tout cela, ça se paye.

Cette année, on se retrouve donc à payer des prix qui peuvent sembler parfois indécents, mais c'est le marché qui est comme ça. On est obligé de payer pour avoir des groupes, c'est tout. Une tête d'affiche demande très cher. On contacte aussi nos voisins européens, ce sont des pratiques courantes, pour se concerter sur les offres les plus cohérentes possible afin de ne pas se faire plus baiser que ça. Il arrive toutefois qu'à un moment, les groupes soient de plus en plus exigeants. Aerosmith, par exemple, ils ont décidé de ne pas venir car ils n'avaient pas assez d'argent. Peut-être qu'il y a d'autres problèmes derrière, mais il semblerait que malgré les sommes assez affolantes qui ont été réunies pour une douzaine de dates, ce ne soit pas suffisant. Si ce n'est pas

assez, le groupe ne se déplace pas. On est bien obligé de se concerter, trouver des terrains d'entente pour provoquer la venue de ce genre de groupes. Comme quoi, c'est n'est pas « on se met tous d'accord, on propose tous un cachet en deçà de ce que le groupe attend, il n'aura pas le choix » : non, ça ne marche pas. Il faut payer ce que veulent être payés les groupes, c'est tout. Plus ou moins évidemment, mais en ce moment, les prix sont chers.

Juste pour le fun, peux-tu nous faire part d'anecdotes concernant des riders reçus de certains groupes avec des exigences incongrues ou insoupçonnables ?

Je vais te décevoir car c'est ce qui donne un intérêt supplémentaire aux articles, mais je ne vais pas avoir d'anecdotes très précises, il n'y a pas de choses complètement incohérentes. Il n'y a pas eu de trucs débiles de demandés.

Comment ça se passe au niveau des relations entre le festival et les organes institutionnels ? J'imagine qu'au départ, certains ont dû avoir peur d'accueillir un festival métal sur leurs terres, ou ont dû subir certaines pressions, mais le département n'y trouve-t-il pas son intérêt de compter parmi les événements culturels un festival drainant un public qui participe, du moins le temps d'un week-end ou d'une semaine, à l'activité économique du « pays » ?

Certainement, tout le monde y trouve son compte. Il n'y a que nous qui ne trouvons pas notre compte car nous sommes sous subventionnés, mais ça sera une fois de plus une force et une faiblesse. Le Hellfest a très peu de subventions, à savoir 0,5 % de subventions alors que la moyenne des festivals en région, c'est 25 à 30 % de sub'. On

n'a absolument rien, mais on a rien demandé non plus quand on s'est monté. On n'a pas été à ce moment-là appuyé par une institution, car ce n'est pas un style musical qui était vraiment recherché par ces institutions. On a donc fait notre truc tous seuls, on a demandé notre subvention et aujourd'hui, on touche la même subvention qu'il y a 5 ou 6 ans. Maintenant, le festival est énorme, on parle de nous dans le monde entier, on a entre 20 et 25 % d'étrangers qui ne seraient jamais venus dans la région de Clisson sans le festival, mais que veux-tu, c'est comme ça. On a un soutien de façade mais on n'a pas vraiment un soutien financier. On ne dérange personne, on a dérangé un peu à un certain moment mais on ne dérange plus personne. On est là, tant mieux pour la région, tant mieux pour le département. On sera toujours considéré comme des gens ayant monté un festival avec leurs couilles et qu'on a laissé faire et se développer, et voilà. Mais on ne se plaint pas, c'est comme ça.

Au vu de la situation économique actuelle, un festival de rock en 2013 peut-il, du jour au lendemain, lâcher prise ? Tout tient-il à un fil ?

Il semblerait qu'aujourd'hui, la situation économique soit catastrophique, on est d'accord, mais les gens accordent toujours une importance aux loisirs. Nous sommes encore un peu à l'abri pour le moment, mais si ça ne s'arrange pas, un jour ou l'autre, on sera aussi exposé que les autres. Nous ne sommes pas protégés non plus. Nous sommes conscients que des gens se « sacrifient » pour venir au festival. Nous savons également que nous avons un public de gens actifs qui ont un pouvoir d'achat et qui arrivent à économiser pour venir au festival. Nous ne sommes donc pas encore

impactés mais ça viendra peut-être. C'est difficile à dire, la question n'est pas simple. Si la situation se dégrade encore, à un moment, nous serons impactés, mais comme toute l'économie française. Mais il faut reconnaître que nous sommes encore un peu protégés d'une certaine manière.

En tant que passionné de musique, n'es-tu pas parfois désabusé (voir même écœuré) par le côté music business ? J'imagine que la casquette « programmeur professionnel » prend le dessus sur celle de « passionné » mais n'y a-t-il pas des moments où tu voudrais tout envoyer bouler à cause de managements ou de groupes peu scrupuleux ou décevants dans leur attitude ?

Il y a des choses qu'on n'apprécie pas toujours, mais il ne faut quand même pas cracher dans la soupe. Aujourd'hui, le Hellfest, c'est notre gagne-pain. Il serait malvenu de dire qu'on est écœuré de ce système. Ce qui nous fait chier, c'est de proposer des prix de places toujours plus chers car nous sommes soumis à des inflations budgétaires essentiellement en terme artistique. Mais aujourd'hui, la TVA augmente, les taxes augmentent de tous les côtés car le pays doit prendre l'argent là où il est. Après, à part le fait que certains gens se gavent sur « l'entertainment » car c'est un truc qui fonctionne bien, et bien non, on n'a pas à être écœuré. Le système est comme il est. Pour l'instant, on arrive à en vivre, pourvu que ça dure. C'est une question à laquelle il est difficile de répondre, il y a certes des choses pas agréables à voir, mais on n'est pas écœuré. C'est partout pareil.

Encore des chiffres... Peux-tu nous donner les chiffres clés du festival

?

L'année dernière, nous sommes passé à 2 000 bénévoles, 1 350 hectolitres de bière ... on vend plus de bière que les Vieilles Charrues alors qu'on fait deux fois moins de monde. On doit avoir autour de 500 salariés sur le festival, entre les équipes de sécu, les techniciens... On doit avoir plus de 600 journalistes avec des médias venant de partout. Environ 20 % d'étrangers avec 70 nationalités différentes dont 12 % environ d'Anglais, ce qui est intéressant du fait qu'ils se déplacent alors qu'il ont des gros festivals chez eux. On doit être à 14 km de barrières, on est le plus gros chantier électrique en festival français.

L'interview touche à sa fin, elle est même terminée, si tu as quelque chose à ajouter, c'est le moment. Merci pour ta disponibilité et rendez-vous à Clisson en juin prochain !

Rien de particulier à ajouter. Le W-Fenec est un très bon zine. Ce n'est pas pour faire de la lèche mais il m'arrive souvent de m'y rendre, il y a des choses particulièrement intéressantes en termes de chroniques... Longue vie au W-Fenec et longue vie au Hellfest.

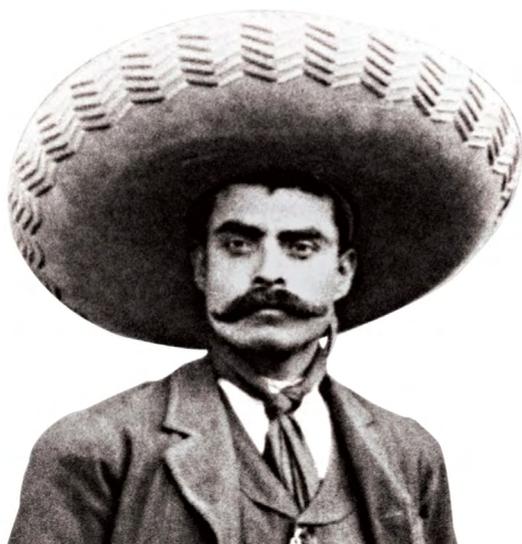
Merci à Yoann pour sa disponibilité et sa simplicité, et à Roger Replica pour le relais.

■ Gui de Champi

■ Photos : Alexis JANICOT / Collectif Il Pleut Encore

<http://www.ilpleutencore.com/>





25^e
EUROCK
EENNES
4.5.6.7 JUILLET 2013
BELFORT . FRANCE

🌐 Belfort (90)

📅 4-5-6-7 juillet

\$ 129 €

🎸 Blur, Jamiroquai, Smashing Pumpkins, My Bloody Valentine

♥ Dinosaur Jr, Kvelertak, Skunk Anansie, Chapelier Fou

🌐 eurockeenes.fr



Qu'on se le dise, les Eurockéennes ont 25 ans. Ce festival a toujours été important pour le W-Fenec, et Kem, festivalier depuis 1991 et programmateur depuis 2001, a accepté de faire marcher sa boîte

à souvenirs pour se remémorer ses meilleurs moments du festival. Le principe est simple : ton mag préféré propose trois artistes par affiche, et Kem s'occupe du reste. Bonne lecture !

1989 : Elvis Costello, Les Garçons Bouchers, Nina Hagen

[Rire] Tout d'abord, je n'étais pas présent à cette édition. Je vais répondre Les Garçons Bouchers car c'est le groupe dont j'ai le plus de souvenirs sur scène en dehors des Eurockéennes, avec toutes les déclinaisons qu'il a pu y avoir entre Los Carayos, Pigalle... C'était durant la période alterno française, période assez marrante avec des groupes qui étaient assez puissants. Ce n'est pas un groupe dont je garde un souvenir impérissable, même s'il y a un morceau que j'ai passé dernièrement dans un DJ set (ndlr : Kem pousse également des disques en soirées et festivals en tant que Kemical Kem), et qui m'avait bien fait rigoler et qui n'a pas perdu une ride : « La Bière ».

1990 : Santana, Texas, JL Aubert

Jean-Louis Aubert. Pourquoi ? Parce que j'étais fan de Téléphone étant jeune. A l'époque, il y avait les fans de Téléphone et les fans de Trust, et moi j'étais fan des deux ! Les deux camps se tapaient sur la gueule, et moi j'étais au milieu car j'aimais les deux. J'ai toujours bien aimé l'énergie que le groupe développait sur scène. Après, Jean-Louis Aubert, je suis un peu moins fan de ce qu'il a pu faire en solo et notamment récemment, car à ses débuts, son répertoire ressemblait pas mal à Téléphone et il jouait toujours entre une demi-heure et une heure de son ancien groupe à la fin de ses concerts. Parfait, quoi ! L'anecdote que j'ai sur JLA remonte à l'époque où j'étais programmateur au Noumatrouff (ndlr : salle de concert à Mulhouse) en 94 ou 95, lors d'une tournée des clubs. A l'époque, il n'y avait que la petite salle au Nouma et Aubert y avait donné un concert qui avait duré une éternité. Il avait fini bien bien, bien bourré à la fin de cette soirée et j'ai ce souvenir où il répondait à une interview durant laquelle il était tellement rond qu'il avait une folle envie de pisser, et il a demandé en plein milieu de l'interview d'aller aux toilettes. Sauf qu'il n'arrivait pas à tenir debout. J'ai donc eu la lourde mission de tenir Monsieur pendant qu'il pissait aux toilettes (rires).

1991 : La Mano Negra, Les Tétines Noires, Les VRP

J'aurais pu dire Les Tétines Noires car je suis assez fan, mais je vais dire La Mano Negra car ils ont fait un tel concert aux Eurockéennes ! C'était tellement un groupe incroyable qu'ils ont fait un concert de fous furieux sur la grande scène. Ce jour-là, il y avait La Mano Negra et les Pixies qui enchaînaient, et cette soirée, c'était de la folie. Il n'y avait

pas encore à l'époque les « crash barriers », qui sont des trucs assez costauds, devant la grande scène, mais uniquement des barrières « Vauban » installées de manière à ce que normalement, ça retienne la poussée du public, et ces barrières ont carrément été tordues pendant le concert de La Mano. Un truc de fou ! Le public était vraiment dingue, et je trouve que c'était un groupe vraiment incroyable sur scène, avec une pure énergie. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, il faut reconnaître que sur scène, c'était de la folie furieuse.

1992 : Bob Dylan, James Brown, Urban Dance Squad

Urban Dance Squad. J'ai vraiment scotché sur ce groupe pendant cette période. J'étais vraiment très, très fan. Je jouais auparavant de la batterie dans un groupe qui s'appelait Well Spotted et c'est marrant car on était tous fans d'Urban Dance Squad dans le groupe mais ça ne correspondait pas trop à ce qu'on faisait musicalement. Mais on était fans de ce groupe, lors de cette grande période de la fusion. Juste après le concert d'UDS, on était en train de fumer tranquille dans l'herbe devant la scène où le groupe avait joué, et Sil, le bassiste, est venu nous voir. Il nous a demandé des clopes et a commencé à discuter avec nous un bon moment. On vient à lui dire qu'on était dans un groupe, et notre bassiste, à l'époque, s'était fait voler sa basse peu de temps auparavant. Le mec compatit, tout ça. Et sans te mentir, un mois après, notre bassiste a reçu la basse de Sil par transporteur. La grande classe ! On était vraiment soufflé ! On est resté un peu en contact avec eux, ça s'est perdu après mais bon, respect ! Ils avaient toujours un album d'avance sur les groupes dits « fu-

sion » de l'époque.

Tout à fait. Ils faisaient quelque chose de très particulier. Ils n'en rajoutaient pas de trop par rapport aux autres groupes de fusion qui partaient dans tous les sens. UDS, c'était plus rock, très dépouillé et très musical.

1993 : Midnight Oil, Faith No More, Calvin Russell

Faith No More. Je suis un grand fan de tous les projets de Mike Patton et donc de Faith No More, à cette époque. Super concert envoyé sous le chapiteau. Un vrai souvenir avec un groupe « unique », je me souviens avoir pris une claque énorme lors de ce concert.

1994 : Björk, Rage Against the Machine, Helmet

Ah ah ! Là, ça va être compliqué... car je suis fan des trois. Putain... j'en dirais deux.

Allez, tu as droit à deux !

Alors Helmet, car John Stanier est mon batteur préféré de tous les temps, avec un jeu très particulier, une manière de jouer qui me correspondait beaucoup. L'anecdote, c'est que sur la scène sur laquelle a joué Helmet, Well Spotted avait envoyé juste avant. Je n'étais pas encore leur batteur à l'époque, mais j'accompagnais le groupe. Je suis resté scotché pendant tout le concert d'Helmet, assis derrière le batteur à regarder et à en prendre pleins les mirettes. C'est marrant car pendant ce concert, les mecs de RATM, qui étaient potes avec Helmet, ont déboulé et se sont postés sur le côté de la scène pour regarder le concert. On a donc eu l'occasion de bien discuter avec Zack de la Rocha. Après, le concert de RATM, c'est certainement le concert où j'ai vu le public le plus furieux qu'on ait pu voir aux Eurockéennes. Bon, c'était hyper attendu, avec ce premier

album éponyme, mais ils ont tout explosé. C'était fou quoi ! Le pogo a engendré énormément de poussière et de fumée ! Ce groupe était quand même hors norme avec un guitariste qui faisait la grosse particularité du quatuor, mais il y avait aussi le discours et puis il y avait l'énergie ! Je me souviens que dans le pogo, j'ai pris une sacrée claquette dans tous les sens du terme !

1995 : The Cure, Ben Harper, Page and Plant

Page & Plant. Perso, c'est l'une des plus grosses claquettes que j'aie prises aux Eurockéennes. Ce concert fait partie du top 5 des concerts des Eurockéennes. Ce n'était pas Led Zepelin, mais il y avait quand même la réunion de deux monstres sacrés qui jouaient des morceaux de Led Zep et qui étaient accompagnés par un orchestre marocain d'une part, et également un orchestre classique. J'ai un souvenir impérissable, quand ils ont joué tous ensemble "Kashmir" avec les deux orchestres. J'en ai les poils qui se sont redressés. C'était magique, un grand moment inoubliable du festival.

1996 : Une très belle année pour le rock, alors exceptionnellement, cinq possibilités : David Bowie, Foo Fighters, Lou Reed, Red Hot Chili Peppers, Sepultura.

Difficile ! C'était la grosse année des Red Hot, une belle machine de guerre. Lou Reed, ça n'a jamais été un fou sur scène mais le concert n'était pas si mal. Sepultura ont fait un concert de fous furieux, à l'époque de Roots, au top de leur forme. Foo Fighters, c'était un bon concert. Premier album, assez énergique même si ce n'était pas le meilleur line up. Je préfère Taylor Hawkins qui est arrivé après et qui est un super batteur. Je dirais

quand même David Bowie : c'est la première fois que je le voyais, il m'a tellement marqué avec ce concert magique sous une pluie battante : c'était la classe. Il a envouté tout le monde. Mais j'aurais pu choisir Sepultura car j'ai pris une grosse claquette. J'ai d'ailleurs une anecdote à leur sujet, que j'ai déjà raconté et que tu connais peut être déjà : une interview de Sepultura était en train de se mettre en place et ils ont voulu la faire en plein air, au bord du lac. Tout le monde s'installe et alors que l'interview commence, deux mecs étaient en train de traverser à la nage pour frauder l'entrée. Les mecs ont vu que la conférence de presse s'installait à l'endroit où ils avaient prévu leur point de chute. Ils étaient au milieu du lac et ont marqué un temps d'arrêt, genre « qu'est-ce qu'on fait ? » et finalement ils ont dû se dire « on n'a pas fait la moitié du chemin pour rien, on y va et adienne que pourra ». Les mecs arrivent, sortent de l'eau juste derrière les musiciens de Sepultura qui se retournent, complètement hallucinés, et ils ont un réflexe d'enfer en les désignant et en disant : « Backstage pass ». Et les fraudeurs se sont retrouvés avec des pass backstage pour la journée. Sympa [rires].

1997 : Mass Hysteria, Smashing Pumpkins, Rollins Band

Putain, c'est dur aussi ! J'hésite entre Rollins Band et les Smashing Pumpkins. Pour Rollins, c'était le meilleur line up qu'ils aient eu, ils défendaient en plus un bon album. Je dirais quand même Smashing Pumpkins car c'était un gros, gros, gros concert. Pareil, c'était la bonne période. Ce groupe était incroyable même si l'ami Billy Corgan est quelqu'un de pas facile, mais malgré tout, ce line-up était une vraie machine de guerre. Je suis fan de

Rollins, le choix est difficile, mais les Smashing quand même.

1998 : Jon Spencer Blues Explosion, Louise Attaque, Portishead

J'aurais dit un autre nom ce jour-là... J'aurais dit Underworld car j'ai pris une telle claquette à leur concert. Mais je dirais Portishead car c'est le concert qui s'est déroulé juste après Underworld. Il est très difficile de passer après une telle machine de guerre, qui avait fait monter la pression sous le chapiteau, et d'enchaîner directement sur Portishead avec le côté tout feutré, tout calme. Je me suis dit : « je ne vais jamais réussir à rentrer dans ce concert ». Mais au bout de deux morceaux, j'étais envouté. Finalement, ça m'a bien fait redescendre de mon concert d'Underworld et le concert de Portishead était vraiment magnifique. La chanteuse a un charisme de fou, seule au micro à hypnotiser tout le monde. C'était vraiment incroyable, avec ce concert le dimanche pour terminer le festival, c'était vraiment parfait.

1999 : Lenny Kravitz, Popa Chubby, Virago

Alors, pour 99, j'aurais dit soit Marilyn Manson, soit Metallica, et ce pour deux raisons complètement différentes. Je dirais Virago car c'est un groupe que j'adore. Ce qui est marrant, c'est qu'ils avaient squatté chez moi la veille du concert (j'avais une maison pas très loin des Eurocks à l'époque). C'étaient des gens qu'on croisait beaucoup à l'époque avec Well Spotted. Ils avaient dormi chez moi la veille du concert... C'était un putain de bon power trio français avec des compos incroyables. Mais c'est vrai que j'aurais dit Marilyn Manson et Metallica. Metallica car le concert était vraiment naze, ce qui est un souvenir plutôt bof, à une période

où Metallica était au « fond du trou ». Par contre, le concert de Marilyn Manson était fou furieux, avec le gars au sommet de son art.

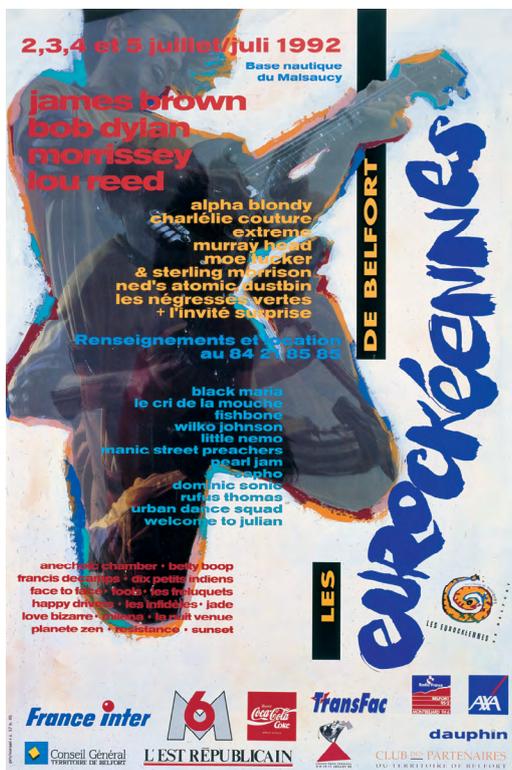
2000 : Asian Dub Foundation, A Perfect Circle, Fu Manchu

Pareil, je vais dire un autre concert qui est mon concert préféré des Eurockéennes de tous les temps. Mais dans tes trois choix, entre Fu Manchu et A Perfect Circle... Je me souviens du concert de A Perfect Circle, un dimanche, avec de la boue partout, une impression de ras le bol, genre t'as envie de rentrer chez toi mais je me suis quand même dit : « je vais regarder ce concert » car ce groupe était vraiment un OVNI. J'ai le souvenir du chanteur qui a chanté dos au public tout le show, chose qu'il faisait assez souvent. C'était assez envoûtant, même si le fait que ce soit un concert de jour était un peu dommageable. De nuit, ça aurait pu donner une autre dimension. Mais le concert de 2000 qui m'a marqué et qui reste le meilleur concert que j'aie vu aux Eurockéennes, c'est Nine Inch Nails et c'était IN-CROY-ABLE. Concert sous le chapiteau, à l'époque du meilleur line-up, d'une puissance inouïe. Et d'ailleurs, le groupe a reconnu plus tard dans une interview que ce concert a été le meilleur de leur tournée, cette année-là. Je n'ai rien vu de plus puissant à l'époque.

2001 : Ben Harper, Iggy Pop, Les Têtes Raides

Les Têtes Raides n'ont pas joué longtemps (rires) et ils ont rejoué le lendemain, à cause d'un problème avec la tempête (ndlr : replongez-vous dans notre review sur le site, Pooly et Gui en ont encore les os trempés mais la tente sèche). Je dirais Iggy Pop quand même car, c'est Iggy Pop ! Toujours un show incroyable avec un putain de groupe

derrière lui qui envoyait sévère. Il n'avait pas encore la jambe trop bousillée à l'époque, lui permettant de faire encore le fofou sérieusement, même s'il y arrive encore un peu aujourd'hui avec sa jambe mal en point. Et puis, c'est un per-



sonnage assez incroyable, gentil... Donc oui, Iggy Pop.

2002 : Flying Donuts, Noir Désir, Ska-P

(rires) Flying Donuts, je les adore mais je ne les mettrais pas en numéro un. Je mets plutôt Noir Désir. J'ai pensé que tu me les aurais placés en 89 car c'était leur premier passage. En 2002, c'est une de leurs dernières, voire la dernière tournée. Ce groupe était incroyable en concert. Il n'y a rien à dire, c'était la grande classe avec une super énergie, des gens adorables, qui ont beaucoup fait pour la scène française. Ils ont toujours été humbles, ils ont toujours emmené des groupes avec eux en tournée,

que ce soit les Burning Heads ou les Dirty Hands, beaucoup de groupes dont ils ont énormément soutenu la scène. Méga respect pour Noir Désir.

2003 : Radiohead, Nostromo, Slayer

Difficile, mais je dirais quand même Slayer. J'aurais pu dire les trois car j'adore les trois, mais je dirais quand même Slayer. Je suis fan de ce groupe. Ils ont fait un gros concert avec le retour de Dave Lombardo à la batterie. Cette année-là, les Sleepers jouaient sur une autre scène : ce sont des bons potes et j'ai fait pas mal de dates avec eux, à l'époque, quand je jouais avec mon groupe. J'ai emmené le batteur des Sleepers backstage, puis on s'est posé derrière le batteur de Slayer et on a regardé tout le concert en matant Dave Lombardo : on a pris une claque,

c'était de la folie. J'ai un gros souvenir des Slayer qui avaient été très, très cools. Respect.

2004 : An Pierlé et la Synfonietta de Belfort, PJ Harvey, Svinkels

PJ Harvey. An Pierlé reste un beau souvenir car c'est une création qu'on a montée, la première d'ailleurs. On s'est bien amusé à bosser sur cette création. Mais je dirais quand même PJ Harvey car le concert était assez incroyable, même s'il y a eu pas mal de plantages car un guitariste a eu d'énormes problèmes techniques. PJ Harvey défendait un excellent album, elle était très zen sur scène et ne s'est pas énervée de tous les problèmes techniques, et j'ai trouvé que le concert était

hyper puissant. C'est une grande dame ! C'est la première fois qu'elle jouait en solo au festival, étant déjà venue en guest de Nick Cave dans les années 90.

2005 : Nine Inch Nails, Kraftwerk, Queens Of The Stone Age

Oh putain ! Le trio infernal [rires]. NIN, c'était bien mais ça n'avait rien à voir avec le concert de 2000. J'ai été un peu déçu cette année-là, car l'album était moyen et j'ai trouvé que le line up n'était pas génial, en fait. Il n'y avait pas l'énergie et la fureur qu'il pouvait y avoir en 2000. QOTSA, c'était un super concert mais pas leur meilleur. Pour moi le meilleur, c'est celui de 2011. Une tuerie intégrale. Je sélectionne Kraftwerk car c'est un OVNI. Ils ont débarqué avec toute leur mise en scène, avec des morceaux assez imparables qui ont marqué toute une génération qui soit post rock, musique électronique... Ils ont quand même révolutionné la musique. Donc, définitivement Kraftwerk.

2006 : Daft Punk, Gojira, Cult of Luna

Sans aucune hésitation, même si j'aime beaucoup Gojira et Cult of Luna, je dirais Daft Punk. D'autant plus que ça fait partie de mon top 5 des concerts des Eurocks. C'était un show tellement incroyable. J'ai rarement vu une telle ferveur du public à 2 heures du matin, une telle attente avant le début de leur concert. Le public était fou quand ils sont arrivés sur scène. Le show était assez high tech pour l'époque avec les pyramides, tout ça, et ils ont mis une baffa à tout le monde. Je pense que c'était un peu le show de l'année. On a tellement galéré pour monter ce show car avant nous, ils avaient fait un festival en avril, où ils étaient tête d'affiche d'une scène et ils n'avaient

donc pas à bouger leur matos. Ils n'avaient donc pas réfléchi que sur les festivals d'été, ils allaient se retrouver avec d'autres groupes et ils n'ont pas voulu bouger leur matos. Où allaient jouer les autres groupes ? Et le problème s'est posé sur tous les autres festivals. Les Eurocks ont un peu essuyé les plâtres pour avoir été la première date des festivals d'été. Les techniciens sont arrivés deux jours avant, c'était galère. Au final, ça c'est fait. Mais on s'est retrouvé avec tous les festivals à plancher et à réfléchir à une solution pour qu'ils puissent stocker et bouger leur matos. Tous les régisseurs techniques des festivals se sont concertés et ils ont réussi à trouver une solution en commun, chose que les techniciens de Daft Punk ne trouvaient pas pour les festivals d'été.

2007 : Amy Winehouse, Punish Yourself, Hatebreed

Amy Winehouse. On était l'un des rares festivals à l'avoir, et je crois même le seul festival français. Elle a fait, à ce moment-là, très peu de dates et en a annulé énormément. Ce concert n'était pas une tuerie intégrale mais tout de même très, très correct, avec un groupe très correct. On l'avait vue en mars avec son groupe américain dans une salle relativement petite aux États-Unis, c'était vraiment énorme. Et là, aux Eurocks, ce n'était pas tout à fait pareil. Elle était avec son loulou de l'époque et tu sentais qu'elle était à moitié défoncée, mais elle a quand même assuré le show. Ce n'était pas le meilleur concert de cette édition mais un concert qui m'a tout de même marqué.

2008 : Ez3kiel, Massive Attack, Generic

Pour Massive Attack, ce n'était pas un concert impérissable. Je n'ai

pas vu grand chose de Generic, genre à peu près 10 minutes. Je dirais Ez3kiel car j'ai vu le concert en entier. Ce groupe est un OVNI de la scène française et même de la scène internationale, car ils ont un concept assez fou avec des vidéos hyper chiadées, hyper poussées et ce sont humainement des types adorables. Ez3kiel a également fait une création avec Nosfell en 2005 sous le chapiteau : un projet assez incroyable mais qui n'était pas gagné d'avance car ce fut la rencontre de deux univers différents et Nosfell est un personnage assez « unique ». Mais le résultat a été au-delà de mes espérances et ils ont fait un concert magnifique.

2009 : Pete Doherty, Cypress Hill, Gallows

Gallows c'était 2010 non ?

Je me serais trompé ?

Je crois, j'en suis même quasiment sûr.

Alors on va remplacer par celui de ton choix.

Bonne question ! [rires]. Je vais dire Cypress Hill car il y avait une histoire : le groupe était annoncé dix jours avant le festival pour remplacer NTM, vu que notre ami Joey Starr s'est retrouvé en tôle, obligeant NTM à annuler ses dates. NTM était prévu en tête d'affiche de la journée avec Prodigy... Il nous manquait donc une tête d'affiche et on a tenté Cypress Hill alors qu'ils n'étaient pas du tout en tournée. Ils sont venus juste pour cette date et on a monté ce plan en un week-end. C'était assez fou car on est resté avec le boss tout le week-end au bureau à faire les démarches car c'était compliqué : pour un musicien par exemple, il fallait trouver un visa d'urgence car il était cubain et que c'était compliqué de le faire sortir des États-Unis. On a été obligé de remonter une piste, via un

25^e EUROCK EENNES

4.5.6.7 JUILLET 2013 . BELFORT

BLUR . JAMIROQUAI . PHOENIX . -M- . ASAF AVIDAN
 THE SMASHING PUMPKINS . SKUNK ANANSIE . BUSY P
 MY BLOODY VALENTINE . KENY ARKANA . ARCHIVE
 THE BLOODY BEETROOTS . WOODKID . KERY JAMES
 TWO DOOR CINEMA CLUB . NEUROSIS . KAVINSKY
 LOU DOILLON . ALT-J . AIRBOURNE . MASS HYSTERIA
 SKIP THE USE . BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB
 LE CLUB DES JUSTICIERS MILLIARDAIRES D'ASIDJAN . LILLY WOOD & THE PRICK
 A\$AP ROCKY . JOEY BADASS . DINOSAUR JR . GESAFFELSTEIN . WAX TAILOR
 BOYS NOIZE . MAJOR LAZER . GARY CLARK JR . TAME IMPALA . GRAVEYARD
 THE BLACK ANGELS . PALMA VIOLETS . THE VACCINES . CASSIUS . LA FEMME
 DISCLOSURE . DANNY BROWN . DEAP VALLY . FIDLAR . TRASH TALK . OY . FAUVE
 MATTHEW E WHITE . PARQUET COURTS . BEWARE OF DARKNESS . VALERIE JUNE
 RED FANG . JUPITER & OKWESS INTERNATIONAL . ACTION BRONSON . YULES
 GRIEFJOY . RICH AUCOIN . IS TROPICAL . CHVRCHES . KYVELERTAK . MESPARRROW
 MYKKI BLANCO . JC SATAN . VON PARIAS . SKATERS . JUVENILES . THE STRYPPES
 ELECTRIC ELECTRIC . HYPHEN HYPHEN . DA OCTOPUSSS . PIH POH . MATISYAHU
 CHAPELIER FOU . JACKSON & HIS COMPUTER BAND WWW.EUROCKEENNES.FR

74 CONCERTS + ARTS DE RUE
4 JOURS DE MUSIQUES EN PLEIN AIR



mec d'une maison de disques qui nous avait dit un jour qu'il connaissait un gars de l'ambassade de France à Los Angeles et qui nous a fait accélérer tout le dossier... Ils sont arrivés bien fatigués, ils ont fait un concert avec tous les tubes et le public est devenu fou ! C'est marrant car, quand on a annoncé Cypress Hill, les préventes se portaient plutôt bien mais ça a boosté la billetterie d'une force incroyable. Dix jours avant le festival, l'impact de ce groupe, c'est dingue. C'est vraiment un super souvenir. Et humainement, c'est aussi un bon souvenir car on nous avait beaucoup dit : « oh là là, les mecs de Cypress, ils sont pas faciles, ce sont des pénibles » et en fait, ils ont été super adorables. En plus, je crois qu'il y a un des mecs du groupe qui a trouvé sa copine sur le festival et je crois qu'il est toujours avec. Du coup, je pense qu'il était assez content du

voyage !

2010 : Baroness, Woven Hand & Muzsikás, Suicidal Tendencies

Difficile aussi ! Les trois étaient magnifiques. Je vais dire Suicidal Tendencies car c'était un concert comme ils les font toujours, avec une avalanche de tubes « à la Suicidal », une super énergie, un batteur de fou. Je dirais quand même Baroness car c'est un groupe qui a fait du bien à la scène métal, en arrivant avec quelque chose de nouveau et de différent. C'est une scène qui m'intéresse beaucoup avec Baroness, Mastodon... C'est quelque chose d'intéressant qui fait avancer les choses. Le concert de Baroness était vraiment très bon.

2011 : Motörhead, Kyuss Lives!, Mars Red Sky

Ah ah ah ! J'adore les trois groupes

et les trois concerts étaient super bien. Le concert de Kyuss était très émouvant, très puissant. Comme les Queens jouaient après sur la grande scène, le groupe est venu voir Kyuss Lives! sur le côté de la scène, alors qu'ils étaient quand même en froid. Josh Homme était resté une bonne partie du concert, ce qui ne l'a pas empêché de les trainer en justice avant et après ! Tout le monde pensait, en le voyant débarquer, qu'il allait faire un morceau avec le groupe, mais finalement, il ne l'a pas fait. Mais je dirais quand même Motörhead car c'est la première fois qu'ils jouaient sur le festival. Ils étaient programmés en 2001 mais le concert avait été annulé, soit disant parce que le guitariste était tombé de scène en Norvège, la veille. J'ai eu du mal à y croire et je n'y crois toujours pas. Même si le groupe a perdu un peu de sa splendeur, c'est tout de

même respect. Le groupe assure, Lemmy fait toujours le show. J'ai eu l'occasion de rencontrer Lemmy assez brièvement après le concert. Je ne suis pas du genre à aller poser avec les artistes pour une photo mais là, je me suis dit : « putain, Lemmy, faut que je prenne une photo avec lui ! » C'est assez marrant car je suis allé le voir dans sa loge et je ne sais pas si tu as vu le film Lemmy » mais le gars collectionne les armes blanches de différentes guerres. Un proche du festival lui a offert une baïonnette française et le gars était fou, il avait sa baïonnette. « Tu te rends compte, c'est la première baïonnette que j'ai. J'en n'avais pas, bla bla ». Il a commencé à mon montrer sa baïonnette, à me parler de ça un moment... C'est marrant car le tour man français de Motörhead m'avait dit qu'ils ne resteraient pas très longtemps et qu'ils repartiraient après le concert car ils étaient fatigués et en fait, Lemmy était en pleine forme. Il est resté deux heures après le concert, en pleine forme dans sa loge en train de boire des coups, avec du monde. Ce sont des gens adorables, aussi bien le groupe que son staff qui est le même depuis 25 ans. Une leçon à donner à tout le monde.

2012 : Amadou et Mariam avec Bertrand Cantat, The Mars Volta, Refused

Refused. Amadou et Mariam était un concert assez incroyable avec en plus la présence de Bertrand Cantat, ce qui en faisait un concert très attendu. The Mars Volta, pour ne rien te cacher, j'ai été un poil déçu. Le concert était assez court alors que le groupe avait insisté pour jouer 75 minutes. Ils n'en ont fait que 60 et tu sentais qu'il y avait une drôle d'ambiance dans le groupe. Je ne suis pas étonné de leur split de cette année car il ne se passait plus grand chose entre eux. J'ai trouvé ce concert vite expédié et j'en attendais beaucoup. Donc Refused, avec un concert vraiment bon. Je n'avais pas vu à la grande époque des années 90. Et quel concert aux Eurocks ! Avalanche de tubes, énergie, grande forme, un concert qui restera dans les annales des bons concerts du festival.

2013 : Blur, Neurosis, Asaf Avidan

Neurosis, pour un goût personnel. J'ai rarement été déçu par un concert de Neurosis, à part si le son n'est pas bon, mais ils ont tout pour bien faire. C'est un groupe d'une puissance incroyable qui dégage quelque chose de peu commun. Souvent copiés, rarement égalés. Le seul groupe qui pourrait leur tenir la mesure dans le même genre, c'était Breach à l'époque. Cult of Luna a un côté un peu plus atmosphérique mais Neurosis, c'est une machine de guerre, un groupe qui a marqué l'his-

toire d'une certaine frange du métal, qui a posé d'autres bases avec tout un concept, une puissance, même s'ils n'ont plus maintenant la vidéo avec eux. Malgré tout, j'ai revu des images d'un concert de jour fait au Ozzfest je crois, et même de jour, c'est une telle puissance que c'est un groupe hors du commun.

Merci à Kem pour sa disponibilité.

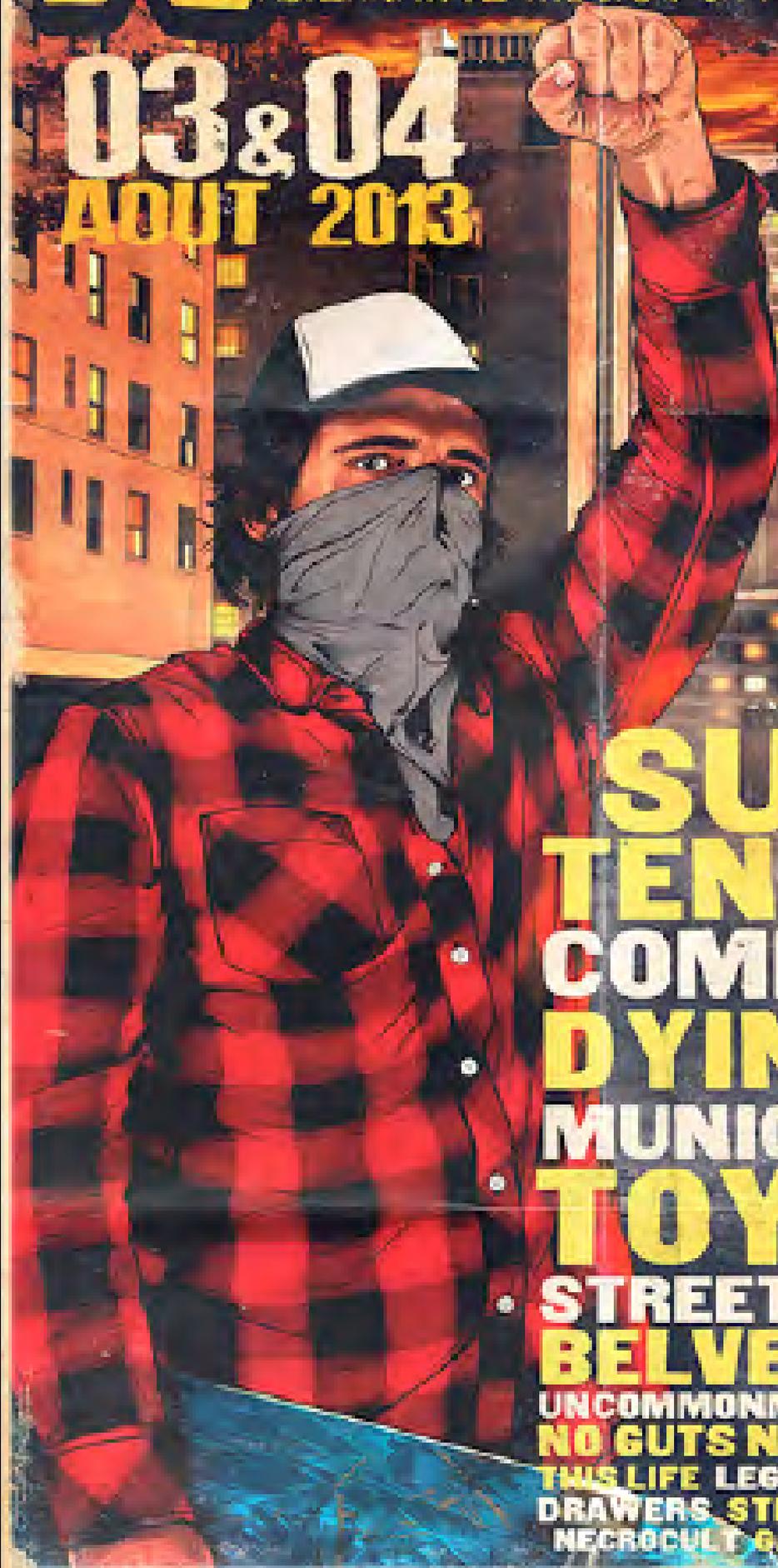
■ Propos recueillis par Gui de Champi. Sélection des groupes par Oli et Gui de Champi

XTREME FEST

ALTERNATIVE MUSIC FOR ALTERNATIVE PEOPLE

03 & 04
AOUT 2013

CAP DECOUVERTE
ALBI CARMAUX
(81) FRANCE



**SUICIDAL
TENDENCIES**
COMEBACK KID
DYING FETUS
MUNICIPAL WASTE
TOY DOLLS
STREET DOGS **DAGOBA**
BELVEDERE **GOROD**
UNCOMMONMENFROMMARS **TREP ALIUM**
NO GUTS NO GLORY **THE DECLINE**
THIS LIFE **LEGITIME** **DEFONCE** **TRASHNASTY**
DRAWERS **STRIDE AGAINST LIES** **NOLENTIA**
NECROCULT **GAS MONEY** + CONCERT SURPRISE



Dour (Belgique)

18-19-20-21 juillet

\$ 105 €

Smashing Pumpkins, Converge, Hatebreed, Funeral For A Friend, Wu Tang Clan

Mark Lanegan Band, Skindred, Pelican, Maybeshewill

dourfestival.be

Déjà 25 ans que Dour ravit les oreilles de milliers de festivaliers. Son créateur étant devenu ministre, il a délégué ses pouvoirs à de fidèles passionnés dont Alex Stevens aujourd'hui programmeur en chef. Il répond à nos quelques questions alors que l'affiche de 200 groupes n'est pas encore totalement bouclée...

Le budget du festival augmente-t-il ?

Oui, malheureusement. Chaque année, nous investissons davantage de moyens dans l'accueil des festivaliers : aménagement du terrain, chapiteaux plus grands, son et lumière, etc. Parallèlement à cela, les fournisseurs augmentent aussi leurs prix chaque année. Du côté de l'affiche, nous n'avons pas lésiné sur les moyens pour cette 25ème édition. Malgré cela, le ticket 4 jours du festival n'augmente que de 5 € et le prix d'un ticket 1 jour ne change pas, ce qui fait de nous toujours le festival le moins cher de la catégorie pour 4 jours, 200 groupes et 7 scènes.

Il y a quelques années, il y avait une sorte de "tarif maximal" pour les cachets des groupes, c'est encore le cas ?

On essaie de payer le bon prix pour le bon groupe. Si tu payes trop cher pour un groupe, tu devras augmenter ton ticket d'entrée pour équilibrer ton budget ou bien tu feras des pertes. La densité de groupes dont le cachet avoisine les 10 000 à 20 000 € est importante. On es-

saie d'éviter de rentrer dans la surenchère de prix pour avoir le headliner que tout le monde veut mais quand on pense qu'un gros groupe en vaut la peine et est raisonnable au niveau du cachet, on n'hésite pas à mettre la main à la poche si cela vaut le coup. On veut surtout que le festivalier ne paie pas trop cher son ticket d'entrée et qu'il dispose du meilleur choix et de la meilleure qualité.

Quel est le groupe qui a été le plus difficile à faire venir cette année ?

Il ne suffit pas de mettre de l'argent sur la table pour faire venir un groupe, même si c'est plus facile quand tu le paies. Il faut le convaincre que ton festival est le meilleur choix pour eux et que la place où ils vont jouer est idéale pour eux. Je mets sur chaque groupe ma parole en jeu pour les convaincre que ma proposition est la meilleure... et la concurrence est forte en Europe et en Belgique. Disons donc que chaque groupe, même certains plus petits, a son lot de difficultés.

Faut-il s'attendre à une surprise pour les 25 ans ?

On n'a pas encore décidé. Si on décide quelque chose, cela risque de s'ébruiter et cela ne sera plus une surprise.

Pourquoi n'y a-t-il pas eu de poisson d'avril ?

Car le 1er avril tombait un jour férié et on avait peur que les journalistes relaient l'info le 2 avril en arrivant au

bureau.

Quels sont les 3 mots qui définissent au mieux le festival ?

Accessibilité / Amour / Musique

A quel autre festival peux-tu comparer Dour ?

Je ne m'y suis jamais rendu mais je crois pouvoir dire que le Festival de Dour peut être comparé au Roskilde au Danemark. Même si le Roskilde programme de très grosses têtes d'affiche, les ressemblances entre les deux festivals européens se situent au niveau du désir et de l'intention commune d'offrir une réelle diversité dans la proposition musicale en invitant un grand panel de groupes pour la plupart jeunes, locaux ou non. Aussi, dans cet univers alternatif, les deux événements proposent aux festivaliers une expérience unique sur des sites singuliers.

Tu as la chance de pas mal voyager tout au long de l'année pour repérer les groupes dans d'autres festivals, quel est ton préféré ?

L'Eurosonic de Groningen reste le rendez-vous le plus attendu des professionnels européens car la majorité de mon réseau avec lequel je travaille s'y trouve.

Combien de personnes bossent sur le festival ?

En septembre nous sommes une équipe de six permanents combinant le festival et d'autres projets de l'association Go! Go! Go! abs!, pour arriver au mois de juillet à 3000 personnes travaillant sur le festival. Ces personnes sont autant des sociétés privées, que des volontaires ou des associations.

Combien de litres de bières sont commandées cette année ?

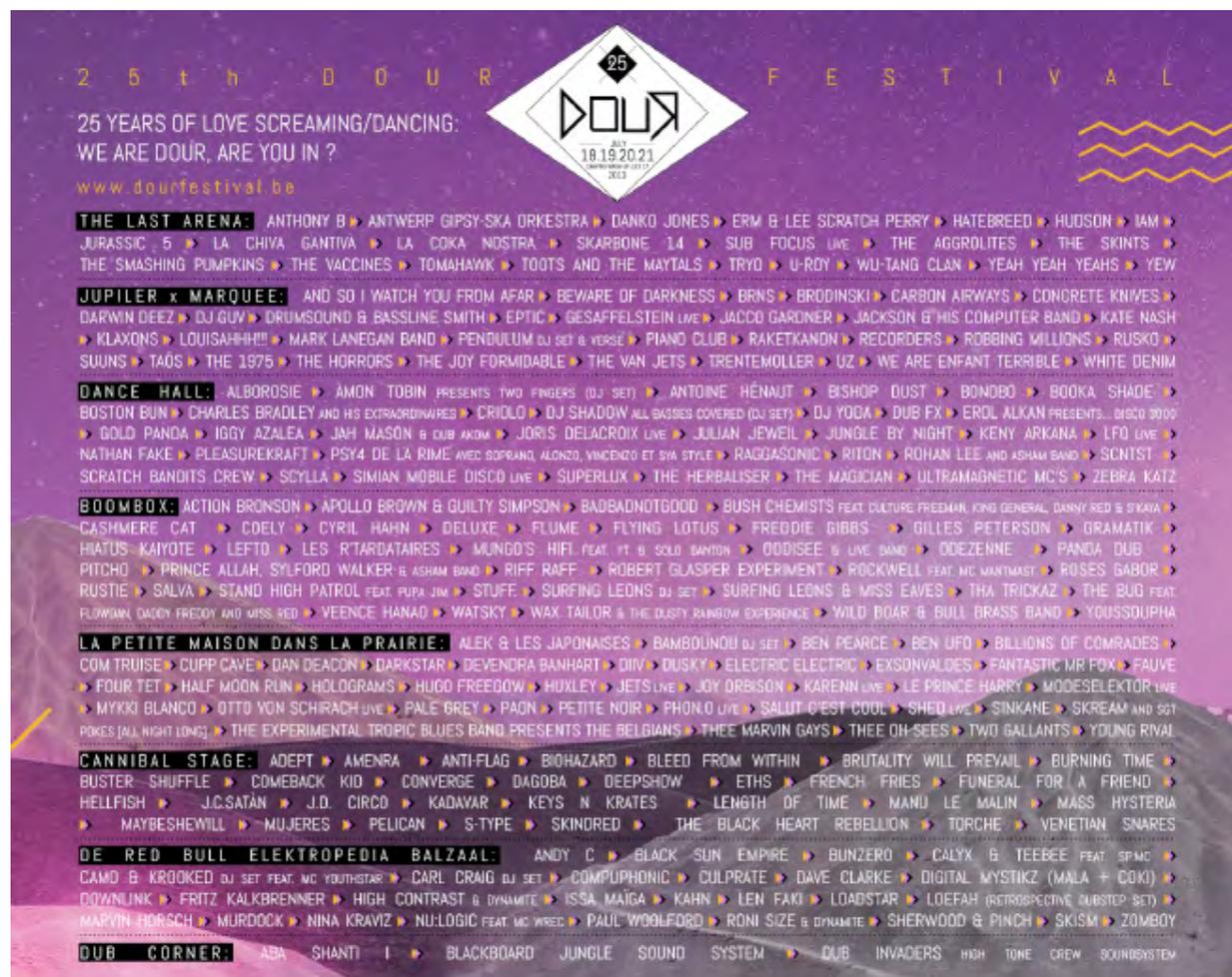
2000 hectolitres !

Quel est le principal souhait pour cette édition ?

Nous n'allons pas dire du beau temps car quoiqu'il arrive, nous savons que l'ambiance sera très bonne et les concerts excellents. Donc, que le festival commence !

Merci Alex, merci Tiffaine.

■ Oli



25 t h O O U R F E S T I V A L

25 YEARS OF LOVE SCREAMING/DANCING:
WE ARE DOUR, ARE YOU IN ?
www.dourfestival.be

THE LAST ARENA: ANTHONY & THE LOGOS ► ANTWERP GIPSY-SKA ORKESTRA ► DIANKO JONES ► ERM & LEE SCRATCH PERRY ► HATEBREED ► HUDSON ► IAM ► JURASSIC 5 ► LA CHIVA GANTIVA ► LA COCA NOSTRA ► SKARBONE 14 ► SUB FOCUS LIVE ► THE AGGROLITES ► THE SKINTS ► THE SMASHING PUMPKINS ► THE VACCINES ► TOMAHAWK ► TOOTS AND THE MAYTALS ► TRYO ► U-ROY ► WU-TANG CLAN ► YEAH YEAH YEAHS ► YEW

JUPIPER x MARQUEE: AND SO I WATCH YOU FROM AFAR ► BEWARE OF DARKNESS ► BRNS ► BRODINSKI ► CARBON AIRWAYS ► CONCRETE KNIVES ► DARWIN DEEZ ► DJ GOV ► DRUMSOUND & BASSLINE SMITH ► EPTIC ► GESAFFELSTEIN LIVE ► JACCO GARDNER ► JACKSON & HIS COMPUTER BAND ► KATE NASH ► KLAXONS ► LOUISAHH!!! ► MARK LANEGAN BAND ► PENDULUM DJ SET & VERSE ► PIANO CLUB ► RAKETKANDN ► RECORDERS ► ROBBING MILLIONS ► RUSKO ► SUUNS ► TAOS ► THE 1975 ► THE HORRORS ► THE JOY FORMIDABLE ► THE VAN JETS ► TRENTMOLLER ► UZ ► WE ARE ENFANT TERRIBLE ► WHITE DENIM

DANCE HALL: ALBOROSIE ► AMON TOBIN PRESENTS TWO FINGERS (DJ SET) ► ANTOINE HÉNAUT ► BISHOP DUST ► BONDO ► BOOKA SHADE ► BOSTON BUN ► CHARLES BRADLEY AND HIS EXTRAORDINAIRES ► CRIDLO ► DJ SHADOW ALL BASSES COVERED (DJ SET) ► DJ YODA ► DUB FX ► EROL ALKAN PRESENTS... DISCO 9000 ► GOLD PANDA ► IGGY AZALEA ► JAH MASON & DUB ANON ► JORIS DELACROIX LIVE ► JULIAN JEWELL ► JUNGLE BY NIGHT ► KENY ARKANA ► LFO LIVE ► NATHAN FAKE ► PLEASUREKRAFT ► PSY4 DE LA RIME AVEC SOPRANO ALONZO, VINCENTO ET SWI STYLE ► RAGGASONIC ► RITON ► ROHAN LEE AND ASHAM BAND ► SCNTST ► SCRATCH BANDITS CREW ► SCYLLA ► SIMIAN MOBILE DISCO LIVE ► SUPERLUX ► THE HERBALISER ► THE MAGICIAN ► ULTRAMAGNETIC MC'S ► ZEBRA KATZ

BOOMBOX: ACTION BRONSON ► APOLLO BROWN & GUILTY SIMPSON ► BADBADNOTGOOD ► BUSH CHEMISTS FEAT CULTURE FREEMAN, KING GENERAL, DANNY RED & SKAYA ► CASHMERE CAT ► COELY ► CYRIL HAHN ► DELUXE ► FLUME ► FLYING LOTUS ► FREDDIE GIBBS ► GILLES PETERSON ► GRAMATIK ► HIATUS KAIYOTE ► LEFTO ► LES RTARDATAIRES ► MUNGO'S HIFI FEAT. TT & SOLD BANTON ► OODISEE & LIVE BAND ► ODEZENNE ► PANDA DUB ► PITCHO ► PRINCE ALLAH, SYLFORD WALKER & ASHAM BAND ► RIFF RAFF ► ROBERT GLASPER EXPERIMENT ► ROCKWELL FEAT MC MANTMAST ► ROSES GABOR ► RUSTIE ► SALVA ► STAND HIGH PATROL FEAT PUPA JIM ► STUFF ► SURFING LEONS DJ SET ► SURFING LEONS & MISS EAVES ► THA TRICKAZ ► THE BUD FEAT FLOWMAN, DADDY FREDDY AND MISS RED ► VEENCE HANAD ► WATSKY ► WAX TAILOR & THE DUSTY RAINBOW EXPERIENCE ► WILD BOAR & BULL BRASS BAND ► YOUSSEUPOHA

LA PETITE MAISON DANS LA PRAIRIE: ALEK & LES JAPONAISES ► BAMBOUNDU DJ SET ► BEN PEARCE ► BEN UFO ► BILLIONS OF COMRADES ► COM TRUISE ► CUPP CAVE ► DAN DEACON ► DARKSTAR ► DEVENDRA BANHART ► DIM ► DUSKY ► ELECTRIC ELECTRIC ► EXSONVALDES ► FANTASTIC MR FOX ► FAUVE ► FOUR TET ► HALF MOON RUN ► HOLOGRAMS ► HUGO FREEGOW ► HUXLEY ► JETS LIVE ► JOY DRIBSON ► KARENN LIVE ► LE PRINCE HARRY ► MODESELEKTOR LIVE ► MYKKI BLANCO ► OTTO VON SCHIRACH LIVE ► PALE GREY ► PAON ► PETITE NOIR ► PHONO LIVE ► SALUT C'EST COOL ► SHED LIVE ► SINKANE ► SKREAM AND 501 ► POKES [ALL NIGHT LONG] ► THE EXPERIMENTAL TROPIC BLUES BAND PRESENTS THE BELGIANS ► THEE MARVIN GAYS ► THEE OH-SEES ► TWO GALLANTS ► YOUNG RIVAL

CANNIBAL STAGE: ADEPT ► AMENRA ► ANTI-FLAG ► BIOHAZARD ► BLEED FROM WITHIN ► BRUTALITY WILL PREVAIL ► BURNING TIME ► BUSTER ► SHUFFLE ► COMEBACK KID ► CONVERGE ► DAGOBA ► DEEPSHOW ► ETHS ► FRENCH FRIES ► FUNERAL FOR A FRIEND ► HELLFISH ► J.C.SATAN ► J.D. CIRCO ► KADAVAR ► KEYS N KRATES ► LENGTH OF TIME ► MANU LE MALIN ► MASS HYSTERIA ► MAYBESHEWILL ► MUJERES ► PELICAN ► S-TYPE ► SKINDRED ► THE BLACK HEART REBELLION ► TORCHE ► VENETIAN SNARES

DE RED BULL ELEKTROPEDIA BALZAAL: ANDY C ► BLACK SUN EMPIRE ► BUNZERO ► CALYX & TEEBEE FEAT SP MC ► CAMO & KROOKED DJ SET FEAT MC YOUTHSTAR ► CARL CRAIG DJ SET ► COMPUHONIC ► CULPRATE ► DAVE CLARKE ► DIGITAL MYSTIKZ (MALA + OKI) ► DOWNLINK ► FRITZ KALKBRENNER ► HIGH CONTRAST & DYNAMITE ► ISSA MAÏGA ► KAHN ► LEN FAKI ► LOADSTAR ► LOEFAH (RETROSPECTIVE SUBSTEP SET) ► MARVIN HORSCH ► MURDOCK ► NINA KRAVIZ ► NU-LOGIC FEAT MC WRECK ► PAUL WOOLFORD ► RONI SIZE & DYNAMITE ► SHERWOOD & PINCH ► SKISM ► ZOMBOY

DUB CORNER: ABA SHANTI I ► BLACKBOARD JUNGLE ► SOUND SYSTEM ► DUB INVADERS ► HIGH TONE CREW ► SOUNDSYSTEM

THE OCEAN - Pelagial



CD (10-PANEL DIGIPAK)

After 2 years on the road in Europe, North America, Asia and Australia, **THE OCEAN** have resurfaced with their deepest and most trailblazing piece of work to date, ***Pelagial***: a progressive musical journey from the surface to the bottom of the sea; written, recorded, mixed and to-be-performed-live as one single 53-minutes piece of music. Mixed and mastered by Jens Bogren (Opeth, Katatonia, Witchcraft) at Fascination Street Studios in Örebro, Sweden.

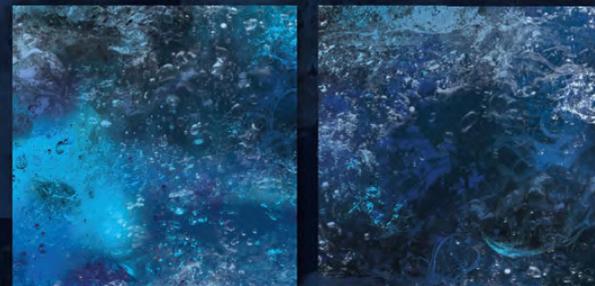
The special acrylic boxset edition of the album contains the CD digipak (vinyl version already sold out) which will be „buried“ underneath 5 thick acrylic layers coloured in different hues of transparent blue, reflecting the individual pelagial depth zones.

The boxsets also include an extra DVD featuring a 5:1 dolby surround mix of the album, and the *Pelagial* movie by Craig Murray. This movie, which is the meticulous work of shooting, cutting and editing for a whole year, visualizes the journey into the depths and completes the holistic music and visual art project that is *Pelagial*.

New website, album-pre-listening, preorder:
WWW.THEOCCANCOLLECTIVE/PELAGIAL



LTD. CD + DVD ACRYLIC BOXSET



4 x 10" VINYL (2 GATEFOLDS)

OTHER NEW STUFF FROM PELAGIC



The Old Wind - Feast On Your Gone

From the darkest parts of Northern Sweden, THE OLD WIND blows... raw and cold, just like its origin and heritage. Featuring 3 members of pre-post-metal visionaries BREACH as well as Robin Staps from THE OCEAN.

For fans of: Breach, Cult of Luna, Switchblade

AVAILABLE AS:

- 12" clear vinyl with silk-screened cover art
- CD (digipak)
- download



Lo! - Monstrorum Historia

as seen on tour with CULT OF LUNA!

"Lo! have come to remind you of glorious times, times when Mastodon were using samples of Jurassic Park to kick off their records" - **Metal Hammer** (UK)

"this gang of Australian brawlers sound like Beecher and Converge going at it in a cage match... sludgy hardcore hasn't sounded this good in ages!" - **Big Cheese** (UK)

AVAILABLE AS:

- 12" black vinyl (180g) with silk-screened cover art
- CD (digipak)
- download



The Shaking Sensation - Start Stop Worrying

"The Shaking Sensations' embrace of post-rock's minimalist stylings precludes genuine innovation, but their fuzzy meditations brilliantly conjure frustrated hopes and longings. For those skeptical about the notion of this genre, these young Danes may prove its territory with possibilities yet to be mined..." - **Prog Magazine** (UK)

For fans of: Explosions In The Sky, Caspian, Mogwai...

AVAILABLE AS:

- 12" three-colour split vinyl with silk-screened cover art
- CD (digipak)
- download



Kruger - 333

"There is something unsettling flowing beneath the surface of everything KRUGER do, and fans of progged out heaviness will find plenty to get caught up in. Kruger keep it intense, cerebral and bludgeoning." - **Kerrang** - KKKK

"The epic force of Neurosis, Isis meets the unbridled power of Breach, Burst and Converge. Kruger are fascinating and, beyond the wall of sound, give the feeling of listening to something unique." - **Rock Hard** - 8/10

AVAILABLE AS:

- 10" color-in-colour vinyl with silk-screened cover art
- download



WWW.PELAGIC-RECORDS.COM

> EXTREME FEST

- 📍 Le Garric (81)
- 📅 3-4 août
- 💰 50 €
- 🎸 Suicidal Tendencies, Hatebreed, Toy Dolls
- ♥ Uncommonmenfrommars, The Decline, Street Dogs
- 🌐 xtremefest.fr

Le budget du festival : je préfère ne pas y penser !

Les 3 mots qui définissent le festival : humour / humour et humour !!!
Et rigolade, musique et passion etc...

Le groupe dont tu ne rateras pas la prestation : The Decline

Le groupe ou artiste qui a été le plus difficile à faire venir cette année :
Uncommonmenfrommars

Le nombre de journalistes accrédités : aucune idée, je ne gère pas la com'

Le nombre de membres du staff (techniciens, bénévoles...) : 100 personnes environ

Le nombre de litres de bière(s) commandés : si on en boit 6000 litres ça sera pas mal déjà. Par personne bien sûr !

Le principal souhait pour cette édition : de faire une deuxième édition

L'autre festival dont vous vous sentez proches : Resurrection Fest

Merci à David Papaix (organisateur) pour ces réponses !



> LE CABARET VERT

- 📍 Charleville-Mézières (08)
- 📅 22-23-24-25 août
- 💰 80 €
- 🎸 Deftones, Wu-Tang Clan, Amon Tobin, The Offspring
- ♥ Deftones, The Bronx, Sick Of It All, Hanni El Khatib
- 🌐 cabaretvert.com

Le budget du festival : Le Cabaret Vert dispose cette année d'un budget de 18 millions de francs ardennais, ce qui est à peu près l'équivalent de 2,7 millions d'euros

Les 3 mots qui définissent le festival : convivialité, qualité et éclectisme

Le groupe dont tu ne rateras pas la prestation : celui qui clôturera le festival car nous serons encore dans l'édition 2013 et aurons déjà un pied dans l'édition 2014

Le groupe ou artiste qui a été le plus difficile à faire venir cette année : on essaie de ne pas céder à la surenchère financière des cachets. Pour certains artistes, on travaille pendant plusieurs années pour obtenir une confirmation. C'est un exercice d'équilibriste entre la disponibilité des groupes, nos marges budgétaires et de longues discussions dans l'équipe de programmation

Le nombre de journalistes accrédités : environ 300, ce qui est peu si on réfère ce nombre à celui des fûts de bières commandés pour l'espace « médias » du festival !

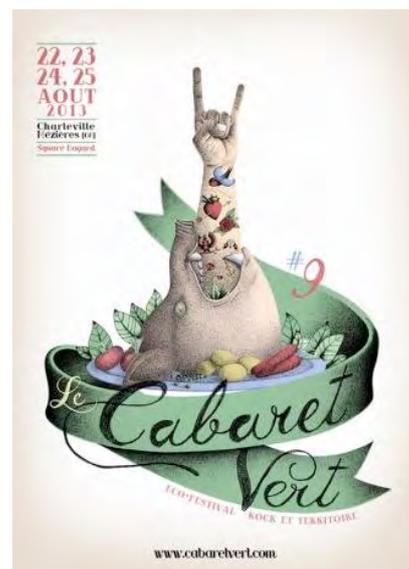
Le nombre de membres du staff (techniciens, bénévoles...) : 1.000 bénévoles et une trentaine de techniciens sont présents.

Le nombre de litres de bière(s) commandés : près d'une vingtaine de bières sont présentes sur le festival. En 2012, le Cabaret Vert a écoulé 50.000 litres de bières.

Le principal souhait pour cette édition : comme le disait un grand penseur ardennais, « les grandes âmes ont de la volonté, les faibles n'ont que des souhaits. Et les Ardennais ont une âme de vainqueur.

L'autre festival dont vous vous sentez proches : indéniablement, le festival de Cannes avec lequel nous partageons la même simplicité et les économies de moyens.

Merci à Jean Perrissin (programmateur et administrateur du festival) pour ces réponses !



> MOTOCULTOR FEST

🌐 Saint Nolf (56)

📅 16-17-18 août

\$ 75 €

🎧 Exodus, Enslaved, The Exploited

♥ Orange Goblin, Bukowski, Uncommonmenfrommars, Jumping Jack

🌐 motocultor-festival.com

Le budget du festival : Pour 2013, le budget a été fixé à 500 000€

Les 3 mots qui définissent le festival : Métal, Bières et festif

Le groupe dont tu ne rateras pas la prestation : Je ne raterais pour rien au monde le groupe Exodus le dimanche soir.

Le groupe ou artiste qui a été le plus difficile à faire venir cette année : Nous sommes toujours en train d'essayer de le programmer.

Le nombre de journalistes accrédités : Nous avons eu 120 accréditations presse en 2012.

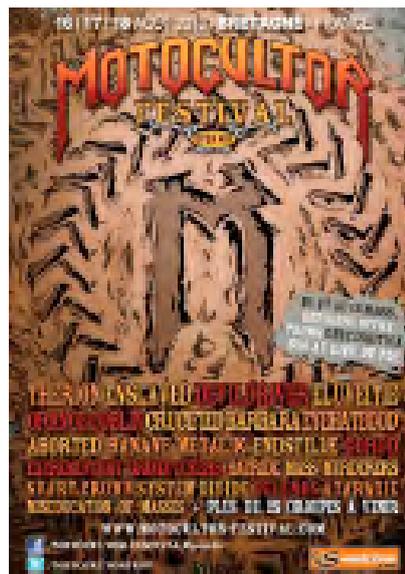
Le nombre de membres du staff (techniciens, bénévoles...) : 400

Le nombre de litres de bière(s) commandés : Nous commanderons plus de 15 000 litres de bières. Nous sommes actuellement en négociation avec les brasseurs.

Le principal souhait pour cette édition : Faire 4000 entrées par jour et que tout le monde soit content de la programmation et de l'organisation du festival.

L'autre festival dont vous vous sentez proches : le Hellfest.

Merci à Yann Le Baraillec (directeur et programmeur) pour ces réponses !



> ROCK EN STOCK

🌐 Etaples/Mer (62)

📅 27-28 juillet

\$ 39 €

🎧 Triggerfinger, Tryo, Mass Hysteria, Loudblast

♥ Mascarade, Corbier

🌐 Rockenstock.org

Quelques petites questions :

Le budget du festival : 190 000 €

Les 3 mots qui définissent le festival : playa, fiesta & rock n roll

Le groupe dont tu ne rateras pas la prestation : The Hyenes

Le groupe ou artiste qui a été le plus difficile à faire venir cette année : Vintage Trouble... d'ailleurs on l'aura pas... les autres n'ont pas posé de difficultés jusqu'ici !

Le nombre de journalistes accrédités : 15

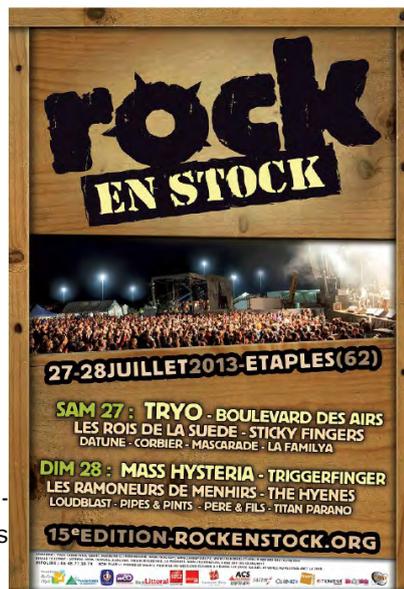
Le nombre de membres du staff (techniciens, bénévoles...) : 80

Le nombre de litres de bière(s) commandés : 42 futs

Le principal souhait pour cette édition : du soleil !!!

L'autre festival dont vous vous sentez proches : Rock N Poche

Merci à Sam (organisateur) pour ces réponses !



> ROCK EN SEINE

📍 Saint-Cloud (92)

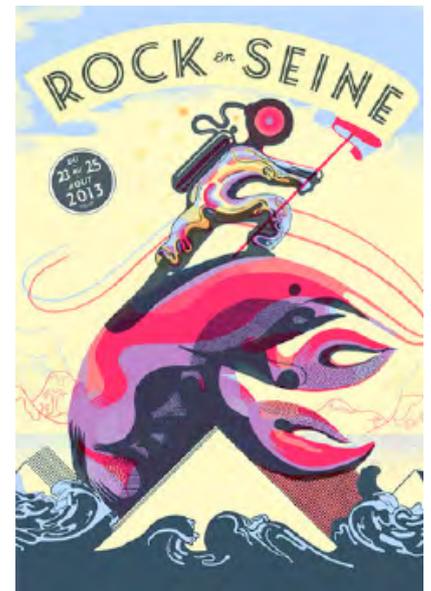
📅 23-24-25 août

💰 109 €

🎧 Franz Ferdinand, System Of A Down, Phoenix

♥ Nine Inch Nails, Sharon Jones and the Dap-Kings, Tomahawk

🌐 rockenseine.com



Le budget du festival : 6,5 millions d'euros

Les 3 mots qui définissent le festival : Cette année plus que jamais : Sea, Rock, and Sun

Le groupe dont tu ne rateras pas la prestation : Je rate systématiquement les concerts que je veux voir

Le groupe ou artiste qui a été le plus difficile à faire venir cette année : Tous ceux qu'on voulait et qu'on n'a pas eu !

Le nombre de journalistes accrédités : environ 700, dont une centaine d'étrangers

Le nombre de membres du staff (techniciens, bénévoles...) : un petit millier, tous indispensables

Le nombre de litres de bière(s) commandés : Un peu tôt pour savoir, mais on fera en sorte de ne pas en manquer

Le principal souhait pour cette édition : Qu'elle soit encore plus belle que la précédente (et moins que la suivante)

L'autre festival dont vous vous sentez proches : Europavox !

Merci à François Missonnier (directeur et programmateur du festival) pour ces réponses !

> JARDIN DU MICHEL

📍 Bulligny (54)

📅 31 mai - 1-2 juin

💰 75 €

🎧 Tricky, I Am, Birdy Nam Nam

♥ Archive, Le Singe Blanc

🌐 jardin-du-michel.fr



Le budget du festival : 1 million d'euros

Les 3 mots qui définissent le festival : liberté, convivialité et fraternité

Le groupe dont tu ne rateras pas la prestation : Tricky et Foreign Beggars

Le groupe ou artiste qui a été le plus difficile à faire venir cette année : Tricky

Le nombre de journalistes accrédités : une centaine

Le nombre de membres du staff (techniciens, bénévoles...) : un peu plus de 500

Le nombre de litres de bière(s) commandés : 25.000

Le principal souhait pour cette édition : le soleil et faire la fête

L'autre festival dont vous vous sentez proches : les Eurockéennes de Belfort pour sa gestion et son organisation, et le Sziget pour sa folie démesurée

Merci à Thierry Bereau (président de la SCIC Turbul'ance, structure organisatrice du festival) pour ces réponses !

On a également envoyé nos petites questions à ces festivals... mais ils n'ont pas daigné répondre...

> LES VIEILLES CHARRUES

 Carhaix (29)

 18-19-20-21 juillet

\$ 155 €

 Elton John, Neil Young & Crazy Horse, Santana

 Rammstein, Hanni El Khatib

 vieillescharrues.asso.fr

> LA ROUTE DU ROCK

 Saint Malo (35)

 14-15-16-17 août

\$ 79 €

 Nick Cave & The Bad Seeds, Godspeed You ! Black Emperor

 Electric Electric, GY!BE

 laroutedurock.com

> LE ROCK DANS TOUS SES ETATS

 Evreux (27)

 28-29 juin

\$ 55 €

 Archive, The XX

 Darko, Airbourne, Stupeflip

 lerock.org

> MAIN SQUARE FESTIVAL

 Arras (62)

 5-6-7 juillet

\$ 115 €

 Sting, The Prodigy, Green Day

 Archive, Bloc Party, Green Day

 mainsquarefestival.fr

THE OLD WIND

Feast on your gone (Pelagic Records)



Avec les 3/5 du line-up composé d'ex-Breach (et les deux derniers cinquièmes réunissant également des gens de talent), The Old Wind est évidemment en gros sur le radar du W-Fenec et fatalement, à l'heure de sortir son premier méfait sonore, débarque dans la tanière du zine aux longues oreilles avec une pancarte large comme c'est pas permis au vu d'un tel background. Parce que rien que sur le papier, Feast on your gone promet plutôt du lourd, ne serait-ce que de part sa sortie sur l'un des labels du moment en matière de hard européen de qualité supérieure qu'est Pelagic Records (Abraham, Coilguns, Earthship, Kruger, The Ocean)... Et va assumer son statut de projet à suivre de très près dès l'inaugural «In fields».

Intro en moins de dix secondes avec deux samples de voix d'enfant et derrière, les éléments qui se déchainent déjà dans un tsunami sludge/postcore/doom de l'enfer. Les riffs de plomb annoncent la couleur, les hurlements qui déchirent un ciel noir comme la tombe et une densité magmatique particulièrement prégnante achèvent de poser l'ambiance. Pas de doute, The Old Wind est donc la presque «suite» attendue de Breach, une sorte de vraie/fausse sequel dans le jargon cinématographique. Et ce, sans pour autant laisser l'auditeur se prêter au

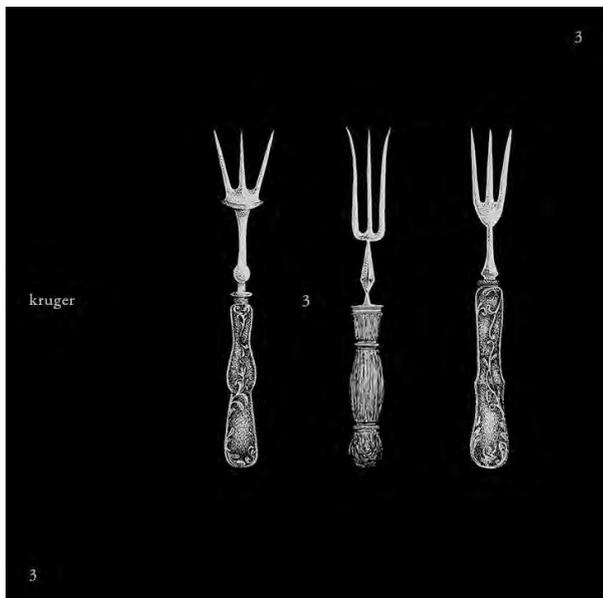
(trop facile) jeu des comparaisons. Car le groupe n'a pas ici à rougir de l'héritage de son glorieux prédécesseur, surtout lorsque ce premier morceau atteint son climax, dans un nuage de cendres et de poussières, un sommet d'intensité aussi douloureuse et viscérale qui prend les tripes de l'auditeur entre ses mains, pour les retourner selon son bon vouloir.

Un titre d'ouverture qui aura donc fait bien mieux que simplement mettre la machine en route, TOW plonge l'auditeur dans son univers, fait de clairs/obscurs opaques («I'm dead» et sa résignation écorchée vive, «Raveneye» tout en ténébreuse décadence émotionnelle) et de métaphores sonores à la violence primale, en témoigne l'éponyme «The old wind» qui emmène l'auditeur vers les profondeurs abyssales et glacées d'un univers à la beauté méphistophélique aussi cendrée que fascinante. Virtuose d'un postcore/sludge/doom magmatique, le groupe ne cherche pas plus à en faire trop qu'à suffisamment occuper l'espace créatif pour affirmer son propos. Six titres (seulement...), mais pour une durée largement suffisante tant les auteurs de ce Feast on your gone ont su parfaitement équilibrer les choses pour aboutir à une formule qui pousse autant l'humain dans ses retranchements intimes qu'elle ébrèche ses tympans juste comme il le fallait («Spears of a thousand»). Jusqu'à parvenir ainsi, sinon à l'oeuvre «parfaite», au moins à une maîtrise d'une redoutable efficacité («Reign»), pour un premier effort discographique qui confirme l'excellente santé du Hard scandinave. Brillant.

■ Aurelio

KRUGER

333 (Pelagic records)



333 comme le nombre d'exemplaires disponibles de ce mini-EP signé Kruger et sorti en édition vinyl 10", extrêmement limitée donc, par le biais du toujours irréprochable Pelagic Records, ce label dirigé par Robin Staps (architecte de The Ocean) dont on ne compte même plus les sorties de grande classe (Abraham, Coilguns, Nebra, The Old Wind, The Shaking Sensations...). Question chiffres on va continuer en disant : 2. Pour le nombre de titres composant cet effort esthétiquement étudié pour s'accorder avec le menu proposé. Entrée/plat/dessert en une paire de titres seulement. Mais du lourd qui fait saliver... avant de finir par 20, soit le volume imposé à partir duquel, la musique des Hélvètes prend définitivement tout son sens premier. MIAM.

«Herbivores» la joue vegan, c'est à la mode et ce n'est pas pour autant que les Suisses ne se la donnent pas virils. Au contraire, à force de se priver sur les protéines, le groupe semble en manque et ça se ressent tout de suite sur l'humeur.... féroce d'un titre qui, s'il commence en douceur instrumentalement parlant, ne se prive pas de le lacérer la suite de quelques vocalises bien charnues. C'est ça aussi de frustrer des bûcherons suisses, après, faut pas s'étonner de se faire aboyer dessus en cuisine. Hargneux jusqu'au bout des riffs, chantre d'une

densité hardcore rock qui lézarde les cloisons auditives en même temps qu'elle serpente le long de l'échine avec une légèreté étonnante, presque (paradoxe ultime) étouffante, Kruger livre ici un premier titre qui conforte son statut de patron de sa catégorie. Façon speed-dating et en moins de sept minutes montre (suisse forcément) en main.

«The wild brunch» ramène la bassine de barbaque façon The walking dead et passe au plat de résistance. Finit les conneries végétariennes, on va causer cuisine de bonhommes. Le truc bien saignant que tu découpes au hachoir et qui inspire un léger rictus écoeuré aux âmes sensibles. Les gaziers s'en cognent... et cognent sur les enceintes avec toute la douceur dont ils sont capables. C'est à dire pas beaucoup. Du coup, les riffs dévorent goulûment la platine, alors que le chant se fait plus clair et mélodique... mais pas tout le temps. Les Suisses ont faim on l'a bien compris et ce n'est pas la verdure locale qui pouvait apaiser leur appétit, alors ils attaquent l'assiette tête la première et y vont avec les doigts parce que les convenances et les belles manières, ça va bien cinq minutes. Le résultat est «auditivement» de très haute volée, explosant aux quatre coins de la pièce et éparpillant les miettes façon sport, Kruger rentre dans le lard façon carpaccio et steak tartare, pour faire ce que l'on attendait tous d'eux : offrir une belle dose de gras maison sur un plateau d'argent. Bon appétit.

■ Aurelio

BRING ME THE HORIZON

Sempiternal (RCA/Sony Columbia)



Quand l'un des groupes les plus adulés (et donc en même temps) détestés de la scène dite «metal» planétaire passe d'un gros label indé (Epitaph) à une major (RCA Records appartient à Sony Music), on peut fatalement se dire que les plus ardents défenseurs d'une indépendance façon DIY farouchement anti-commercial vont grincer des dents. Parce que oui, Bring Me The Horizon sort ce Sempiternal avec une distribution maousse et que triple oui, BMTH n'a sans doute jamais été aussi bankable, facile et mainstream qu'avec ce nouvel album parfois même (qui a dit «souvent» au fond de la salle) putassier. La cash-machine va faire sauter la banque.

En même temps, quand on déflore un album et ses jeunes fan-girls à peine pubères avec un «Can you feel my heart», on donne un peu le... bâton pour se faire battre. Effets électro des plus racoleurs, production surgonflée, mélodies taillées pour les stades, on attend déjà la grosse machine qui va envoyer les watts pour exhiber ses tatoos et jouer les durs alors fatalement, ça ne tarde pas et les anglais propulsent un «The house of wolves» étrangement sous mixé (apparemment ce serait un choix) histoire de mettre les gangvocals (euh...) en avant. Enfin, façon BMTH, qui les mixe avec des choeurs metalcoreux atypiques du genre. Avant de

balancer un peu de coolitude burnée sur un «Empire (let them sing)» certes arrogant, mais parfaitement assumé.

Les titres passent et Bring Me The Horizon confirme ce que l'on attendait, à savoir qu'il est l'archétype du «tu aimes»/»tu abhorres» (ce sera le seul mot compliqué de la chronique) avec un album ultra-calibré pour plaire aux die-hard fans du genre et nostalgiques du néo-metal qui veulent passer à quelque chose de plus «hype». La mode passe, l'esprit reste. Et les anglais, en excellents money-makers qu'ils sont (en 2013 dans le petit monde de la musique, c'est loin d'être si évident), savent comment caresser leur auditoire dans le sens du poil (remember les nymphettes évoquées en début de chronique...) avec des titres aussi «efficaces» que «Sleepwalking» ou «Go to Hell, for Heaven's sake». Alors quand déboule LE tube de l'album, l'évident single qu'est «Shadow mooses», BMTH s'impose comme ce qu'il est désormais : le successeur de Linkin Park avec une paire de bollocks en plus mais dans un genre légèrement différent quoique proche en terme de cible marketing (cf : «Hospital for souls»).

Si les âmes chagrines trouveront ça extrêmement détestable artistiquement, force est de constater que Sempiternal, dans un registre parfaitement balisé et trousse, est d'une fracassante efficacité (sisi), en témoigne les solides «Anti-vist» et «Crooked young» : emballés avec soin, emphase et tout ce qu'il faut de grandiloquence pour plaire à un maximum de monde. Là, s'ils n'emballent pas des hordes de jeunes filles en fleur et un peu plus, notamment sur «And the snakes start to sing» ou «Seen It all before» (histoire qu'on ne les ait pas subi pour rien), on ne peut rien faire pour eux.

■ Aurelio

MONSIEUR Z

NSLB [chap. 2] (Autoproduction)



Deuxième et dernier chapitre d'un conte urbain amorcé il y a deux ans, le nouveau Monsieur Z continue sa mission, à savoir élever les consciences face à la dérive d'un monde qui ne leur/nous ressemble pas par le truchement d'une savante combinaison d'électro et de rock portée par un chant, entre ragga et hip-hop, qui catapulte ses textes avec lucidité et probité. Une recette familière et fidèle au style auquel nous ont habitués les Bisontins depuis leurs débuts même si chaque œuvre du groupe présente sa petite différence, subtile certes, qui n'échappe d'ailleurs pas à NSLB [chap. 2], disque dont l'enregistrement a été confié aux mains de Pierre Michalski (ex-Wormachine).

Ce n'est pas donc point une surprise que de découvrir ici six titres constellés de programmations électroniques faisant jeu égal avec une guitare désormais plus discrète, en terme de volume sonore, comparé à un NSLB [chap. 1] qui tranchait plus dans le vif. Le deuxième chapitre retrouve une production disons plus modeste, plus proche de celle d'un D1g1tal EQ que de Propagande de l'hybride, mais son propos n'en n'est pas moins pétulant. Tout à l'image d'«Il paraît», ce single, présenté en avant-première via un clip, dévoile la sensibilité du quatuor et se révèle être, après bien des écoutes, pathé-

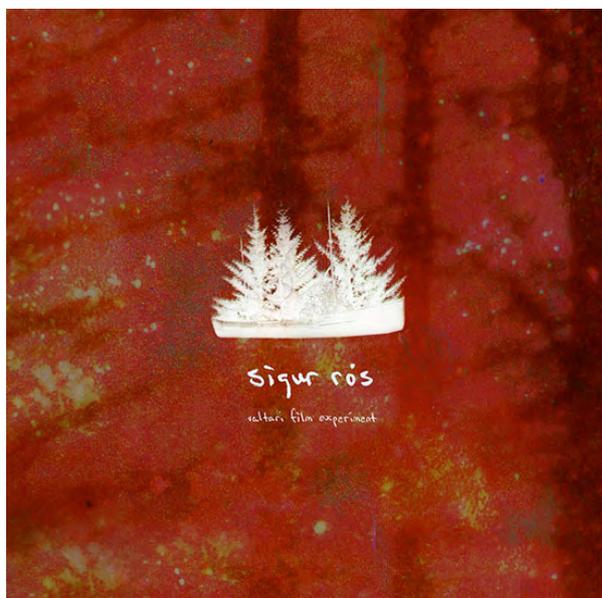
tique (dans le premier sens du terme). Les autres compositions, quant à elles, s'avèrent moins déconcertantes qu'efficaces. A vrai dire, on n'en attendait pas moins des Bisontins.

L'introductive «Nuisible» échauffe les esprits avec sa basse grondante et son costaud riffing au refrain impitoyable. «Mon cœur est rouge» remporte les suffrages avec son insurrection verbale sur une rythmique galvanisante à souhait. Le hit «Coupable» remet en selle l'agréable combinaison entre les skanks de guitare et les beats pungle si chers à La Phaze tandis que «Cette ville» baisse en BPM pour s'engouffrer dans les méandres d'un rock-électro contestataire et sulfureux. Enfin, Monsieur Z nous laisse avec sa verve habituelle remplie de pessimisme dans un brasier sonore où «il ne restera rien» si ce n'est un bien joli riff heavy comme on les aime. Ce quatuor incorrigible a encore frappé et réussit plutôt bien l'épreuve du temps en restant fidèle à lui-même.

■ Ted

SIGUR ROS

In film sound (Vicious circle)



A l'affût de la moindre idée géniale capable de transcender leur musique (comme si celle-ci ne l'était déjà pas assez) en leur permettant de se dépasser, de repousser leurs frontières créatives et de stimuler leur inspiration, les petits génies islandais de Sigur Ros ont alors initié ce qu'ils ont appelé le «Valtari Mystery Film Experiment». Le concept : donner l'occasion à seize réalisateurs, professionnels ou pas, d'illustrer en images mouvantes les morceaux de l'album Valtari sorti quelques mois plus tôt, ce avec une totale liberté de création. Entre mai et novembre 2012, le groupe a ainsi posté tous les quinze jours, en avant-première sur la plate-forme VEVO, ses créations autant signées par des anonymes, des intimes du groupes, des collaborateurs réguliers (Ryan McGinley) ou quelques metteurs en scène reconnus du 7ème Art (John Cameron Mitchell est notamment le réalisateur de Shortbus), accompagnés d'acteurs qui ne le sont pas moins (Elle Fanning vue dans Super 8 et même le très bankable Shia Labeouf - Transformers).

Suite au succès rencontré et au-delà de la simple réussite artistique du projet, le groupe a alors décidé de publier un DVD/Blu-Ray regroupant les 16 films de cette expérience... pour laquelle l'idée de donner carte blanche à des personnes extérieures au groupe mais clairement

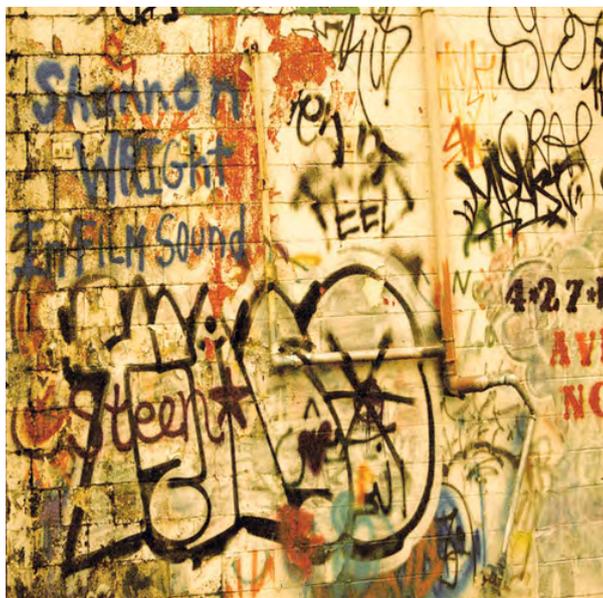
inspirées par lui donnent des résultats assez uniques en leur genre... et surtout dépassant largement le cadre du simple clip d'illustration «classique», ce pour des budgets assez modestes (on parle de 5000 dollars ce qui est assez peu pour un groupe de cette envergure). Organiques, bercés par une douce mélancolie, souvent un peu expérimentaux, on est parfois à la limite du surréalisme sinon en plein dedans, mêlant le langage cinématographique et chorégraphies contemporaines à l'oeuvre des Islandais (laquelle s'y prête idéalement)... Ces mini-films font figure d'exceptions au sein du paysage «video musical» actuel et surtout, ne se contentent pas de simplement emballer plastiquement des morceaux. Il leur donnent parfois un second sens caché, des significations magnifiées par des esthétiques visuelles souvent empreinte de cette poésie onirique qui caractérise si souvent la musique du groupe.

Musique qui inverse ici le rapport bande-son / image dans la mesure où généralement l'une illustre l'autre dans un sens où l'image est la matière première. Mais avec Sigur Ros, les frontières entre médias n'existent plus, l'un se nourrit forcément de l'autre et procure des émotions pures d'une rare beauté, des expériences sensorielles qui parviennent à dissimuler un goût pour l'expérimentation, voire un certain hermétisme derrière une beauté toujours aussi ineffable que celle de la musique d'un groupe définitivement hors-norme. Classe évidemment.

■ Aurelio

SHANNON WRIGHT

In film sound (Vicious circle)



contient également une collection de titres tous plus impeccables les uns que les autres, notamment «Mire» avec ce break virulent et la fin intense où le jeu de guitare si spécifique et atypique de Shannon Wright s'illustre à merveille. Bref, un exemple de plus où la musicienne côtoie la stratosphère. Tu l'auras vite compris cher(s) lecteur(s), je n'ai absolument rien de mal à dire sur ce nouveau cru qui n'est pas très loin d'être ce qu'elle a produit de mieux. On peut même oser le mot chef d'oeuvre. C'est dire la qualité d'In film sound.

■ David

Le clin d'oeil à Black Flag sur la pochette du superbe Secret Blood n'était pas anodin et on imaginait bien Shannon Wright durcir encore un peu plus le propos sur son prochain jet. Et c'est plus ou moins le cas dès le premier titre intitulé «Noise parade» qui tranche de suite en 1000 rondelles le peu de scepticisme que l'on peut avoir à son égard. Une introduction de disque qui envoie lourd niveau riff et une section rythmique en mode heavy. Car en plus, la dame est accompagnée de deux Shipping News sur In film sound. Si ça c'est pas ce qu'on appelle un argument massue. Et la voix toute en retenue rend encore plus saignante la tonalité des instruments.

Le deuxième titre, «Caustic light», prolonge le plaisir d'écoute avec un titre qui semble apaisé et qui pratique la tension pour exploser et offrir un très beau déballage de tripes. Là encore, Shannon Wright ne semble pas avoir perdu ce songwriting que beaucoup de musiciens peuvent lui envier, une mise en abîme d'une qualité assez exceptionnelle, dans la constance et le renouvellement sonore. On pourrait dire de cet album qu'elle offre également un très beau titre avec «Bleed», dans la grande lignée de «Defy this love», une piste calme et à fleur de peau avec des paroles qui ne respirent pas la cueillette de pissenlits au printemps. La suite de l'album

STEVEN WILSON

The raven that refused to sing (and other stories) (K Scope)



Jamais deux sans trois, après *Insurgentes* puis *Grace for drowning*, voici le retour du roi Steven Wilson avec un nouvel opus solo venant s'intercaler entre ses multiples productions diverses et variées (les projets *Bass Communion*, *Blackfield*, *No-Man* et *Storm Corrosion*, les récents enregistrements live CD, DVD et Blu-Ray de ses tournées) : *The raven that refused to sing*. Un disque pour lequel le leader de *Porcupine Tree* est entouré d'un cast 5 étoiles : Adam Holzman aux claviers, Theo Travis aux saxophone, Guthrie Govan à la guitare ou Marco Minnemann derrière les fûts, sans parler de Monsieur Alan Parson aux commandes de la prod' (oui, l'ingé son de *The Dark side of the moon* des *Pink Floyd*, ça calme...). Pour un résultat rock/prog old-school et classieux à souhait.

On aurait pu craindre quelque chose d'extrêmement démonstratif, il n'en sera rien. Et dès l'inaugural «*Luminol*», on comprend que le maître a mis les petits plats dans les grands pour livrer une sorte d'exégèse du rock progressif des 70's (King Crimson et *Pink Floyd* en tête). Les instrumentations, les lignes mélodiques, harmoniques et autres petites finesses à peine perceptibles à la première écoute sont constellées d'élé-gance rare. «*Drive home*» est ainsi une ode à l'amour

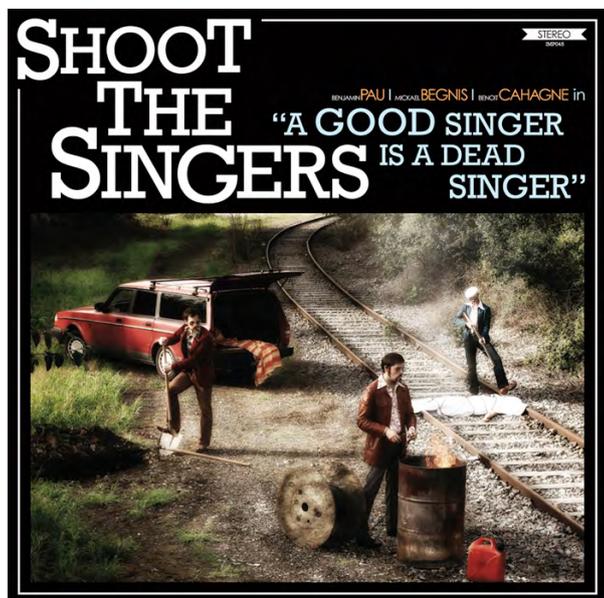
d'un genre que d'aucun trouvent (à tort) *has-been*. En même temps, en créateur/démiurge intelligent, Steven Wilson a le bon sens de rendre son album suffisamment accessible pour attirer le néophyte... mais également largement assez inspiré et finement aiguë en terme de songwriting pour convaincre le plus blasé des inconditionnels du genre. C'était mieux avant ? Oui et non. Enfin, oui... mais pas que.

La classe folle de faire un album qui aurait pu naître dans les années 70 mais au XXIe siècle, Maître Wilson pouvait largement se le permettre eu égard à sa crédibilité immense. Mais vouloir n'est pas toujours pouvoir, surtout à ce niveau d'écriture. Sauf que lui... bah il peut. Si bien qu'après un *Storm corrosion* composé à quatre mains avec Mikael Åkerfeldt d'*Opeth* un peu décevant au regard du background de ses auteurs, le génie anglais se réveille et fait des merveilles avec un titre du calibre de «*The holy drinker*» aux fulgurances King Crimsoniennes électrisantes. Et si on trouvera quelques longueurs dues à des facilités vocales sur «*The pin drop*», «*The watchmaker*» renoue avec la virtuosité créative du meilleur de Steven Wilson, ses digressions folles, ses arpèges en cascades et ses hommages à peine dissimulés à *Yes* ou *Genesis* (et malgré tout quelques choeurs un peu pompeux). Pas grand chose à redire sur le fond ou la forme, en témoigne le très beau morceau éponyme final, le leader de *Porcupine Tree* célèbre ses mentors et le fait en démontrant sans l'ombre d'un doute que lui aussi est un GRAND. En majuscules s'il vous plaît, histoire de se faire adouber par ses pères spirituels et anoblir par ses pairs. Respect Sir...

■ Aurelio

SHOOT THE SINGERS

A good singer is a dead singer (Impure Muzik)



Besaçon... encore et toujours. L'une des capitales du rock français (avec Lille ?) abrite depuis l'année dernière un trio signé sur le label local (et international) de référence Impure Muzik (Microfilm, Interlude, Jack And The Bearded Fishermen). Il ne s'agit ici pourtant pas de noise, de (post-)hardcore, de sludge et autre post-rock apocalyptique si chers au précité. Non, la violence ici, si tant est qu'il y en ait une, se traduit par un langoureux indie-rock à l'esprit «garage» et se prénomme Shoot The Singers. Deux guitares, une batterie et un chant relativement discret (vu le nom du groupe et son artwork, on peut aisément le comprendre) : voilà en clair la formule de ses Bisontins en mal de rock US qui nous ramène inexorablement vers des sonorités nineties. Quand on plante un décor pareil, difficile de résister à la découverte de ce premier LP.

Avant même de poser le micro-sillon sur la platine, A good singer is a dead singer charme par sa pochette recto-verso dont l'artwork en forme d'affiche de film met en scène le trio se débarrassant du corps d'un chanteur, pour rester dans le propos. Shoot The Singers mise donc sur le son et ils ont bien raison. Deux guitares en parfaite harmonie qui sonnent brutes (du rock quoi !) et dont le ton est d'humeur grave, les riffs caressant

le stoner («The last coach» fait penser par moment à du Queens Of The Stone Age), le rock alternatif US (on retrouve quelques plans à la And You Know Us By The Trail Of Dead époque Madonna sur «Be quiet» and «l'll laugh») avec une belle prise de liberté dans les structures où un soupçon de post-rock noisy (certains citent les très influents Slint) vient se frayer un chemin dans cette aventure enregistrée live en deux jours. Sans parler de la bluesy «Ashtray».

Le moins que l'on puisse dire c'est que moult formations apparaissent inconsciemment à l'esprit pour tenter de décrire l'univers de Shoot The Singers, qui, au delà du fait que leur premier disque n'apporte pas vraiment de pierre à l'édifice, s'avère foutrement efficace et largement assez bandant dans son approche artistique. Il y a de quoi bouffer dans ce A good singer is a dead singer et cette digestion de réminiscences citées plus haut par ces pensionnaires du Data Music (les gars de Besac comprendront) passerait presque comme un souffle divin au vu du nombre de formations françaises qui ont été vouées à l'échec dans ce genre d'exercice.

■ Ted

KVELERTAK

Meir (Roadrunner)



Le voici donc ce fameux nouvel album de Kvelertak, grosse hype de la scène hard/rock/métal européenne depuis un premier album qui aura, sinon fait la fortune, au moins assuré les arrières d'un «petit» label devenu presque grand : Indie Recordings. Une maison de disque que le sextet norvégien a donc quitté pour signer chez une structure correspondant plus à son nouveau statut : Roadrunner. Autrement dit, une major (le label appartient à Warner Music Group) assurant une visibilité de patron à un groupe qui semble avoir la recette (miracle ?) pour un deuxième hold-up consécutif oui, mais plutôt mérité.

L'introductif «Åpenbaring» traîne un peu en longueur, annonçant tranquillement une grosse plâtrée électrique qui, si elle se fait attendre, finit par montrer le bout de son museau en dernière partie de morceau. Afin de surtout laisser place à un «Spring Fra Livet» qui dégueule ses vociférations héritées du black metal en les dopant à coup de hard-rock gentiment hardcore-punk pour un résultat résolument crossover, détonnant, à défaut d'être si réellement inspiré que ça en fait. Impression confirmée par l'efficace «Trepan» puis le single «Bruane Brenn», Kvelertak a un truc en plus : celui de savoir préparer et servir sa sauce avec un savoir-faire

irréprochable et une efficacité couillue qui plaira forcément aux inconditionnels de rock sévèrement burné. Mais ne nous leurrions pas, les Norvégiens inventent sans inventer.

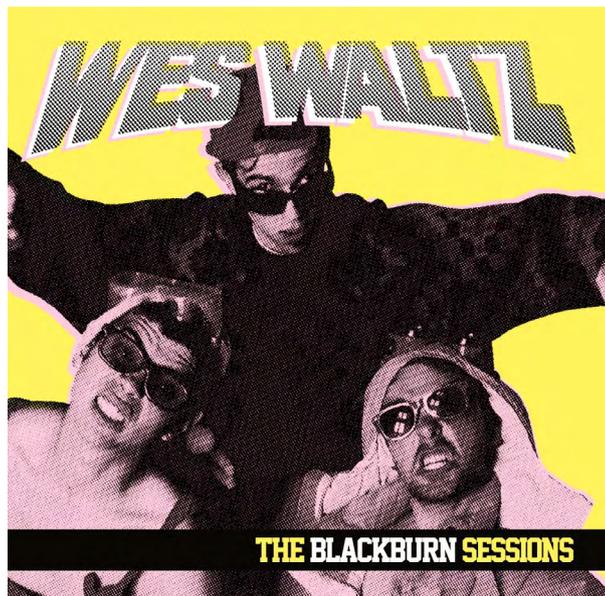
Parce que s'ils ont formé un groupe au concept plutôt fort d'un point de vue marketing, le résultat ne fait «que» mixer, habilement certes, un tiers de hard-rock classieux aux effluves old-school, un tiers de black metal (les tessitures vocales) et de hardcore punk pour les tempi et autres cavalcades rythmiques qui donnent cette vigueur si caractéristique de l'oeuvre des Nordiques. Bon après, d'autres l'ont tenté en restant dans l'ombre, eux l'ont réussi en explosant à la face du monde. C'est aussi ça le talent, même si parfois celui-ci reste un peu en sourdine («Evig Vandrar» ou «Snilepisk» démontrant que la Kvelertak's-touch ne suffit pas nécessairement à transformer tout ce que celui-ci touche en or massif). Ce même si ces bons gros coups de double-pédale venant plastiquer les codes du bon vieux hard-rock de papa à une vitesse qui en laisse plus d'un sur les rotules, cela a quelque chose d'assez jouissif («Månelyst», «Nekro-kosmos»).

Le mélange des genres serait-il l'avenir d'un certain rock pur et dur... plus dur que vraiment pur (sang)? En tous cas, sur une grosse poignée de titres (pas forcément systématiquement sur toute la durée de l'album hein...), cela fonctionne et plutôt bien («Undetro», «Tordenbrak»). Bref, Kvelertak n'est peut-être (sans doute) pas le phénomène annoncé mais fait très bien le job et délivre ici un album aussi frais que brutalement énergétique. Les performances live endiablées - ou pas - feront le reste.

■ Aurelio

WES WALTZ

The blackburn sessions (Autoproduction)



enflamment les conduits comme il le se doit, la section rythmique aérée y est pour beaucoup. En terme de songwriting, le groupe semble déjà plus qu'au point car ils maîtrisent leur sujet. La conclusion de l'EP n'est pas en reste avec «Rage» qui pratique la sacro-sainte alternance moments apaisés/furieux avec un certain brio et un boulot d'ambiance plus développé qu'il n'y paraît, un aspect qui se retrouve approfondi sur l'élastique «Shiny feline Jass». De leur nom, à la musique et l'artwork de leur EP, ces mecs-là ont parfaitement compris les codes de cette musique un poil ancrée dans une autre décennie. Cure de jouvence. Bravo à eux.

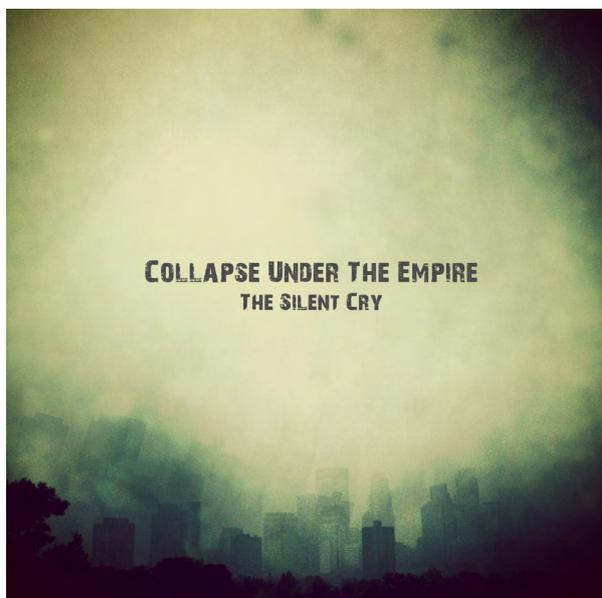
■ David

Wes Waltz est un power-trio de Lille pratiquant un melting-pot funk, fusion et punk qui risque fort de coller une érection auditive aux auditeurs dont les oreilles sont toujours méchamment ancrées dans les 90's ... A l'écoute de The blackburn sessions, plusieurs noms viennent à l'esprit : les early Red Hot Chili Peppers, Suicidal Tendencies, les Bad Brains, peut-être un soupçon de Beastie Boys en terme d'ouverture d'esprit, on pense également à The Death Set, un groupe beaucoup plus récent. Et si les Wes Waltz ne révolutionnent rien musicalement, et ils ont sûrement rien à foutre de révolutionner quoique ce soit, ils ont pondu ici un EP bandant et sur-jouissif du début à la fin.

L'intro a capella du premier titre, «We're fuckin' here (old school)», rappelle le «Slow and low» des Beastie Boys puis ça part rapidement dans une fusion avec une grosse basse slapée, la voix, entre spoken-word et chant semi-rappé, est assez proche d'un Anthony Kiedis et s'avère parfaitement adéquate au style pratiqué. Premier excellent morceau. La deuxième piste «Crack attack» et ses grosses vagues de riffs marque rapidement les oreilles, le titre s'accélère dans un punk-hardcore old-school digne des Bad Brains. On pourrait également dire que «Little sly stones» et ses accents Clintonien

COLLAPSE UNDER THE EMPIRE

The silent cry (Final Tune)



Plutôt du genre prolifiques, les deux postrockeurs allemands de Collapse Under the Empire enchaînent depuis 2 ans maintenant les sorties à un rythme pour le moins soutenu. Un split EP avec Mooncake à l'été 2011, un album long-format à l'automne de la même année (Shoulders & giants formant la première partie d'un diptyque discographique à compléter), un autre album tout pile un an après et voici quelques mois plus tard un EP.. alors que la suite et donc seconde partie du diptyque est en chantier à l'heure où sont rédigées ses lignes. En clair, les deux têtes pensantes du projet CUTE construisent rapidement un édifice musical dont on n'est pas près de connaître la hauteur, mais qui pourrait bien finir par donner le vertige, d'autant que les allemands ne semblent pas prêt de s'arrêter en si bon chemin. Et comme ils ont en plus «acheté» leur liberté en sortant désormais des disques via leur propre label, Final Tune...

Musicalement, après The silent cry, on est en territoire connu : un alliage particulièrement inspiré d'ambient envoûtant et de postrock cinématique, une formule qui ouvre et laisse entrevoir un éventail de possibilités créatives assez large, d'autant que le «truc» de Collapse Under the Empire, c'est de faire jaillir l'émotion de chacune de ses compositions. Sans jamais faillir. Et ce n'est

du reste pas avec ce nouvel EP que le duo se défait : inaugurant ce 6 titres sur un «We are close as this» magistral. Emphatique mais sans grandiloquence ridicule, intense et virevoltant sans être démonstratif, il s'agit là clairement d'un titre d'ouverture qui permet à CUTE d'enchaîner en conservant une logique artistique absolue. Et «Stajrna» de jouer la carte de l'élégance douce et magnétique : un clavier aussi enjôleur que romantique, des arrangements aux atmosphères ténébreuses et en filigrane une mélancolie déchirante que vient surplomber un crescendo post-rock à la tension émotionnelle particulièrement palpable.

Un simple enchaînement de deux morceaux et on est déjà sous le charme vénéneux d'un duo qui maîtrise son sujet comme personne actuellement. Et si elle en fait parfois un peu «trop» sur la suite immédiate (l'éponyme «The silent cry») au gré de quelques motifs instrumentaux un peu pompeux, la paire allemande réserve toujours son lot de pépites soniques à la beauté ineffable. On pense notamment au très rock et massif «Infernal» et sa mécanique rythmique ébouriffante ; et si «Ashfall» fait un peu trop musique «de blockbuster hollywoodien avec tout plein de types pas normaux aux super-pouvoirs ahurissant» ; le final de The silent cry est lui un bijou. Un piano, une mélodie, moins de 2'40 de musique, des arpèges et accords qui s'entremêlent... la formule peut paraître extrêmement classieuse, sinon même simpliste et pourtant : «Shut off the lights» respire la classe et cela ne surprend guère venant d'un groupe chez qui l'ordinaire ne se conjugue pas vraiment comme chez monsieur tout le monde.

■ Aurelio

NSLB

monsieur Z [Chap. II]

SORTIE NATIONALE
22 AVRIL 2013
Disponible en digital & sur :
www.monsieurz.org



monsieur Z revient battre le pavé musical avec NSLB [Chap. II].

Épuré, sensible et révolté, monsieur Z frappe là où ça fait mal et dénonce froidement les dérives d'un monde à bout de souffle.



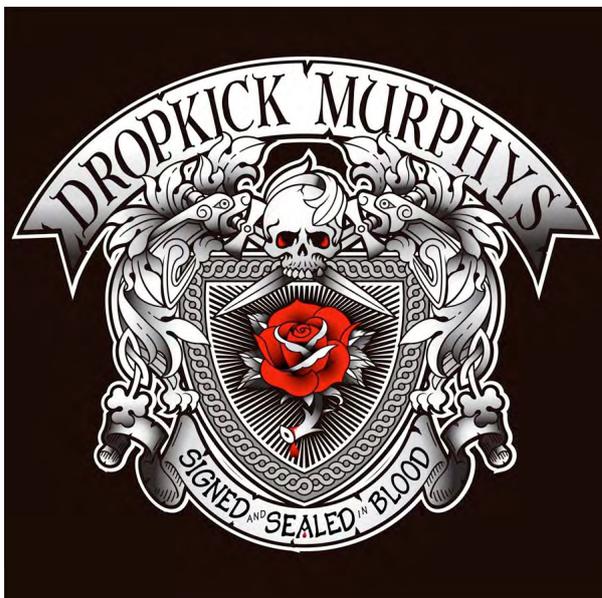
POUDRIÈRE



W-Fenec.org

DROPKICK MURPHYS

Signed and sealed in blood (Cooperative Music / V2)



L'engouement autour du huitième album des inénarrables Bostoniens Dropkick Murphys ne pouvait pas mieux débiter. Avant la sortie de ce *Signed and sealed in blood*, le groupe a sollicité ses hordes de fans en leur demandant de se faire tatouer le design de la pochette du disque et d'envoyer leurs clichés pour que les meilleurs soient inclus dans le livret. Une preuve supplémentaire que ces punks celtes bénéficient du soutien de true die-hard fans et qu'ils sont plébiscités par beaucoup (dont des figures comme Bruce Springsteen) comme étant une formation faisant (presque) partie des légendes du rock US. Signé sur leur propre label, Born & Bred Records, ce nouvel album débute par un hymne évocateur : «The boys are back» !

Ce n'est pas un secret de polichinelle, les Dropkick Murphys font du Dropkick Murphys. Sur ce *Signed and sealed in blood*, on reprend les mêmes ingrédients et on renvoie la sauce sans concession. Dans la continuité logique de *Going out in style*, ces douze titres mêlent le punk-rock de bad-ass dopé à la testostérone aux cantiques country fédérateurs à l'image du tube «Rose tattoo», le tout sans oublier cette touche importante de musique irlandaise celtique nourrie aux sons de cornemuse, mandoline, accordéon et autres instruments folk-

loriques. Dis comme ça, on s'imaginerait presque un plateau partagé entre les Pogues et Flogging Molly où les chœurs de guerriers envahiraient la salle. Les nouveaux morceaux de la bande d'Al Barr et Ken Casey dénotent toujours d'un pur plaisir instantané, d'une envie de se laisser aller grâce à leurs pouvoirs d'accroche incontestable. C'est aussi ça la marque Dropkick Murphys.

Dans ce cas présent, t'as deux solutions : soit tu lâches l'affaire parce que tu considères que c'est toujours la même rengaine et tu passes ton temps à t'en plaindre parce que ton groupe que t'aimais bien avant ne satisfait plus tes attentes, soit tu réponds à l'appel des caciques (du genre Motorhead ou AC/DC) qui te lâchent leur petit dernier et tu jouis sans te poser de questions parce que l'effet est immédiat et cela te suffit à ton bonheur. A vrai dire, on se situe un peu au milieu de tout ça et on scrute les dates pour trouver le groupe là où il excelle le mieux : la scène.

■ Ted

KILLSWITCH ENGAGE

Disarm the descen (Roadrunner)



Plutôt gros vendeur de disques outre-Atlantique sur le segment rock/metal, plus metal que rock d'ailleurs, Killswitch Engage, qui reste quand même l'un des précurseurs de la mouvance dite «metalcore», a longtemps souffert du départ de son charismatique et très occupé frontman Jesse Leach (remarqué pour avoir été partie prenante dans Seemless, Nothing Stays Gold, Times of Grace, The Empire Shall Fall...), lequel avait quitté le groupe en 2002 alors que celui-ci étant en train de monter en puissance... pour finalement le retrouver quelques dix ans plus tard suite au départ du chanteur précédant Howard Jones... qui l'avait remplacé neuf ans plus tôt, pour Disarm the descent.

La boucle est bouclée et c'est sous l'impulsion de cet esprit revival et surtout du leadership naturel d'Adam Dutkiewicz, homme de base du groupe (et donc également de Jesse Leach évidemment) que KSE engage les hostilités avec un viril «The Hell in me». Le ton est donné, ça envoie du gros son titiller la mécanique avant de faire parler les mélodies. Lesquelles en font des caisses pour plaire aux midinettes des premiers rangs quand les gangvocals de bonhommes sont plus là pour satisfaire la gent masculine venue se faire désencrasser les cages à miel. Pas forcément le cas ici tant le groupe donne à

bouffer du calibré à mort, façon junk-food métallique ultra-marketée «machin-core» même appuyée par une prod' solide. Et accessoirement la force de frappe du rouleau-compresseur Roadrunner, ce qui doit assurément aider lorsqu'il s'agit de se propulser hors des bacs avec l'aide de la gentille carte-bleu. N'oublions pas ici que le pirate, c'est pas bien, quoique parfois... quand c'est pas très bon voire pas du tout... bref, passons.

On passe à la suite avec («Beyond the flames», «In due time») et le résultat n'est guère plus concluant. Quelques arrangements plutôt «fins» certes, des mélodies que le groupe a voulu... soignées et une propension (trop faible cependant) à faire fondre les enceintes en expédiant quelques ogives bien senties, on a trop souvent l'impression que KSE ne sait pas du tout comment sortir du lot et se retrouve englué dans le ventre mou d'une production metalcore qui, à quelques rares exceptions près, n'a plus grand chose à proposer après avoir été surexploitée jusqu'à plus soif («All that we have»). Malgré tout, le groupe arrive à se distinguer encore un peu sur quelques titres où son efficacité, encore redoutable, ajoutée à des refrains fédérateurs («New awakening», «A tribute to the fallen»), tape (presque) dans le mille. Alors comme s'ils se rendaient compte de devoir compenser ce déficit de créativité en musclant leur jeu, les Américains montent en pression en délivrant des titres du calibre de «The turning point» ou «You don't bleed for me».

Soit. Rien de bien neuf sous le soleil des coreux. Le retour de Jesse Leach au sein de KSE n'a pas pour autant ramené le supplément d'âme que l'on espérait chez un groupe qui a déjà tout dit, tout fait par le passé sur son sujet et ne sait plus quoi proposer sans répéter ce que l'on a déjà vu et entendu partout ailleurs («The call», «Time will not remain»...). Mais continue à sortir des disques, finalement assez dispensables, quoique respectables. Le niveau d'exigence individuel fait ensuite la différence (ou pas).

■ Aurelio

HORD

The Book of Eliot (Send the Wood)



Après deux occasions ratées et pourtant autant d'albums plutôt remarquables sur la scène métallique hexagonale, revoici la Horde montpelliéraine qui vient tambouriner à la fenêtre du terrier avec son troisième effort : The book of Eliot. Laquelle progéniture a vu le jour, comme la précédente par le biais d'un label frenchy indépendant de plus en plus incontournable j'ai nommé : Send the Wood Music (Gnô, Hardbanger, Spinning Black Circle...), et qui, dès les premières secondes, annonce du lourd catégorie metal alternatif qui va pulser dans les éprouvettes avec son alliage particulièrement addictif d'influences djent, métalliques et progressives...

Impression qui se confirme dès l'introductif «Analepsis» : le décor est posé, les arrangements laissent entrevoir la tonalité générale de l'album et la mécanique vocale se met déjà en action alors que l'arsenal métallique se dégourdit encore les riffs... avant de laisser la place à un «Confession» qui met en branle les turbines de l'usine Hord. Rayon production, c'est impeccable, niveau créatif, c'est à la fois classieux et inspiré voire même légèrement innovant si l'on compare avec la production francophone actuelle. Un mélange de puissance brute de décoffrage et de mélodies ardentes mais qui ne font pas que verser dans la sauvagerie âpre, le groupe

fait l'étalage d'un savoir-faire assez irréprochable mis en exergue par des ambiances particulièrement travaillées («The sleepless journey»). On valide.

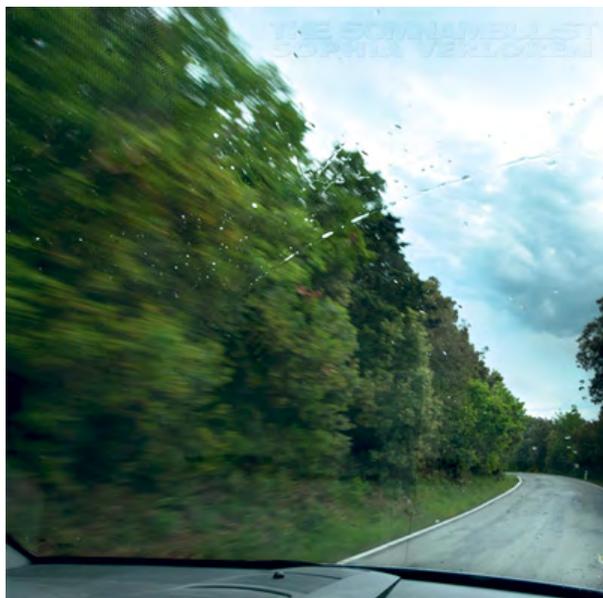
Une maîtrise redoutable mise au service d'une créativité et d'un propos qui ne triche jamais avec ses arguments sonores et trébuchants, Hord la joue guerrière avec un «At the gates» tout en virulence acerbe, en évitant soigneusement les clichés d'un métal bourrin ou marshmallow calibré pour les masses, et s'offre même un climax et quelques breaks de premier choix. On monte en pression et les Montpelliérains sonnent l'heure des bonhommes avec «Landscape with the fall of Icarus» pour lequel le quintet sort donc la grosse artillerie. Puissance de feu foudroyante, lessiveuse métallique activée et les vocaux qui balancent la tripaille. Ça ne rigole plus, mais alors plus du tout. Et si le groupe ménage quelques passages un peu plus mélodiques, histoire de ne pas verser dans la monolithique bêta, ça cogne pas mal et ça ne fait vraiment pas semblant («The unwaverings»).

Parce que The book of Eliot est plutôt du genre alpha (et parvient jusqu'à l'omega sans la moindre faute de goût), la preuve avec l'excellent «On collision course», qui témoigne de toute la qualité d'un groupe capable d'alterner, douceur et violence, éruption de rage et expression mélodique, sans jamais sacrifier sa cohérence ou son équilibre créatif. Un sentiment encore une fois confirmé des morceaux du très gros calibre d'un «Unleash the hermod» [séance de démolition live assurée], ou d'un «Kinderdord» aux textures progressives et sauvages plutôt très modernes. Et ce n'est pas l'ultime «What the thunder said» qui viendra abaisser le niveau d'excellence général d'un album quasi irréprochable de bout en bout. Classe.

■ Aurelio

THE SOMNAMBULIST

Sophia Verloren (Acid Cobra Records)



Auteurs il y a trois ans de *Moda borderline*, un premier album à l'élégance rare, les Berlinoïses de The Somnambulist poursuivent leur trajectoire aventureuse (cf. pochette) avec Sophia Verloren, confirmant ainsi les excellentes impressions que nous avons eu à leur égard à l'époque et à quel point cette formation est décidément hors-norme. Car cette entité représentée par des membres aux nationalités multiples (italien, français, allemand, belge, néo-zélandais) brassent également différents backgrounds musicaux (rock, jazz, classique et klezmer) qui confèrent au groupe son aspect si particulier. Les limites de The Somnambulist deviennent de moins en moins visibles avec ce nouvel effort qui arpente en huit titres des espaces sonores situés autour du post-punk, du rock vague à l'âme et du folklore d'Europe centrale. Le tout avec la manière et une classe déconcertante.

Ce qui marque d'entrée chez cette troupe, c'est son habileté à poser des ambiances antinomiques et à insérer des éléments de nature discordante ensemble, à entraîner des confusions de genres pour en tirer in fine une substance qui fonctionne admirablement et qui attise la curiosité. D'abord, il y a cette voix rauque, presque énigmatique, et captivante de Marco Biancardi venant griser

ce tableau kaléidoscopique. Une vocalise qui s'oppose à celle argentine d'Albertine Sages sur «A daisy field», morceau à la mélodie enivrante en mouvement circulaire. Cette chanteuse, faisant partie de la longue liste des invités du trio originel pour cet album, marque son empreinte également sur le final feutré et jazzy «Monday morning carnage». Une illusion lorsqu'on fait face au reste des titres à la tension palpable de ce Sophia Verloren.

Parlons dans un second temps de l'apport conséquent des instruments et de la mise en place du décor sur lequel Marco pose sa voix. Comme une chimère dans le royaume de Morphée, la musique de The Somnambulist possède la singularité d'utiliser des panels sonores issus d'autres styles que le rock classique (violon, ténor, piano, vibraphone, sax alto, scie musicale...) créant, par la même, des atmosphères troublantes comme sur «...And the snow still falls», mais pas que. Si le violon de Rafael Bord domine un peu les débats, c'est pour insuffler ce vent de liberté qui rend ce groupe tant insaisissable. Faite de lentes progressions orchestrées («My own paranormal activity»), de rythmes effrénés accompagnés de guitares au style tarabiscoté (deuxième partie de l'excellente «Dried fireflies dust») et autres engrenages inextirpables («Steam»), ce Sophia Verloren est un véritable casse-tête, un chemin caillouteux sur lequel l'auditeur ne fera jamais de sortie de route car cohérent de A à Z.

PS : Vu que les mots me manquent pour vous donner l'envie d'écouter ce chef d'œuvre (osons le mot), je vous conseillerais peut-être la chanson éponyme qui selon moi représente le mieux l'album de par les déclinaisons de son hétéroclisme. Bonne écoute !

■ Ted

NOVELS

Mirror Dog (Nameless Ass Records)



Ils remettent ça. Deux ans et demi après un excellent Savior sorti chez le label YR Letter Records du regretté Matt Showman (tu nous manques mec...), les Novels reviennent avec un nouvel album, remontés comme des pendules, marqués par cette épreuve et une envie d'expulser leur colère intérieure comme la mélancolie qui l'accompagne face à la cruelle injustice du destin. Le résultat a pour titre Mirror dog, sort en totale autoproduction (le label du groupe sera sans doute à jamais YR Letter Records même s'il a disparu avec son fondateur) et dès les premières secondes, imprime sa marque. Rock, métal, alternative, mélodique, surpuissante, émotionnelle... on en prend plein les écouteilles et le groupe met tout ce qu'il a en lui pour fracasser les enceintes

Deftones... l'ombre du cinq majeur de Sacramento continue de planer sur les Manceaux qui ont pourtant suffisamment de talent pour s'affranchir de l'ombre des américains et poser d'entrée de jeu sur la platine un «Ghost 1 Am» à l'émotion brute, contaminatrice. Un premier aperçu idéal de ce Mirror dog qui va ensuite commencer à distribuer les baffes. Avec «Beware landslide» d'abord, «Got no brain», ensuite, «Sorry» enfin... sauf que c'est cette fois une balade rock dans la plus pure tradition... Deftonienne. Oui évidemment, sauf que cela

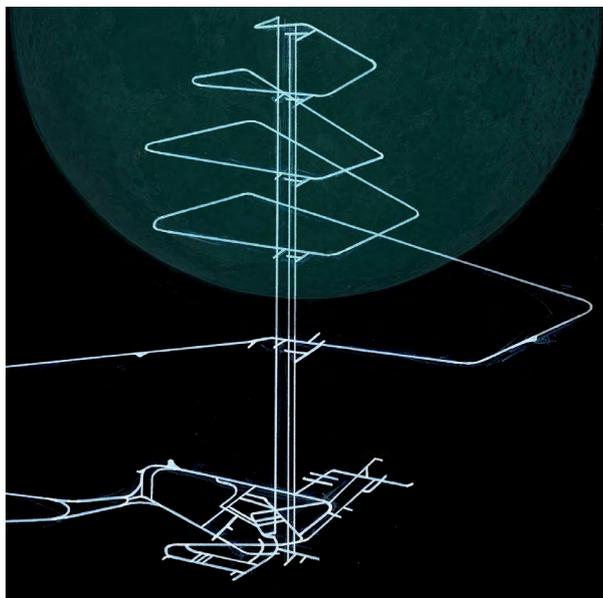
sonne toujours aussi bien qu'à l'accoutumée chez les Novels. Pour les deux premiers cités : riffing à l'efficacité implacable, mélodies du feu de dieu, coolitude incandescente, gimmick rock foudroyant et charisme à revendre, les gaziers ont beau n'être toujours que trois, ils déploient une énergie folle et ça fonctionne à plein volume.

Un artwork à l'imagerie «zombie» (c'est à la mode) et série B cinématographique, le bien nommé «Left for dead» déboule et fait office de single évident. Avec tout le calibrage d'efficacité que cela comporte... sans les clichés inhérents à l'exercice dans le cas présent. On appelle ça faire le job. Surtout quand les frenchies enchaînent avec une très agréable deuxième ballade, au titre complètement guimauve («Don't breaky my heart») mais au contenu qui ne l'est pas tant (même si parfois un tantinet quand même). Pour être sûr de retrouver sa virilité après un titre qui ne restera certainement pas dans les annales de sa discographie, le groupe enquille derrière un «What's funny» complètement furibard et tout aussi décomplexé. Du fun en barres et du cool par palettes entières, Un gros son qui claque dans les enceintes en prime, le groupe se lâche et comme il a encore des choses à dire, en remet deux ou trois couches derrière (un excellent «Build a wall», un «Supernova» aux deux facettes) avant un «Farewell to the sound» final qui respecte à la lettre cette esprit fin des 90's/début des années 2000 surboosté par un feeling nu-rock/métallique surpuissant. Jolie démonstration.

■ Aurelio

PETRELS

Onkalo (Denovali Records)



Moins d'un an et demi après la réédition (et donc remise en avant à plus grande échelle) de l'album Hæligewielle, Petrels, le one-man band de l'anglais Oliver Barrett, remet le couvert avec un nouvel album au titre un peu moins étrange (encore que...), Onkalo, mais un programme musical tout aussi insaisissable que sur son prédécesseur. Un mélange encore plus poussé dans l'hybridation stylistique et transgenre d'un cocktail ambient électronique Vs. drone-pop Vs post-rock («Hinkley Point balloon release», «Giulio's throat») très personnel. Pour un résultat à la beauté magnétique mélangée à une jolie dose d'étrangeté diaphane.

Ovni expérimental à la beauté futuriste parfois troublante, parfois plus glaçante dans son approche anticipative, l'album est l'écho quasi parfait du projet dont il titre son titre. «Onkalo» est en effet un projet finlandais ; hors-norme, fou, illimité alliant intimement délire utopiste et science-fiction humaniste ; consistant en la création d'un site d'enfouissement de déchets nucléaires destinés à être préservés de tout pour une période de... 100,000 ans. Le chantier de cet «entrepôt» souterrain a débuté en 2004 et pourrait durer jusqu'à deux siècles avant l'objet avoué que les générations futures ne puissent jamais y pénétrer tout en étant pré-

servé. A jamais.

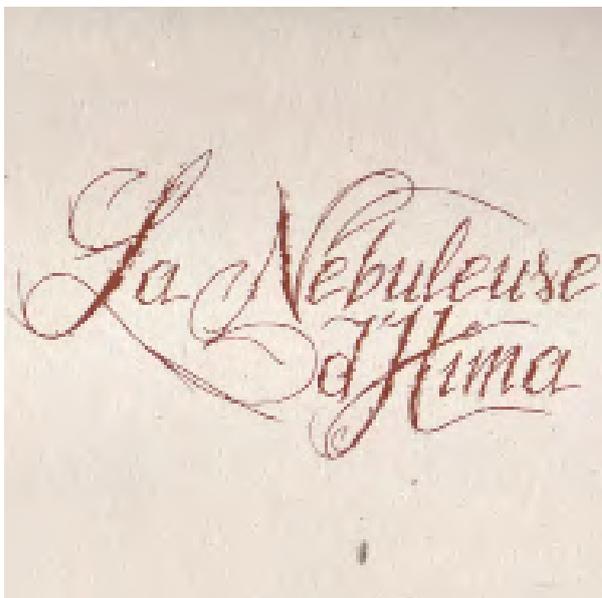
Musicalement, l'album s'offre un virage expérimental alors que l'auditeur prend conscience de la thématique générale de l'album et Petrels l'embarque dans une ode ambient brumeuse, presque christique dans ses chœurs (et parfois un peu hermétique), avec un «On the dark great sea» qui préfigure de ce qu'est la suite. Entre un «Time buries the door», au titre aussi éloquent que sa matière sonore se révèle bruitiste, et un «White and dodger herald the atomic age» insaisissable parce qu'abscons. Là, force est de constater qu'Oliver Barrett nous perd un peu en cours de route pour doucement nous retrouver sur son diptyque minimaliste «Trim tab Pt I & II». Lequel réconcilie l'anglais avec son public en lui faisant pardonner l'emphase de certains passages de l'album sur lesquels le concept de l'expérimentation outrancière prend le pas sur son propos.

Petrels renoue alors avec les moments de grâce pure qui caractérisaient les premiers titres de l'album avant de replonger dans son magma drone/post-rock supernoï-sique avec un «Characterisation level» futuriste d'une densité étourdissante, et de conclure ses boucles créatives avec un épilogue en forme d'épithaphe empreinte de résignation à la mélancolie intimiste («Kindertransport»). Une dernière touche de son créateur pour conférer à cet album une identité multicéphale à double tranchant. Car parfois brillant de mille feux comme d'autres fois plus inintelligible dans ses approches avant-gardistes. Sans doute un peu en avance sur son époque... on y reviendra dans quelques années...

■ Aurelio

LA NEBULEUSE D'HIMA

Once upon a time... (Autoproduction)



En latin «nebulosus» se traduit par «brouillé», par extension les objets célestes d'apparence diffuse ont été appelé «nébuleuse», celle qui nous intéresse aujourd'hui est un amas de petites étoiles qui brillent chacune dans leur domaine et forment un scintillant tout depuis 2010. Le projet regroupe Faustine au chant (ex-Munshy et également chez Orchester), Audrey qui touche à tout, Toby et Bro' lee aux guitares, DJ Westerly aux platines, Hervé aux sons, Spoemi à la composition, Saturne aux illustrations, Brice aux photos, Nicolas à la vidéo, Vinz et Sébastien au graphisme et d'autres qui interviennent plus ou moins ponctuellement (étant donné que c'est un collectif, c'est très ouvert...). Mélanger différents arts autour d'une même idée est ambitieux, raconter une histoire au travers plusieurs tomes d'un livre qui propose musiques, textes, dessins, photos... ne l'est pas moins mais l'aventure est en marche. Les Nébuleux le font.

Presque tous nos sens sont mis à contribution pour découvrir La Nébuleuse d'Hima et c'est d'abord au toucher qu'on doit les premières sensations et un constat évident, car le collectif n'a pas fait les choses à moitié. C'est du papier et du carton issu du recyclage (merci pour la planète) mais c'est un livre de belle qualité qui

s'ouvre, le premier réflexe est de prendre le CD et de l'insérer dans la platine mais pour lire sur le son, tu attendras encore un peu. Pour le moment, nos doigts tournent les pages presque glacées et laissent les commandes à nos yeux. Les photos alternent vues du collectif en live, en off, posé ou même travaillées, certaines sont troublantes, l'ensemble est plutôt correct même si quelques clichés n'ont que peu d'intérêt voire sont ratés (guitariste flou, composition qui focalise sur du matériel...). Les quelques dessins eux sont très expressifs, le dernier me rappelle le travail de Gerald Scarfe et me plaît forcément un peu plus...

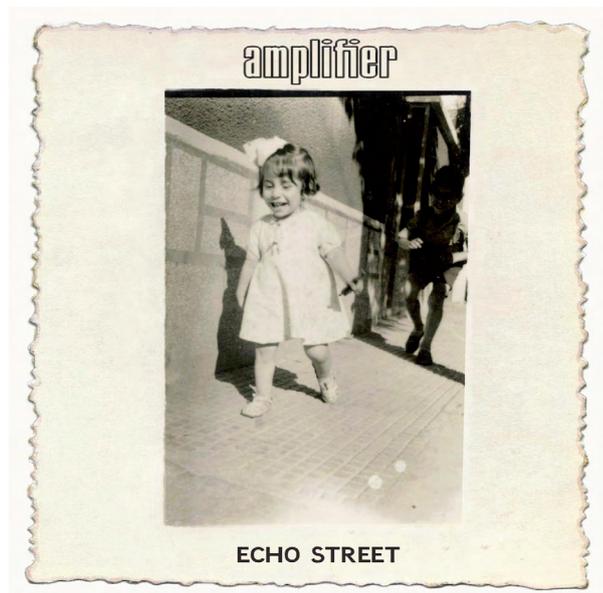
Le premier texte est à lire ou à écouter, les Parisiens et Hima nous souhaitent la bienvenue dans la nébuleuse. C'est en anglais, c'est assez doux puis le ton monte, les scratches arrachent le rideau de brume et un mur de guitare saturée nous tombe dessus : à n'en pas douter le voyage sera chaotique ! «Electrochoc», la voix féminine oscille entre harmonie claire et vindicte hiphop voire grognements métalliques, comme si Lussi (MyPollux), Candice (ex-Eths) et Keny Arkana avaient fusionné. Musicalement, on amalgame aussi de nombreuses influences pour obtenir au final des ambiances proches de celles de X-Makeena avec du scratch, des boucles et des grosses guitares ! «Deep inside my guts» est assez dansant et contraste avec l'avalanche en deux parties inversées «Honte sur toi», les déflagrations sont un peu brouillonnes et nous ensevelissent avec l'espoir sous les décombres des riffs. L'album se referme avec «Ma perle» qui sonne comme une éloge funèbre, les cuivres donnant un aspect solennel au texte très poétique (j'en reviens souvent à Pink Floyd mais j'ai tout de suite pensé à «Outside the wall»...).

Ce premier tome est un joli voyage sensoriel et si l'ensemble ne dégage pas d'odeur particulière ni ne semble se manger mais qui sait si dans le futur, l'intégralité de non sens ne seront pas à la fête ? En tout cas, je salive déjà.

■ Oli

AMPLIFIER

Echo street (K-scope)



S'il avait fallu cinq années à Amplifier pour sortir un nouvel album après *Insider*, les Anglais n'auraient pas mis autant de temps pour digérer le chef-d'oeuvre qu'était *The octopus*, et se sont rapidement remis à travail après un opus pourtant très long-format pour accoucher d'*Echo street*. Un disque au format plus «standard» qui marque le retour du groupe dans les sphères traditionnelles puisqu'il sort par le biais d'un label, en l'occurrence K Scope. Soit en gros LA référence rock/pop/progressive de qualité supérieure en Europe (Anathema, Porcupine Tree, Steven Wilson, The Pineapple Thief...).

On oublie l'autoproduction/auto-distribution et les ambitions démesurées (mais accomplies) du coup de Trafalgar passé et Amplifier livre ici une oeuvre plus classique que jamais qui, dès l'inaugural et très pop/prog «*Matmos*», prend une tournure résolument accessible, aux frontières du mainstream. Le résultat se laisse joliment déguster mais ne restera pas non plus dans les annales de la discographie d'un groupe qui semble avoir voulu livrer un single en introduction de cet *Echo street*. Une stratégie plutôt bien pensée (et payante) qui a en plus le don de déstabiliser l'auditeur resté scotché sur *The octopus*. Mais à nouvel album, nouvelle approche... «sauf que» rapidement, les Mancuniens se remettent

à faire ce qu'ils savent faire de mieux, soit un rock progressif organique en perpétuelle évolution.

Une démarche qui trouve son... écho, à l'occasion d'un «*The wheel*» vélocité passionnant ou de cet «*Extra vehicular*» aux deux visages : langoureux et un peu ennuyeux ou à défaut tout en crescendo space-rock stellaires et enivrants. Toute la problématique de ce nouvel Amplifier est là : rompre avec le passé immédiat et s'orienter vers une nouvelle voie. Plus policée, respectueuse d'un héritage prog' old-school un peu trop pesant («*Where the river goes*»), parfois outrageusement pop progressive («*Paris in the spring*»), mais également capable d'un raffinement certain («*Between yesterday and yesterday*») voire un peu plus même (l'éponyme «*Echo street*»). En passant après *The octopus*, *Echo street* rompt assez radicalement sur ce que le groupe avait fait sur son précédent album et s'il a le mérite de ne pas du tout se renouveler, il a bien du mal à soutenir la comparaison avec ce qu'il avait fait avant («*Mary Rose*»).

L'intérêt réel de cet album est en fait à aller chercher du côté du deuxième CD, sur lequel figurent les 4 titres composant *Sunriders*, un EP exclusivement dispo sur l'édition Digibook Deluxe 2xCD d'*Echo street*. Entre un «*Spaceman*» aux arrangements amples et ténébreux, un «*Sunriders*» éponyme au groove aussi volubile qu'au songwriting aventureux ou un «*Never and always*» à l'élégance racée, Amplifier fait finalement re-jaiillir la magie quand on ne l'espérait plus («*Close*»). On est donc finalement sauvé de la déception... même si on reste à des années lumières du chef-d'oeuvre qu'était *The octopus*.

■ Aurelio

AGRION SPLENDENS

Agrion Splendens (Autoproduction)



Avec en son sein des membres de deux formations hexagonales parmi les plus douées du moment (Eryn Non Dae et Barbarian Koala), Agrion Splendens attisait déjà nos désirs rédactionnels. La découverte du visuel, plutôt réussi pour un disque de black metal polonais et aussi glauque que dépressif, peut-être un peu moins selon les goûts. Non pas qu'il ne soit pas inspiré, mais le genre n'est pas forcément la tasse de thé des habitants du terrier. Ni la spécialité maison niveau connaissances musicales. Par chance, le groupe présentement chroniqué n'en joue pas et préfère se faire remarquer (très finement) par un intense et étouffant alliage ambient/postcore/sludge-metal aux quelques discrètes pointes de prog' et une maestria assez détonante.

Car sans en appeler à un mélange des genres révolutionnaire, Agrion Splendens dépose ici entre nos tympanes une mixture sonore aussi brutalement viscérale («Painkilling rage») qu'émotionnellement prégnante («Nihil»). Une sauvagerie sonore qui se manifeste par quelques poussées (voire nombreuses) de fièvre aut destructrice, des coup de poignards métalliques et autres déferlantes s'abattant sur les enceintes, les enterant sous des kilotonnes de matière sonore inextricable. Vocalement, même combat, le groupe expulse sa haine

à pleins poumons et libère des torrents de rage illustrant à merveille les tourments intérieurs qui habitent l'esprit de sa musique (un «Children of darkness» majestueux de beauté noire). Un cortège funeste l'accompagne, l'enveloppant d'un linceul de plomb alors que la procession défile, sentencieuse, dans une atmosphère outrageusement cendrée.

On comprend alors l'artwork et on dévore goulument les deux dernières pièces composant ce premier album éponyme sorti par le biais de deux petites mais inspirées structures indépendantes francophones : Braincrushing Records (The Psyke Project, This Gift is A Curse) et A l'Ombre de cette vie (Sutter cane). Un titre un peu décevant à l'aune de ce dont est capable le groupe («Dystopia» et sa simili fusion hardocre téigneux vs metal alternatif vs «postcore spectateur libre» pas des plus heureuse) et surtout «Embrace the lie». Un dernier titre, terminal, qui vient jouer les équarrisseurs de pensée alors que le groupe met tout ce qu'il a dans ses entrailles pour livrer, dans une ultime effusion de sang, la conclusion de son premier chapitre discographique. Un dernier coup de rein post-hardcore qui met les instruments au moins autant en avant que le chant, afin d'ériger une muraille sonore infranchissable sur laquelle viendront se casser les dents les âmes chagrines un peu blasées du genre. Lapidaire, bestial et malin : un joli premier coup de maître.

■ Aurelio

DOMINIC

Persona (Denovali Records)



Premier titre : claque intégrale. Intensité, groove, fureur. Des mélodies éraillées, du riff qui tranche dans le lard, un climax enflammé et une tension émotionnelle qui emmène l'auditeur à son Nirvana : «To live for» est une bombe. Vivre ou mourir, Dominic a choisi (comme d'autres...). A tel point qu'il justifie à lui seul l'acquisition immédiate de Persona, le quatrième album des Norvégiens... lesquels poursuivent quand même leurs efforts sur un «Right for me» qui joue la carte d'un indie-emo-rock versatile à la rythmique soutenue. Là encore ça fait mouche même si après le coup de Trafalgar du titre inaugural, fatalement, ça prend un peu moins bien quand même... alors les nordiques remettent les gaz avec un «Skin deep» incandescent.

La tension inexorablement paroxystique, les amplis qui passent dans le rouge et voici que Dominic s'amuse avec les codes de l'indie-rock pour les mettre en pièces détachées à coup de d'emo-rock puissant (un «Expiration date» à l'urgence palpable, «Dreamless sleep» et sa hargne contaminatrice doublée d'un final dantesque). Une écriture extrêmement racée, de l'efficacité imparable et une bonne dose de prise de risques, calculés certes, mais bienvenus, Persona a tout de l'album quasi «parfait» pour un groupe qui marche autant à

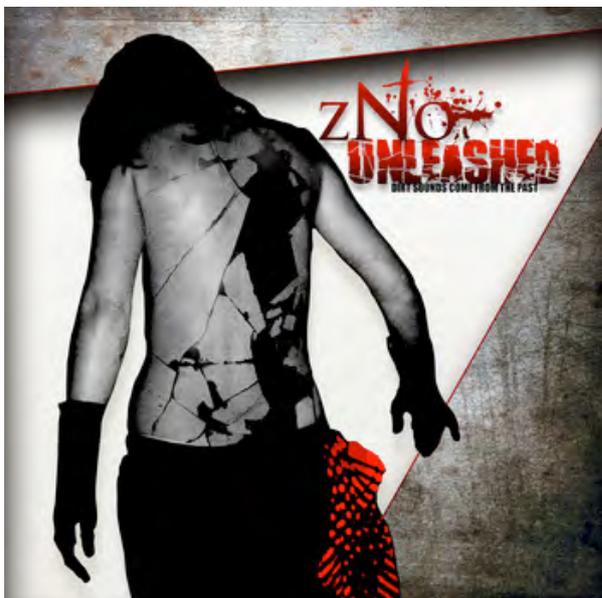
l'expérience qu'à la remise en question permanente. En témoignent notamment des titres du calibre de «The only thing that's for certain» ou de «Last breath» et sa frappe de batterie extrêmement sèche. Une certaine aridité rythmique qui traduit une volonté percussive paradoxalement très forte de part l'impact qu'elle procure sur des compositions aux motifs indie-(pop)-rock sans cesse sur la corde raide.

Parce que plus que toute autre chose, Dominic recherche la rupture. La cassure stylistique et en même temps l'éruption émotionnelle dans la frénésie screamo-rock aux effluves presque punk («A new dawn»). Une contagion sonore qui se propage sur l'ensemble des titres de l'album, lui donnant ainsi toute son amplitude, son caractère imprévisible et continuellement passionnant. Toujours aussi imprévisible qu'à l'accoutumée, ravageur et clairement addictif, les nordiques continuent après une douzaine d'années de carrière, de se bonifier. Jusqu'où ? Réponse au prochain album.

■ Aurelio

ZNO

Unleashed : Dirt come from the past (Suprahead Records)



C'est dans les vieux pots qu'ont fait les meilleures confitures, si je ressors ce vieil adage aujourd'hui, c'est pas pour faire un coming out en lien avec la cougarmania mais bel et bien pour amorcer la présentation du nouvel opus de Zno : Unleashed : Dirt come from the past. Le lascar a décidé de relâcher de vieux démons dans la nature, à savoir des titres issus des deux premiers EPs amalgamés à quelques nouveautés qu'elles soient totalement ex-nihilo ou de plus récentes triturations d'oeuvres déjà existantes.

L'album compile 12 titres qui, si tu es familier de l'univers de Zno, ne te surprendront pas par leur noirceur et leur côté dérangeant, mettant mal à l'aise les esprits les plus sereins et étant capables de retourner les estomacs les plus accrochés. L'opus s'ouvre et se referme avec un remix pour la vieille connaissance qu'est Nic-U, les deux titres sont marqués par la voix de Nicolas et le premier («Inaudible sounds») enregistre la présence de Manouela et a comme un petit goût de Young Gods. Attention, c'est une entrée en matière en douceur, il ne faut surtout pas faire confiance à ce morceau pour tenter de cerner Zno ! Les autres remixes pour MAD ou Lith donnent le ton rien que par leur intitulé («Bitch» et «Zeroshima»), celui pour Radar Five («sPacer») est

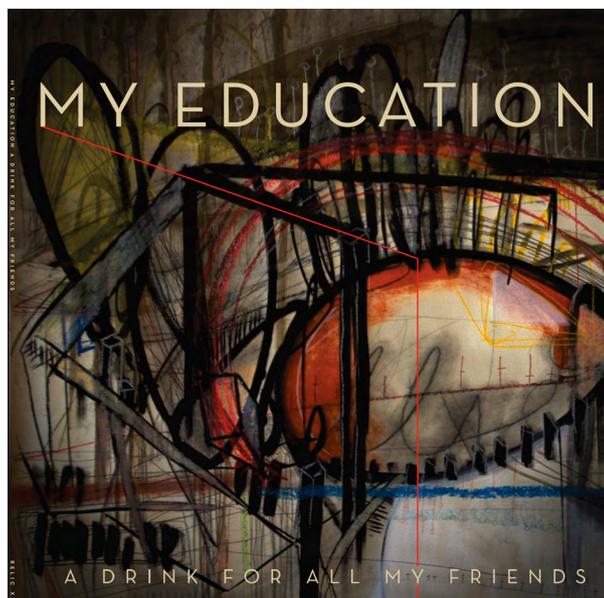
digne de figurer dans la bande son du prochain Saw (un 8 ème épisode serait dans les cartons car même le jus de Saw VII a rapporté son pesant de pop-corn). Bref, si tu aimes les hangars désaffectés, l'ambiance et le son des scies circulaires, tu vas te régaler ! Personnellement, j'ai moins apprécié le ton de «Limbes» qui contraste avec l'excellent riffing de «FakeTWO» qui lui succède...

Un petit coup d'oeil au tracklisting permet de comprendre que la destruction et les brisures ne concernent pas que l'artwork et les compositions car le binaire s'invite dans les titres («3Tech» ou «7hrill»), les majuscules se déplacent («sPacer») ou les noms scorent au scrabble («Ulkuyk»). Pas forcément facile d'accès (mais quelle sortie de Zno l'est ?), Unleashed : Dirt come from the past permet de décrocher quelques vieilles pièces rouillées, d'empiler des remixes réalisés pour des amis et d'en présenter d'autres, histoire de ne pas gripper les machines...

■ Oli

MY EDUCATION

A drink for all my friends (Golden Antenna Records)



Bien qu'actifs outre-Atlantique depuis presque une quinzaine d'années, les Américains de My Education ne s'étaient réellement fait connaître sur le vieux continent qu'il y a deux ans et demi, avec *Sunrise*, un album bénéficiant alors d'une sortie européenne par le biais du toujours très inspiré Golden Antenna Records (*Earthlimb*, *From Monument to Masses*, *Maserati*), lequel remet le couvert, un peu moins de trois années après, avec *A drink for all my friends*. Un disque à l'atmosphère particulièrement cinématographique («*A drink...*», «*... for all my friends*») qui déroule sa bobine musicale en affirmant toujours plus sa personnalité propre. On pense à *Godspeed You! Black Emperor* sans le côté léthargique, à *Sigur Ros* pour l'amplitude émotionnelle, à *Explosions in the Sky* aussi parce qu'ils partagent la même ville d'origine (Austin, Texas), mais là c'est à peu près tout.

Parce qu'avant toute chose, My Education établit ses propres codes créatifs, délivrant une musique expressionniste qui semble composer la bande-son d'un film cette fois inexistant (contrairement à leur précédent album, qui était pour rappel une adaptation de *L'aurore* de Murnau), mais aux travellings et autres champs contre champs déjà dans l'esprit de l'auditeur. Les enchaînements sont naturels et l'album ne forme, assez

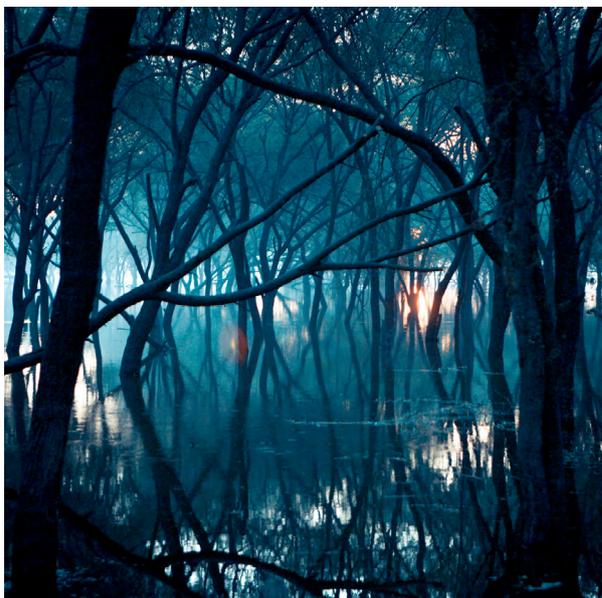
logiquement, qu'un seul et même tout au travers duquel le groupe segmente intelligemment sa narration. Entre «*Mister 1986*» et «*Black box*», il y a ainsi une réelle évolution dans le cheminement de l'album et les Américains, s'ils ne parviennent pas toujours à maintenir l'auditeur dans le même état d'attention (*A drink for all my friends* n'étant pas exempt de certaines longueurs), assument complètement leur démarche. Un travail qui les pousse à varier les arrangements encore et encore, quitte à devoir délaissé quelque chose qui fonctionne à merveille pour une partition qui leur sied parfois moins.

Très logiquement, c'est lorsqu'elle se sort du carcan un peu exigü et limité de la fausse bande-originale que la formation texane réussit à se sublimer, avec notamment le single «*ROBOTER-HÖHLENBEWOHNER*» (à vos souhaits) qui s'affranchit des codes du «*post-rock*» auxquels on l'a souvent (sinon toujours) rapprochée pour créer quelque chose de plus simplement rock indé. Avec toujours des éléments renvoyant à son héritage habituel, mais pour mieux le dynamiter, un peu à la manière d'un Mogwai transgressant ses propres traditions musicales pour ne pas oublier d'évoluer avec *Hardcore will never die, but you will*, avant de faire étalage de toute sa classe sur l'élégant «*Happy village*», petit bijou de recueillement post-rock aux cordes impressionnistes, et de conclure «*Homunculus*». Un brûlot indie-rock à l'ancienne qui vient sérieusement réveiller l'auditeur au moment où on ne l'attendait précisément... pas du tout. Une puissance salvatrice, des guitares incendiaires, un soupçon de jazz pour apaiser les tensions électriques (ou au contraire les accentuer un peu plus), My Education finit tout feu tout flamme là où on attendait un final doux et tendre à souhait. Pas si étonnant finalement pour un groupe qui aime autant surprendre. Et qui le fait régulièrement non sans une certaine classe.

■ Aurelio

ONEIROGEN

Kiasma (Denovali Records)



Entre noise électronique volatile et dark ambient prégnant, Oneirogen, énième découverte de la maison de disques allemande Denovali semble être une sorte de mix idéal entre Tim Hecker et Sunn O))), le côté parfois hermétique en moins, la propension à générer des hallucinations auditives en plus. Lesquelles se révèlent assez récurrentes tant elles parviennent à plonger l'auditeur dans son univers créatif extrêmement immersif. Une plongée sans filin au cœur d'un espace d'expression visionnaire au sein duquel l'espagnol, new-yorkais d'adoption, livre l'auditeur à une expérience sensorielle quasi inédite. En témoigne l'extraordinaire piste d'ouverture de Kiasma, «Numina», petit numéro de maestria absolue de la part de son auteur.

La grammaire musicale de Mario Diaz De Leon renvoie à quelque chose qui résonne comme étant à la fois électro, rock, dark ambient, noise et un plus encore, emmenant ainsi sa musique explorer des territoires sonores sur lesquels s'affrontent des nappes synthés éthérés et des vagues déferlantes de disto brutale. Et là ce n'est encore que la première piste d'un disque qui en compte six comme ça. «Pathogen» assombrit la tonalité d'ensemble, on sent la menace sous-jacente, tapie dans l'ombre et pourtant, celle-ci n'éclate pas tout de

suite au grand jour, laissant planer un doute synthétique avant que les premières constructions industrielles n'imposent une lourdeur typiquement métallique à un ensemble qui semble de plus en plus inextricable. Monolithique (et parfois même un peu trop...).

Enveloppé dans une brume shoagaze/drone/doom épaisse aux fulgurances électroniques obsédantes avant de laisser progressivement percer quelques éclairs lumineux («Mutilation»), Oneirogen n'en livre pas moins une œuvre qui reste constamment sous la surface d'un univers inhospitalier, dense et âpre de part sa matière sonore toujours empreinte d'une saturation massive («Imminence»). Malgré tout, la boucle semble se boucler assez (trop ?) vite et l'ennui créatif poindre quelque peu, lorsque justement, l'architecte espagnol se décide à changer un peu de registre, délivrant alors un morceau plus nébuleux, insaisissable («Katabasis») avant de nouveau basculer dans ce à quoi il nous a habitué, pour finalement en repousser les limites artistiques. jusqu'à leurs extrémités et livrer un final en 2 parties : l'une préparant le terrain («Gauze») à l'autre («Mortisomnia») qui pousse son art dans ses retranchements ambient/drone très dark aux textures vocales renvoyant aux sphères black metal. Comme la preuve définitive que ce projet-là n'est pas forcément à mettre entre n'importe quels tympans...

■ Aurelio

DAVE GROHL

(OST) Sound City : Real to reel (Sony Music)



Avec son casting 51 étoiles, véritable all-star game ou Walk of fame du rock, la BO du documentaire Sound City sur les studios d'enregistrement du même nom signé Dave Grohl en impose. Et pas qu'un peu... On vous épargne la liste exhaustive mais rien qu'en citant quelques noms, avec excusez du peu Alain Johannes (QOTSA, Them Crooked Vultures), Chris Goss (Kyuss, Masters of Reality), les ex-Nirvana Pat Smear et Krist Novoselic, Josh Homme (ex-Kyuss, QOTSA, TCV), Trent Reznor (NIN, How to Destroy Angels), Sound City : Real to reel calme un peu les esprits chafouins. Surtout que la BO est placée sous le haut patronage de... Dave Grohl himself, qui a un CV long comme la Muraille de Chine (Nirvana, Foo Fighters, Probot, Queens of the Stone Age, Them Crooked Vultures...).

Ce line-up envoie du rêve, alors fatalement, on en salive d'avance et le «Heaven and all» inaugural exécute son oeuvre (en compagnie du Black Rebel Motorcycle Club) avec une belle efficacité. Le résultat respire le rock transgénérationnel et vient gentiment chatouiller les enceintes quand la suite confirme la jolie réussite d'une BO qui ne pouvait décevoir pas décevoir : à condition de ne pas attendre forcément que ça tutoie toujours les étoiles. «Time slowing down» la joue balade marsh-

mallow romantique un peu trop facile certes malgré un cast composé de Chris Goss (Masters of Reality), de la paire Brad Wilk/Tim Commerford (RATM) et évidemment Dave Grohl en personne, mais ça passe encore, quand «The man that never was» sonne comme du Foo Fighters light sans pour autant faire tâche, avant que «Your wife is calling» ne vienne jouer avec les codes du Rock, quitte à trainer un peu en longueur. Ballades classic-rock goutues, petites saillies punk-rock frénétiques, on en prend quand même pour son argent («From can to can't» avec un Corey Taylor - Stone Sour / Slipknot omniprésent). Le résultat manque un peu d'électricité ? Pas de souci, «A trick with no sleeve» au format trio (Grohl + Josh Homme & Alan Johannes des Queens of the Stone Age) remplit parfaitement son cahier des charges quand «Centipede» fait étalage de toute sa élégance raffinée.

On attend une petite pépite et on a bien fait de patienter parce que l'association Dave Grohl + ses ex-compères de Nirvana Krist Novoselic & Pat Smear + la légende Sir Paul McCartney fait des étincelles et relève singulièrement le niveau, effaçant cette impression de trop grande facilité qui transparait sur les titres précédents. Même cause, effets différents sur l'épuré, folk et sublime «If I were me» qui met en exergue le songwriting génial du chanteur/guitariste/batteur/réalisateur multi-talents qu'est Grohl, avant que «Mantra», choc des titans au sommet de l'Olympe du Rock ne réunisse le chef-d'orchestre de Sound City, Josh Homme encore... et Trent Reznor (Nine Inch Nails, How to Destroy Angels) pour un titre qui clôture en beauté une BO certes parfois inégale, mais qui respire l'amour pour le Rock au sens le plus absolu... et nous offre ici quelques moments de classe incomparable. Good job Dave...

Aurelio

■ Aurelio

HOW TO DESTROY ANGELS

Welcom Oblivion (Columbia Records)



Après un premier EP en tous points réussi et forcément prometteur pour la suite, How To Destroy Angels avait donc pris une petite respiration (le temps pour deux de ses membres phares de fonder une famille) avant de revenir sous les feux de la rampe, de signer un major (oui, l'info même digérée reste toujours aussi surprenante connaissant l'opinion de Trent «NIN» Reznor sur les poids lourds de l'industrie du disque) et de livrer un EP (An omen) dont on était ressorti moyennement convaincu. Pour bien des raisons. Un peu comme si à force de brouiller les pistes, le projet HTDA se cherchait encore à l'approche d'un premier album quand même attendu.

Lequel voit le jour, en major donc avec pour titre Welcom oblivion. Un nom que l'on peut interpréter de bien des manières et qui se révèle quoiqu'il en soit, chargé en signification pour une entité qui navigue encore dans l'ombre, omniprésente de l'iconique Nine Inch Nails, dont elle reste pour beaucoup un «simple» side-project. Alors, comme s'il s'était agi d'imprimer sa marque d'entrée de jeu, HTDA ouvre ce premier effort long-format avec un titre au groove électronique percutant, un feeling magnétique qui renvoie une minute quarante-deux secondes durant à un NIN post-moderne («The wake-up»). Cette fois plus de doute, plutôt que de se chercher

une identité bâtarde, le projet de Mr. & Mrs Reznor à la ville, assume désormais son héritage artistique. Et ce n'est pas plus mal.

Car après ce qui résonne comme un modèle d'introduction d'album, How To Destroy Angels poursuit avec le single «Keep it together», déjà entendu (comme du reste les morceaux «Ice age» et «On the wing») sur l'EP An omen et toujours aussi fascinant, puis un «And the sky began to scream» aux bricolages sonores savamment équilibrés, surtout pour un album de major rappelons-le. Les velléités expérimentales assumées, l'aspect rock industriel organique est de retour sur le morceau-titre «Welcome oblivion» : le groupe fait du Nine Inch Nails pur et dur avec «Too late, all gone» certes, mais l'excellence du rendu final tue la critique dans l'oeuf. Surtout qu'HTDA ne fait pas que cela, jouant la carte d'une électro-pop clinique aux beats clinquants (mais trop mainstream) ou d'une electronica synthétique et rétro-futuriste fracassante («Strings and attractors»). Une manière de varier les plaisirs et désirs créatifs en ne faisant pas que du NIN-like, tout en assumant son background musical («We fade away»).

Quinze pistes de bonne voire très bonne facture parmi lesquelles on a cependant du mal à sortir un ou des hits incontournables (sans doute le point noir de l'album). Et même si le groupe ne déçoit jamais vraiment (quoique sur «Recursive self-improvement» peut-être un peu), qu'il livre une grosse cargaison de titres efficaces aux constructions habiles («The loop closes», «Hallowed ground»), force est de reconnaître que Trent Reznor et ses co-conspirateurs n'ont sans doute pas mis tout leur génie dans HTDA. Le réservant encore et toujours à Nine Inch Nails ? La question mérite d'être posée...

■ Aurelio

ARMAN MELIÈS

AM IV (Athome)



Arman Méliès reprend du service au rayon paroles et musique uniquement pour lui ! Car depuis cinq ans, Jan a écrit pour d'autres (Bashung ou Thiéfaine), composé des musiques sans textes (Gran Volcano) et été invité par des amis (Landscape, Radiosofa). En clair, il n'a pas toujours pensé qu'à son bébé... mais revient pourtant dans nos oreilles via le label At(h)ome et une pochette bien plus sobre que les précédentes (toute noire avec son nouveau logo) pour un album sans titre, ou presque (AM IV).

Alors, évolution ou révolution ? Pas évident à dire car si une partie du disque apporte une petite révolution en mettant l'électronique au premier plan, l'autre partie reste fidèle aux productions antérieures d'Arman Méliès. Le personnage reste l'amant des mots («Des vitrines»), les assemblant pour former des chansons poétiques, peut-être un peu moins marquées par la nostalgie que par le passé mais toujours plus portées sur des ambiances dépressives qu'enjouées. Et ce ne sont pas les quelques beats électro qui vont élargir les sourires. Certes ils donnent du peps par endroit mais leur froideur calme les ardeurs (le labyrinthique «Silvaplana : Röcken - Schwarzwasser - Der Antichrist») et annihile toute esquisse chaleureuse. Pour celles et ceux qui dé-

couvriraient Arman Méliès avec cet album, le très intéressant clip/single «Mon plus bel incendie» est l'un des morceaux les plus dynamiques (avec «Des vitrines» ou «Dans la cendrée»), sembler même enjoué si on le compare aux autres («Pompéi», «Arlésienne»)... Jan a toujours un faible pour les sonorités exhumées du passé («Rose poussière»), les instrumentations («Fern insel», une nouvelle version sans speech de «Mes chers amis» ou les ultimes minutes «cachées») et se sert de ce savoir-faire pour, la plupart du temps, placer sa voix sur orbite, son timbre collant parfaitement à cette pop plus synthétique qu'acoustique.

AM IV replace son auteur sur l'échiquier de la scène française, lui fait quitter son relatif isolement, le rapprochant de sons plus accessibles à la majorité, il s'éloigne un peu de son univers éloigné temporellement et spatialement de tout le reste pour revenir vers le monde. Alors forcément, ça casse un peu le rêve et les voyages sont moins oniriques que par le passé mais l'ensemble bénéficie d'une telle qualité d'écriture que l'on en oublie la mise en retrait de la guitare et des jolies créations visuelles.

■ Oli

BLACK LIGHT BURNS

Lotus island (Flying Head Music/Membran)



S'il avait mis six années pour donner naissance à un deuxième «vrai» album avec *The moment you realize you're going to fall*, *Cover your heart and the anvil pants odyssey* étant un disque de reprises et chutes de studios, Wes Borland, grand ordonnateur du projet Black Light Burns semblait avoir été pris d'un accès de boulimie créative puisque moins de six mois après le deuxième album du projet... il enquille ce Lotus island assez mystérieux, sorti sans quasiment de promo et a priori à réserver pour les inconditionnels du projet. Sauf qu'en fait il y a une vraie raison à cela. Parce que ce quatrième opus du projet est une bande-originale conceptuelle. Enfin presque, on explique.

Lotus island est en effet la «fausse» BO du film américano-mexicain *The holy mountain* du réalisateur franco-chilien Alejandro Jodorowsky, un metteur en scène réputé pour son cinéma ésotérique et assez surréaliste qui, en 1973, adaptait le roman inachevé d'un auteur et poète français, René Daumal, intitulé *Le Mont Analogue*. L'histoire est celle d'un voleur ressemblant au Christ qui s'introduit dans une tour et y affronte un maître alchimiste. Après l'avoir vaincu, ce dernier lui présente sept personnes qui font partie des puissants de ce monde, chacun d'entre eux étant (au sens astrologique) associé

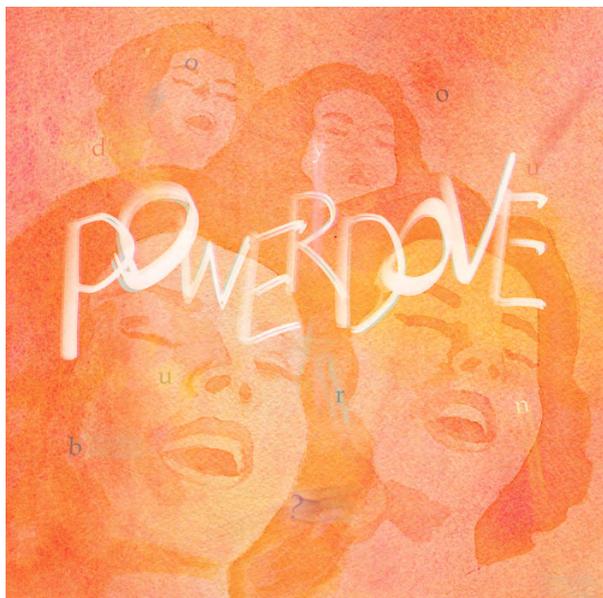
à une planète et destinés à obtenir coûte que coûte le secret de l'immortalité. Lequel est gardé par neuf sages le préservant au secret depuis le sommet d'une montagne sacrée...

Musicalement, Wes Borland, qui est aux commandes du disque pour ainsi dire tout seul, navigue à vue dans des courants ambient rituel baignant dans un indus électronique et expérimental («The alchemist», «The thief»). Le résultat se love dans des atmosphères inhospitalière, régulièrement aussi glauques qu'oppressives («The city», «The dancers») avant de laisser la part à un chant, habité, qui emporte avec lui des instrumentations et arrangements évoquant un Nine Inch Nails synthétique sous psychotropes. Pour un résultat de haute volée, qui à l'instar de la suite, installe Black Light Burns dans des sphères peu commerciales («The hate of my life»), très indépendantes mêmes («The opportunists»), mais ô combien fascinantes. Sept pièces qui forment un tout particulièrement homogène et inspiré, auxquelles Borland a encore joint quelques remixes très dispensables (comme à son habitude), histoire de parfaire le remplissage d'un objet qui n'en avait de toutes les façons pas besoin.

■ Aurelio

POWERDOVE

Do you burn ? (Murailles music, AfricanTape)



Powerdove est un super groupe constitué par Annie Lewandowski (The Curtains), John Dieterich (Deerhoof) et Thomas Bonvalet (L'Ocelle Mare). Ce disque pourrait être un album de folk banal.

Sauf que...

... L'introduction de Do you burn ? met les points sur les «i» tout de suite. La saturation qui capte les oreilles négativement avant que le real Powerdove n'apparaisse et choppe les oreilles positivement cette fois-ci. Très belle prise de contact avec «Fellow».

... La voix d'Annie Lewandowski figure parmi l'une des plus belles voix de la sphère indie avec Mimi de Low, une caresse divine et hors d'âge, proche d'une Kim Gordon (Sonic Youth) plus toute jeune mais intemporelle. On a d'ailleurs parfois l'impression d'avoir affaire à une digression folk de ces albums de Sonic Youth foncièrement pop. Genre Rather ripped.

... John Dieterich et Thomas Bonvalet apportent tout leur savoir-faire quand il s'agit d'ajouter des aspérités, des épines et du chaos à un morceau aux aspirations nettement pop, ce qui est assez rare...

... Il faut d'ailleurs insister sur l'apport du français (co-corico!) à ce disque, magnifiant et cabossant pas mal de compositions par le biais de ses arrangements aty-

piques. Mention spécial pour le banjo de «Red can of paint», un titre épuré et transcendant. Je décolle.

... Le songwriting côtoie dans les hautes sphères

... Ce disque n'est même pas ce que l'on a appelé un «grower» dans le jargon du «chroniquage». Il est magnifique tout de suite. Point.

... Je n'ai véritablement aucune référence à vous citer, c'est dire l'unicité stylistique de cet album.

... Ce disque est sorti chez Murailles Music, un label qui décidément, fait parler beaucoup de lui ces derniers temps avec La Terre Tremble !!! et Electric Electric. Et en plus, ils bossent particulièrement bien leur promo, ce qui n'est pas si courant en France.

Do you burn ? est un album magnifique et envoutant. Bravo Powerdove, bravo Murailles Music.

■ David

FIELD ROTATION

Fatalist: The repetition of history (Denovali Records)



Projet du musicien allemand Christoph Berg fondé en 2008, Field Rotation est devenu en l'espace de quelques cinq années l'une des références européennes en matière d'ambient, forcément un peu cloisonné dans un espace d'expression réduit en termes d'audience, mais une sphère musicale ayant le bon goût de posséder un joli noyau d'adeptes fidèles. En quelques œuvres remarquées, on pense notamment à *And tomorrow I will sleep* ou *Acoustic tales* sortis en CD chez le très indépendant et confidentiel Hibernata Recordings (Talvihorros) et réédité depuis, comme le reste de sa discographie en LP chez l'incontournable Denovali Records.

Fatalement. A l'image du titre de son dernier-né, Field Rotation devait bien arriver un jour dans les pages du W-Fenec. Et le fait du reste avec un album qui d'entrée emmène l'auditeur à travers les paysages désolés mais lumineux de «The uncanny», tel un explorateur sonore des temps modernes, défricheurs de territoires ambient aux densités hypnotiques. Une visite en surface avant la plongée vers l'intime et une «Valse fatale» qui jongle entre ambient narcoleptique hanté par la voix d'une certaine Mari Solaris et sa réponse au violoncelle (signée Aaron Martin) parsemée de drones obsédants. On se laisse alors bercer, naviguer au gré des sphères musi-

cales visitées : ambient, drone ou neo-post-classique, Field Rotation transforme tout ce qu'il touche en pépite sonore.

Et alors que la descente jusqu'au plus profond de l'œuvre de Christoph Berg se poursuit, se faisant parfois plus menaçante, insidieuse, sinon ombrageuse («Fatalist»), la finalité est de parvenir quelque chose ressemblant à une douce mais inquiétante quiétude. Ultime paradoxe émotionnel dont Field Rotation se joue en brouillant les pistes («History (Fragment)», «The repetition of history»), faisant en sorte que celles-ci s'entremêlent pour perdre volontairement l'auditeur dans le labyrinthe qu'il lui a construit. Un véritable dédale introspectif au sein duquel il se trouve face à lui-même. Et à l'œuvre d'un sculpteur d'espaces sonores qui s'offre avec la dernière piste de l'album, une ultime pirouette avec l'émouvant «The history of repetition». Pour un résultat à la beauté troublante, magnétique, à la fois claire et obscure ; un disque d'ambient qui n'en est pas complètement, ou pas simplement. Ou tout simplement bien plus que ça jusqu'à en devenir un petit bijou du genre. Réellement bluffant.

■ Aurelio

DIRTY SHIRT

Freak show (Autoproduction)



immerger dans un opus aussi explosif.

Pas simple alors de sortir des morceaux du lot compilé dans ce Freak show, pas simple pour deux d'entre eux... Le premier parce qu'il utilise un chant roumain traditionnel («Saraca inima me») sur un tempo assez calme mais dans une atmosphère lourde. On est loin des passages funs made in Balkans de System Of A Down ou d'Emir Kusturica... L'autre titre qui m'a tapé dans l'oreille, c'est «Trust me», tout en puissance, le riffing est simple, efficace, sans bavure alors que le ton est très vindicatif et le message trafiqué par des effets robotiques, grâce à un gros travail sur les samples, ce titre gagne en complexité mais ne perd rien de son potentiel destructeur !

■ Oli

Il semblerait que Silverchair n'ait pas trop cartonné en Roumanie... ou alors les Dirty Shirt ont délibérément intitulé leur nouvel opus comme le dernier (et deuxième) bon skeud des Aussies. Passons. Enregistré entre la Roumanie, la Grande-Bretagne, la Finlande et la France (Grenoble), ce Freak show est mixé par notre Kallaghan national à ... Los Angeles, appuyé à la prod par le guitariste/pianiste/machiniste/activiste Mihai Tivadar et devine-quoi ? Et bien ça sonne méchamment mais ça tu t'en doutais alors passons aussi.

Tel un spectacle de monstres, les Dirty Shirt font défiler des titres aux ambiances assez différentes et ne lésinent pas sur le contraste pour faire ressortir quelques bizarreries en plus de leur habituel clash aux chants (ceux de Dan et Robi étant plus que complémentaires). Sur la base métal-indus s'empilent à la fois des sons acoustiques, des parties de violon, une grosse dose de folklore local et des sons samplés venus d'on ne sait trop où... C'est parfois déconcertant («Bad apples» est halluciné comme hallucinant), parfois mélodieux («Away»), parfois débordant d'énergie («Extreme funky disco»), parfois jouissif et festif («Rocks off») mais c'est rarement pareil et si les sonorités et les voix assurent en fil conducteur, il est assez difficile de rester

MUDHONEY

Vanishing point (Subpop)



Cinq ans après *The lucky ones*, revoici Mudhoney, pionnier du grunge, avec sous le bras un neuvième album studio dispo chez l'incontournable Sub pop (une désormais habitude), histoire de fêter comme il se doit, un beau quart de siècle d'une carrière déjà bien remplie. D'autres font des best-of, eux continuent de pondre des albums. Et des bons, c'est ça le «pire». Quelque part entre indie-rock de saloon joyeusement incendiaire quand il faut («Sleeping away», «I like it small») et fougue punky dégingandée qui fait des bulles et déborde de partout («Chardonnay», «The only son of the widow from nain»). Mais surtout une bonne rasade de morceaux (de) rock qui transpirent du futsal («In this rubber tomb», «The final course», «I don't remember you») et viennent gentiment chatouiller les écoutilles.

Une énergie contaminatrice, la même envie d'en découdre qu'il y a vingt-cinq ans, les Mudhoney jettent un oeil dans le rétroviseur et regardent devant eux, ramenant leurs racines rock légèrement old-school pour proposer un cocktail hautement efficace qui ne sent pas le vintage daté. Les automatismes du groupe sont bien là, parfois même un peu trop tant on sent la mécanique bien rôdée, oubliant au passage de prendre le moindre risque artistique. Mais quand bien même on garderait ce

défait un peu trop à l'esprit, le groupe envoie la sauce façon Stooges et s'il manque parfois de souffle, de puissance brute, d'originalité, mais pas de cette frénésie pop grungy qui tient encore suffisamment la route pour rester largement convaincante. On valide.

Ni plus géniaux qu'à l'accoutumée, toujours pas moins bons que dans leur normalité, les vieux routiers de Mudhoney sont fidèles à eux-mêmes. Indépendants et racés. Et l'éternel outsider sous-estimé du rock des 90's passant derrière le trio magique Nirvana/Pearl Jam/Soundgarden assure le coup avec la maîtrise des excellents «lucky losers» qu'ils ont toujours été. Juste vraiment très bons et parfois même plus... comme dans sa constance à occuper le haut du panier du grunge qu'il a de toutes les façons très largement contribué à inventer, façonner, inspirer...

■ Aurelio

REIZIGER

Kodiak Station (Birch & Broom / Red Plane Records)



A ceux qui ne connaissaient pas le groupe, Reiziger était, dans les années 2000, une référence de la scène dite «emocore» européenne, avant que le terme ne soit repris, réadapté puis complètement galvaudé par quantités d'opportunistes notamment outre-Atlantique. Séparée en 2011, la formation belge livre douze ans après un nouvel album, histoire de remettre l'église au milieu du village mais aussi et surtout de montrer que son talent est intemporel. Sept titres pour une petite demi-heure de musique plus tard, Kodiak station rend son verdict et rend grâce à ce que fut, est encore et sera donc toujours Reiziger : la classe à l'état pure.

Noise-pop racée, indie-rock à haute teneur émotionnelle, une mélancolie abrasive en sustentation et un sens de l'épure à fleur de peau, «Yuma» n'a besoin que de quelques secondes pour convaincre. La suite accrédite la thèse selon laquelle Reiziger est définitivement de retour. «Grizzly people» est ainsi une harangue émo-rock avec quelques fulgurances renvoyant au «-core» d'un sujet qui touche en plein cœur, qui est en prise direct avec l'âme de son auditeur, baladant son groove ténébreux en même temps qu'elle délivre un songwriting des plus personnels. Car les Belges ont toujours eu une identité artistique propre et ce petit quelque chose

en plus qui fait la marque des grands. Même s'ils sont parfois trop méconnus (ou trop vite oubliés).

Une élégance incroyable dans les lignes mélodiques éraillées («Transgressions»), des atmosphères du plus bel effet et une capacité folle à toucher l'auditeur (le vibrant et éponyme «Kodiak station»), on se dit que Reiziger est parvenu à son sommet d'écriture (et que c'est déjà d'une excellence rare), sauf que c'est exactement le moment choisi par le groupe pour lâcher le tube «Bended trees» et ses lancinantes ritournelles émo-rock aux effluves pop sur la platine. Et là, impossible de succomber, car les Belges sont alors intouchables et s'inscrivent alors dans la plus pure tradition nord-américaine des Jawbox et autres Fugazi («Shy reptile»). La petite finesse européenne en plus, la reconnaissance planétaire en moins. Sans doute le destin cruel d'un groupe qui avait tout pour être un grand auprès du public. Et qui ne le sera peut-être jamais que via sa musique, laquelle reste un véritable modèle du genre, à l'image du petit chef-d'œuvre qu'est ce Kodiak station.

■ Aurelio

SWITCHBLADE

[2003] (Denovali Records)



Quelques mois après la sortie de [2012], Denovali Records que l'on ne présente plus (Kodiak, Heirs, Lento, Omega Massif...) profite de l'écho grandissant du groupe en Europe notamment pour rééditer [2003], le premier album éponyme (ils le sont tous et donc distingués par leur date de sortie) des Suédois de Switchblade dans une version remasterisée, repackagée et agrémentée d'un nouvel artwork. L'occasion de se rendre compte qu'en matière d'heavy-doom/sludge, il n'y a pas grand monde qui puisse arriver à la cheville d'un groupe qui à ces débuts déjà, frappait très fort. Parce que remastering ou pas, les six titres qui composent ce premier effort revu et « corrigé » par la maison de disque allemande avait déjà tout pour exploser à la face de l'auditeur.

Un caractère percussif extrême, des riffs de plomb qui viennent ébrécher les conduits auditifs encore et encore et une rythmique relativement mid-tempo. Ce n'est pas encore aussi lent que cela le sera par la suite, mais déjà suffisamment pour pousser l'auditeur lentement mais inexorablement vers un début d'aliénation mentale. Switchblade était déjà sentencieux, d'une conscience doom/sludge très lourde et à défaut d'être oppressante, clairement obsédante passées les premières minutes. La frappe de batterie est extrêmement sèche, aride,

parfois même étouffée pour donner toute sa radicalité à un ensemble musical qui ne manque pas d'exposer des atmosphères vénéneuse, lestées par un groove aussi massif que furieusement impérial. Fatalement, après deux pistes, on est déjà addict.

Mais il y en a quatre autres qui suivent derrière et les Suédois ne desserrent toujours pas leur étreinte mortelle. Passionnelle, libérant ainsi des abîmes de l'Enfer, pour une musique qui a la particularité de sonner lancinante et DIY. Prénante et dans le même temps impossible à lâcher avant la fin. Quant à sa manière assez unique d'explorer les tréfonds d'un doom catatonique, armé d'un sludge habité par le Malin, elle se révèle idéale pour distiller des ambiances à la fois désolées et magnétiques. Avant de s'offrir un climax mélangeant lacérations drone, doom ultra-massif et post-hardcore sludge méphistophélique. Pour un premier coup d'essai, c'était déjà un coup de maître et la suite ne fera que confirmer tout le bien que l'on pense rétroactivement de Switchblade avec cet effort inaugural à la réédition très, vraiment classe. Merci Denovali Records qui régale à la fois le mélomane (averti ou pas) et le collectionneur invétéré...

■ Aurelio

CHAPI CHAPO ET LES PETITES MUSIQUES DE PLUIE

Robotank-z (Les Disques Normal Records)



la naïveté de l'enfance. Bref, c'est pas la plus merdiques des références. De plus, le spleen de «Dancing king», la mélodie et l'atmosphère rappellent à quel point Boards Of Canada est un groupe qui a influencé et influence toujours. Mais pas de problèmes d'identité à l'appel, Chapi Chapo fait plus que s'en sortir avec les honneurs et délivre un tout très personnel. Enfin, il est impossible pour le fan de Granddaddy que je suis de ne pas commenter le morceau avec Jason Lytle, on retrouve sa voix toujours aussi touchante avec un plaisir non dissimulé. Beau disque. Bel univers. Et c'est de la musique qui ne fera pas peur à tes gamins. Oui, j'essaie de m'adapter au lectorat vieillissant (et parents de surcroît) du W-Fenec !

■ David

Robotank-Z est une oeuvre conséquente, 16 morceaux, 6 featurings (G.W Sok, Carbonic, Andrea Perdue, Boy, Jason Lytle de Granddaddy, Kelly de Martino...) et pourtant, ça se boit comme du petit lait, parce que c'est souvent très joli musicalement, plutôt easy-listening sans le péjoratif qu'on attache à ce mot et les featurings qui parsèment l'album renforce un sentiment déjà très présent de variété.

Musique faite avec des jouets oblige (c'est une phrase à la con, je l'accorde mais il fallait bien introduire ce paragraphe...), le premier titre, «Robotank-z», se situe à mi-chemin entre la B.O d'un dessin animé et un film de Tim Burton, la piste se fait côtoyer sifflements mélodieux, bruits de jeux vidéo sur un instrumental bardé de cordes, très plaisant. Une chouette entame pour un album qui se laissera écouter avec plaisir du début à la fin. Premier featuring avec la deuxième piste et G.W. Sok, inconnu de nos services, un joli brin de voix pour une piste avec des percussions aux rythmes assez entêtants. Ez3kiel n'est pas loin, c'est dire la qualité de la chose... D'ailleurs, Ezekiel, on y repense souvent, Chapi Chapo se distinguent par des instrumentations propres liées à son concept, le featuring de Carbonic les relie également à un Radiohead qui se laisserait enfin envahir par

THE BLACK WIDOW'S PROJECT

Heavy heart (Shistem Records)



Deep-rock/stoner-grunge qu'il dit le dossier de presse accompagnant la première plaque des Suisses de The Black Widow's Project : un power-trio qui donne dans le stoner-rock pur et dur. Le riffing ardent qui dévore le bitume, la section rythmique qui pilote habilement la mécanique et le groove qui carbonise les amplis sous un soleil de plomb. Un premier titre, tout con, tout simple mais diablement efficace avec «Ha ha ha uh» et voici que les rockeurs helvètes sont déjà sur orbite. La suite n'en démordra pas, avec un «Devil's waiting for us to fail» qui envoie du cool par palettes entières façon QOTSA ou un «Love's a weapon» qui s'inscrit dans toute la mouvance stoner nord-américaine (ou scandinave) avec un petit truc fuzzy en plus qui fait la marque des déjà grands... alors qu'Heavy heart n'est «qu'un» premier album.

En trois titres, The Black Widow's Project a déjà éclaboussé les amplis de toute sa classe. Le reste maintenant, c'est du bonus avec un «Cold snakes» survolté mais surtout vénéneux à souhait (facile oui, mais évident), ou ce «The 5th» provoquant aux alternatives pop acides traversées de part en part par des éclats rock/stoner/grunge de premier choix. Là on ne parle même pas de la ballade «Ain't gonna tell you lies» (classique de

l'exercice rock qui se respecte) ou du nonchalant «We have to be free» habité par une ténébreuse coolitude. Le groupe sait à peu près tout faire, passant du stoner burné d'aujourd'hui à quelque chose de plus old-school, hypnotique, enfumé même, tout en livrant une bonne rasade de rock pur et dur aux guitares acérées, crachant des riffs de cramés («Got the devil») toujours au bord de la rupture mais sachant rester dans le rouge, sur le fil du rasoir pour ne jamais lâcher une corde («These little pricks»).

On l'a compris, avec cet Heavy heart, TBWP emballe ici un album qui pourrait faire baver les cadors du genre s'il s'était parfois révélé un poil plus tubesque... même s'il y a également pensé, réservant un «Dead man walking» qui envoie feeling incendiaire et groove épidermique titiller les enceintes bien comme il faut avant de frayer avec les shamans des immensités américaines sur le bien-nommé «Spirits». Un titre aussi magnétique qu'opiacé pour lequel les Suisses se paient un road-trip space-stoner/psyché-rock au coeur du désert, sans réel espoir de retour. Enfin pas dans un état normal. Ce qui ne semble pas les déranger outre-mesure puisqu'ils distillent quelques instants plus tard un «Night's damp» bondissant, tout comme l'ultime «Innerwar», conclusion idéale en 2 titres percutants d'un premier album à qui il ne manque pas grand chose pour faire partie des très grands. Parce qu'apparemment, la valeur du poids de l'expérience est donc optionnelle pour eux. En l'état, The Black Widow's Project est déjà excellent... et c'est déjà franchement pas mal comme ça.

■ Aurelio

CORTEZ

Phoebus (Basement Apes Industries, Get A Life!, Lost Pilgrims Records & Throatruiner Records)



Ils avaient quasiment (et volontairement) disparu de nos radars depuis 2005 (à l'exception d'une participation à un split LP avec Plebeian Grandstand pour dépoussiérer leurs instruments) et pourtant, comme Unfold, ils sont revenus sur le devant de la scène sept ans après l'exceptionnel Initial pour pulvériser la scène européenne avec un nouvel album (le deuxième seulement) : Phoebus, sorti grâce à une association de plusieurs labels de pointe en matière de Hard qui tâche : Basement Apes Industries (General Lee, The Prestige), Get a Life! Records (When Icarus Falls), Lost Pilgrims (Rorcal) et Throatruiner Records (As We Draw, Birds In Row, Plebeian Grandstand...).

Et comme un pied de nez à son histoire, délivre d'entrée de jeu un «Temps morts» qui prend tout son temps pour faire intensément monter la pression sonore, muscler une dynamique rythmique qui se veut déjà obsédante, portant le mélange sonore des Suisses jusqu'à ébullition. Jusqu'à l'éruption noisecore métallique expédiée dans les enceintes à la vitesse hautement soutenue du hardcore-punk. Pour un résultat qui exsude une douleur viscérale et corrosive, atomise littéralement les enceintes en les enterrant sous des kilotonnes d'une violence brute et sans concession. Le Hard suisse dans

toute sa splendeur et un premier titre implacable. Quasiment sept minutes trente pour marquer son retour, le Roi revient sur son trône et va désormais mener la danse d'une main de fer.

Un premier choc thermique ouvrant la voie des possibles sur la suite, Cortez s'engouffre dans les brèches béantes qu'il a lui même initié et se paie une bonne tranche de gras avec un «Transhumance» sans concession. Une vitesse d'exécution marquante, une fulgurance assassine et cette capacité à retourner les tripes de l'auditeur («Au delà des flots»). Une atmosphère viciée, des choix artistiques intelligents et cohérents (car le groupe ne fait jamais deux fois la même chose alors qu'il le pourrait aisément et ainsi emprunter le sillon d'une trop facile efficacité) Phoebus est un album qui peut s'écouter cent fois avec le même intérêt. Des myriades de petites finesses ayant été intelligemment disséminées sous des torrents de lave posthardcore/noise en fusion. Mais auparavant, Cortez pousse l'auditeur dans ses retranchements sensoriels («Arrogants que nous sommes» et sa brutalité colossale), au bord d'une aliénation mentale ardemment désirée.

On a beau chercher voire insister : difficile de trouver un défaut dans l'imposante cuirasse de cet album à la production monstrueuse («Un lendemain sans chaîne...»). Un songwriting de fous furieux, une puissance de porcs en furie, Phoebus est une étourdissante entreprise de démolition sonore («L'autre estime» et sa férocité barbare sans concession, «Idylle»). Certains envoient des parpaings : eux balancent des blocs de marbre dans le visage de l'auditeur («Sulfure», «Nos souvenirs errants») et le font avec 3 classes de plus que leurs contemporains. Monstrueux.

■ Aurelio

UNIFORM MOTION

The magic empire (Autoproduction)



A part via un très bel artwork, comment intégrer le travail d'un dessinateur dans un album ? Uniform Motion a trouvé la réponse en créant un digipak origami, c'est en effet leur petit oiseau (qui a le même profil que celui qui fait Tweet Tweet) qui ouvre grand son bec (tel un maître Corbeau sur un arbre perché) quand on déplie le carton, le CD apparaît alors comme une offrande. C'est malin, superbement réalisé, mignon tout plein, joli, inventif, c'est simple, on redevient un enfant rien qu'avec l'emballage de The magic empire ! Pour que ce magnifique coup porté au téléchargement (même légal) soit efficace, il faut encore que la musique vaille le détour et c'est bien entendu le cas !

Pop-folk low-fi quelque part entre Exsonvaldes (notamment sur l'inaugural («The telephone box») et tout un tas de groupe folk plutôt venu de l'Amérique du Nord (pour le côté dépouillé et émouvant, cf : «To watch over you»), Uniform Motion taille sa route armé de rythmiques délicates et d'accords de guitare qui viennent occuper l'espace autour de la voix d'Andy. Car même si les samples, le clavier, les chœurs donnent beaucoup de personnalité aux titres, c'est bel et bien le chant qui marque principalement les esprits. Entraînante, chaleureuse, fragile, câlineuse, réconfortante, la voix de Uni-

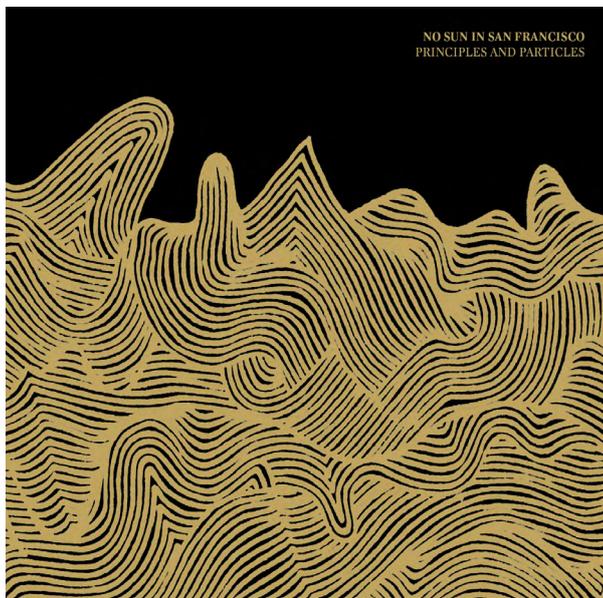
form Motion passe par différents états et nous emmène avec elle dans son univers et jusqu'au morceau caché, elle se marie parfaitement à la guitare et aux autres instruments.

Véritable ribambelle de pépites folk, The magic empire ne donne pas dans pas la surenchère d'instrumentations mais joue juste avec les sensations et les sentiments, plaçant toujours là où il faut ce petit truc en plus (un sample, une note de guitare) qui fait que les morceaux coulent et ne s'assèchent pas avec le temps. Et comme l'objet «disque» est simplement beau, on ne peut qu'être sous le charme.

■ Oli

NO SUN IN SAN FRANCISCO

Principles and particles (Autoproduction)



Avec notamment un membre de Kruger en son sein, No Sun In San Francisco fait donc du... hard. Oui, forcément, la logique est quasiment imparable, limite prévisible. Mais cela n'empêche pas d'avoir la classe pour autant. La preuve avec ce post-hardcore/rock aux ambiances particulièrement soignées à écouter et réécouter pour saisir toutes les subtilités que les Suisses proposent avec ce Principles and particles mettant d'entrée de jeu les choses au clair. Un «Stranglehole» aux abrasions émotionnelles qui lacèrent déjà les enceintes alors que l'on est qu'au premier titre, une puissance de feu indéniable et un savoir-faire plus qu'éprouvé... certes l'ensemble reste quelque peu conventionnel encore mais a déjà tout pour éclabousser les enceintes en faisant grimper la tension de quelques crans (d'arrêt) dans la suite.

Ce qui arrive dès le morceau suivant, «Northern state activity», qui après une mise en route languissante, laisse éclater une colère sanguine appelant à l'exaltation des sens. Une séquence de pillage littéral des enceintes : les vagues déferlantes s'abattent encore et encore sur les enceintes pendant que l'auditeur encaisse comme il peut, chancelant, les tympans ensanglantés et recouvert de poussière. C'est du reste encore sonné par ce

choc thermique qu'il se prend ensuite la muraille «Slow burn» en travers du visage. Tu avances et tu particules alors comment veux-tu que... NSIF ne poursuive pas son oeuvre en matière de démolition sonore. Même s'il ne fait pas que ça non plus, ménageant quelques passages plus aérés où son élégance mélodique donne un peu plus d'éclat à l'album... avant un climax éruptif des plus destructeurs. Tellurique, à l'image de «They thought It could tame the horsewill» qui s'élève sur les ruines encore fumantes et grésillantes de son prédécesseur pour délivrer un cocktail math-post-hardcore noise de l'enfer. Histoire de prouver que la musique des hélvètes évite soigneusement l'écueil du monolithisme bêta.

On valide forcément surtout quand derrière, No Sun In San Francisco lâche un implacable «The great failure» pour ensuite pousser sa mixture post-hardcore à ébullition avec ce «Mind the axe, care for them» aux progressions enivrantes, aux effluves post-chaotiques mais pourtant extatiques, avant de contempler son oeuvre et le champ de ruines qu'il laisse derrière lui avec «They looked at each other knowing J.F. would defeat them all» sentencieux. Et de prendre ainsi une ultime respiration avant de conclure son album en traînant la dépouille de l'auditeur jusqu'aux portes du volcanique Royaume d'Hadès (le très indie-rock-hardcore et sauvage «Omega void», le terminal «Swelling shores»). Un final en apothéose pour un premier album extrêmement solide et compact qui, à défaut de révolutionner le genre, fait ce qu'il a à faire en proposant une qualité d'écriture et d'exécution d'excellente facture, voire même un petit peu plus encore.

Toujours est-il on ne saura pas ici s'il y a du soleil à San Francisco, par contre, on sait que celui des Suisses est savamment dissimulé derrière les nuages d'un typhon sonore venu faire tomber le ciel sur la tête de leurs auditeurs.

■ Aurelio

UMBER

Sunshine young (Oxide Tones)



Alex Steward est un jeune musicien composant une musique évoluant entre ambient céleste et post-rock organique dans le confort de sa chambre, transformée en petit home-studio. Un cocon un peu à l'écart de tout, à la campagne, non loin de Newcastle (en Angleterre), au sein duquel il a déjà donné vie à un EP (Morning's pass), puis un premier album (Earth feet, lifted), auquel fait suite aujourd'hui Sunshine young, sorti par le biais du prolifique Oxide Tones (Canyons of Static, Jet Plane, The Echelon Effect, This Patch of Sky).

Sept pièces flottant dans l'atmosphère, dessinant la cartographie des nuages au gré des desiderata tantôt ambient, tantôt postrock, tantôt plus drone de leur auteur, architecte et maître d'œuvre. Un artiste anglo-saxon qui parvient ici à générer de belles, et pas si fugitives que ça, émotions fil des ses aventures sonores (l'éponyme « Sunshine young », « All the ships » et son atmosphère d'église), tout en parvenant à éviter les pièges d'un classicisme plombé par des influences trop marquées (« The warm calm »). Et même s'il n'évite pas toujours l'accueil de l'ambient neurasthénique qui n'échappe pas à un début d'ennui (« Through rocks & fog »), UMBER parvient avec ce court album à créer des vibrations émotionnelles qui jaillissent de part et d'autre de la par-

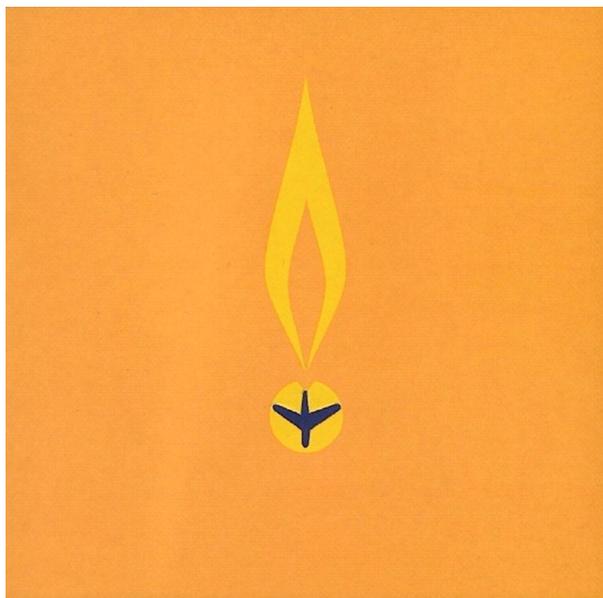
tition au moment où l'on ne s'y attend pas.

Un fait assez remarquable tant le genre semble être complètement fermé car répondant à des codes devenus au fil des années quasi inextricables. Sauf que l'air de ne pas y toucher, Alex parvient, sinon à renouveler le genre, à jouer avec les règles fondamentales d'un classicisme de façade dans l'espoir de faire évoluer sa musique sur des sillons évoquant autant Eluvium que Sigur Ros. Des sentiers musicaux au travers desquels il peint des panoramas musicaux aussi apaisants qu'enjôleurs (« Gött mos », « Opik-oort »), avec une élégante simplicité et une aisance aussi confondante qu'euphorisante. Jolie découverte de plus à mettre au crédit de la maison Oxide Tones.

■ Aurelio

BURNING AIRLINES

Mission: Control! (Arctic Rodeo Recordings)



Burning Airlines qui connaît une seconde jeunesse par le biais du plus américain des labels allemands, en l'occurrence Arctic Rodeo Recordings (Far, Pilot to Gunner, Retisonic, Walter Schreifels...), LE spécialiste européen de la cause 90's venant d'outre-Atlantique mais pas que, c'est autant par les joies de la mondialisation (qui a donc parfois du bon) que le retour en grâce du support vinyle. Pour ceux, et ils sont sans doute nombreux, qui seraient passés à côté du groupe durant sa carrière éphémère (et alors qu'aucune reformation ne semble d'actualité), on la fait courte : Jawbox + Government Issue = Burning Airlines. Autrement dit, la grande classe emo-rock alternative US avec de très légères pincées de post-hardcore punk fugitives et un feeling outrageusement intemporel.

Normal alors que dès «Carnival», Mission: control! (qui est chronologiquement parlant le premier album des natifs de Washington) dont le son a été retravaillé pour l'occasion, respire la classe. Songwriting racé, prod' quatre étoiles - et en même temps quand on a J.Robbins (producteur de Clutch, Against Me! ou Faraquet) dans ses rangs, ça doit aider - mélodies addictives et lignes de guitares fuselées, difficile de rester insensible. Même si la suite n'est pas immédiatement aussi réussie («Wheaton calling»), le groupe corrige le tir quelques instants

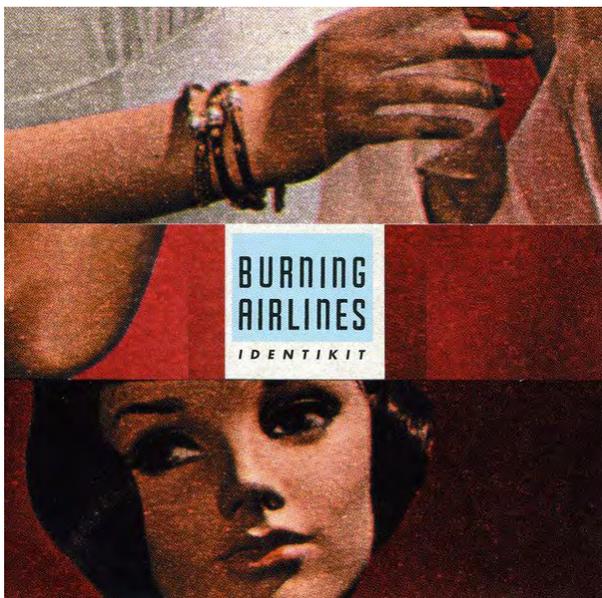
après avec un bondissant «Pacific 231» puis un «Scissorsoring» quasiment hypnotique. Dans ce registre émo-rock parfois légèrement punk (l'intense «Crowned»), d'autres fois légèrement noisy («The escape engine», «Meccano»), Burning Airlines se révèle particulièrement abrasif («3 sisters», «Flood of foreign capital» et son final post-noise-core subversif) et démontre que, oui, parfois, c'était mieux avant...

Quelques moments d'excellence pure comme sur le très saturé «Sweet deals on surgery» ou le plus «pop», dans son écriture «I sold myself in», les Américains livrent ici un premier album (datant de 1999 quand même) de haute volée, homogène dans ses variations de ton, particulièrement racé, qui prend toute sa valeur en vinyle, d'autant que l'objet est, de fait, très classe : merci Arctic Rodeo Recordings. Pas mal pour un disque qui n'a pas moins d'une quinzaine d'années et qui n'a même pas pris une demi-ride.

■ Aurelio

BURNING AIRLINES

Identikit (Artic Rodeo Recordings)



Deuxième album studio signé Burning Airlines et sorti lui en 2011 (soit deux ans après *Mission: control!*), *Identikit* fait lui aussi l'objet d'une très classy réédition vinyle par le biais d'Arctic Rodeo Recordings et sans plus de politesses ni de courbettes protocolaires, envoie d'entrée de jeu les riffs rock titiller les enceintes. «*Outside the aviary*» est ainsi une mise en bouche à la fois goûteuse et bien épicée, tout en énergie ardente et feeling à la limite d'un pop-punk qui colle bien à l'atmosphère 90's/début des années 2000 de l'album. Bien en orbite, le groupe prend alors un virage un peu osé avec un «*Morricone dancehall*» aussi surprenant que déstabilisant à la première écoute. On va devoir s'y habituer.

Parce qu'avec ce nouvel album, les Américains ont décidé de poursuivre l'exploration d'un songwriting changeant et organique en développant un titre aux effluves noise-rock alternatif pour le moins anguleux, assez insaisissable au début mais finalement porteur d'un certain magnétisme au fur et à mesure qu'on le passe en boucle. Tout comme «*A lexicon*» qui bien dans une veine différente, plus grungy, balade son cool tout au long de quelques trois minutes et trente secondes d'un titre efficace et bougrement addictif. La vision de la balade rock par Burning Airlines a quelque chose d'assez

inédit et donc rafraîchissant, à l'image de ce qui suit, entre un «*A song with no words*» qui cherche la mélodie accrocheuse à tout prix et un «*Paper crowns*» à la colère pop assez flagrante. Problème : entre les deux, le groupe enchaîne des titres fades et sans âme («*The surgeon's house*», «*The deluxe war baby*», «*Everything here is new*»).

Là est sans doute le gros point noir d'un album qui compte tout de même pas moins de seize titres à son tracklisting : ne pas avoir su séparer le bon grain de l'ivraie pour ainsi garder des morceaux du calibre d'un «*Blind trial*» enlevé ou d'un «*Identikit*» aussi éponyme que ténébreux et de se débarrasser du superflu (un «*Election night special*» faiblard, «*Tastykake*» sans le moindre intérêt sinon foncièrement pénible). Heureusement, les Burning Airlines ont encore quelques jolies cartouches dans leurs cartons et bouclent l'album avec le bondissant «*Earthbound*» ou le plus élégant «*Dear Hilary*». Une manière de se sortir du piège de la trop grande variation de ton, qui, bien que louable dans la démarche (afin de ne pas se répéter), fait de cet *Identikit*, un disque à... l'identité justement pour le moins insaisissable. Globalement moins convaincant que son très bon prédécesseur.

■ Aurelio

2 5 t h D O U R F E S T I V A L
P l a i n e d e l a M a c h i n e À F e u - D o u r

5 DAYS OF
L O V E
B A L T E R
N A T I V E
M U S I C

25



JULY
18.19.20.21
CAMPING WARM-UP JULY 17
2013



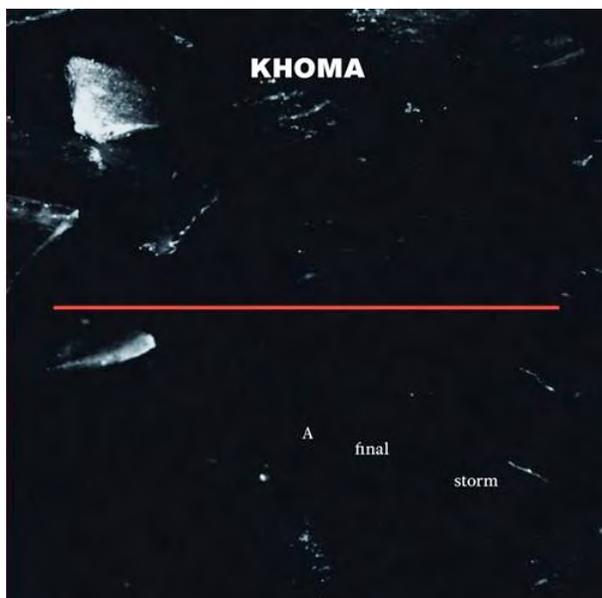
Pass 105 € (+ 20 € camping) / Ticket 50 € (+10 € camping)

Info & Tickets: www.dourfestival.be

50 Min From Brussels  45 Min From Lille  2h20 From Paris  2h45 From London

KHOMA

A final storm (Selective Notes)



Sorti assez confidentiellement en CD/digital par le très indépendant label scandinave Selective Notes et réédité quelques années plus tard en vinyle par Pelagic Records (le label de The Ocean), A final storm marque à la fois le terme d'une trilogie discographique initiée en 2004 par l'album Tsunami et poursuit deux ans plus tard avec The second wave ; et le retour à l'indépendance après un détour en mini-major (le deuxième opus long-format des Suédois ayant vu le jour chez Roadrunner). Le tout s'offrant, en l'espace d'une petite douzaine de titres, une nouvelle escapade dans les déserts glacés de leur Scanie natale, avec toujours cette griffe qui est la leur, intense et saisissante, aisément reconnaissable pour celui qui est familier de cet univers.

Très exactement onze morceaux qui s'élancent sur un «Army of one» aussi ombrageux qu'efficace. La basse est ronde, le riffing musculeux mais élégant, il se dégage une impression de puissance veloutée et en même temps de mélancolie presque pop, domptée un feeling rock alternatif aux fulgurances post-métallique de premier choix. On en prend moins de cinq minutes de musique mais cela suffit à Khoma pour combler son auditoire invisible. Avec son sens de la dramaturgie sonore parfaitement aiguisé, ses émotions brutes qu'il fait jaillir

où on l'attend, quand on l'attend, mais avec une maîtrise invariable de son sujet («From the hands of sinners»). Et ainsi de l'emmener jusqu'au sommet de cet A final storm dès la troisième piste : l'intimiste et bouleversant «Harvest», véritable petit miracle musical venu du froid. Sublime.

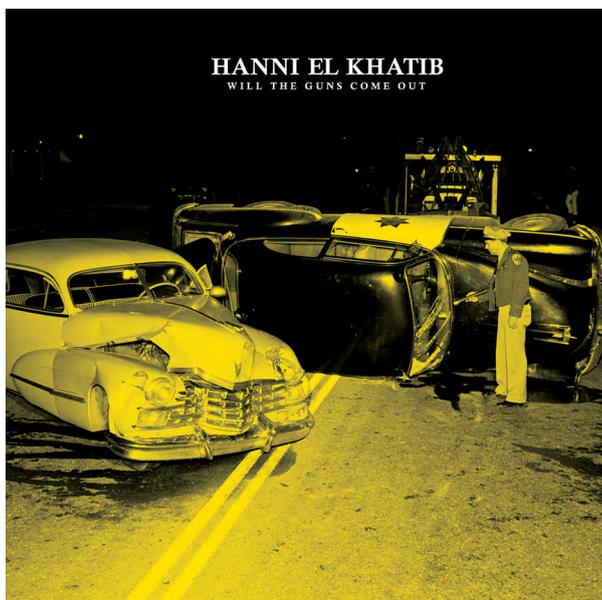
Un peu difficile de faire mieux derrière ça et il est sans doute là le problème majeur de cet album, le fameux écueil qui accueille tous ceux parvenus un peu trop tôt au climax sensoriel de sa création, dès lors qu'il reste encore huit titres à écouler. Evidemment, Khoma fait mieux qu'assurer le minimum syndical, entre un «Osiris» à la mécanique rythmique implacable et aux mélodies habitée, facile mais toujours agréable, un éponyme mêlant fragilité et puissance d'impact avec un savoir-faire certain, ou un «The tide» qui reprend encore une fois les codes de la musique des Suédois pour en proposer une légère variation post-pop-rock enjouée. On apprécie mais on attend des éclairs de génie ou cette excellence à laquelle le groupe nous a habitués sur Tsunami puis The second wave. Et celle-ci se fait rare, les scandinaves se contentant un peu trop souvent de se limiter à ce qu'ils savent (certes, très bien) faire sans se réinventer, ni provoquer d'étincelle («All like serpents», «By the gallows»).

On se rassure, tout l'intérêt de l'album n'est pas non plus dans les trois premiers titres et si Khoma déçoit quelque peu, il n'est pour autant jamais mauvais, se limitant à ne pas trop forcer son talent si ce n'est sur les quelques pépites à la beauté ineffable que l'on retrouve au détour d'«Inquisition» ou «In it for fighting». Classe comme toujours, oui, mais un peu trop dans la facilité. Car il ne faut pas se leurrer, ce groupe-là peut aisément mieux faire et atteindre une réelle constance dans l'excellence.

■ Aurelio

HANNI EL KHATIB

Will the guns come out (Because)



Petit retour en arrière. A la rentrée 2011, un Californien aux cheveux gominés répondant au nom d'Hanni El Khatib pose sur disque onze titres inspirés du rock US sixties. Cet Eddie Cochran des temps modernes fait sensation avec *Will the guns come out*, un premier album qui confirme cette tendance dans laquelle le rétro, avec une pointe de modernisme tout de même, fait toujours recette. Tout en rappelant que cet ancien designer de la marque de streetwear Huf et fana de skate est loin d'être le seul dans ce cas, certains de ses compatriotes en sont même devenus des stars, citons les White Stripes comme exemple. Ceci expliquant peut-être toute cette hype autour de ce trentenaire car sa musique est foutrement pas mal et qu'en plus ça plaît !

D'un format relativement court, ce disque sert des morceaux bruts et raboteux. Hanni varie les plaisirs avec, d'un part, une guitare électrique sans artifice parcourant ses gammes blues et crachant de sobres riffs garage («Build. Destroy. Rebuild»), et d'autre part, des envies plus mesurées accompagnées d'un folk-american sauvage à l'instar de la touchante «Wait wait wait». Cet album répond clairement à une envie de liberté, celle de s'échapper vers une période qui a touché son géniteur, peut-être trop ému par sa vie contraignante de

bureau. Accompagné de son pote batteur, ce multi-instrumentiste lorgne également vers le doo-wop («Dead wrong») et nous offre à sa manière des classiques de la culture américaine tels que la fameuse «You rascal you» (popularisé par Louis Armstrong ou Serge Gainsbourg en France), le «I got a thing» des Funkadelic, chanson qui d'ailleurs sera utilisée pour une pub Nike et le «Heartbreak hotel» d'Elvis Presley en mode acoustique.

Hanni El Khatib est un homme nostalgique d'une période où, selon lui, l'esthétique et le design sont devenus iconiques et pendant laquelle la société évoluait et inventait. Alors pourquoi inventer quand tout est déjà fait ? Le bonhomme s'en fout, se sert de ça, s'amuse, n'est guidé par aucune contrainte et vit son rêve. Que demande le peuple ?

■ Ted

ALL PIGS MUST DIE

God is war (Southern Lord)



Avec du Converge ou du The Hope Conspiracy au line-up, on se doutait bien que All Pigs Must Die n'était pas fait pour les faibles. De faire écouter ça aux tympans sensibles tu t'abstiendras, parce qu'à raison, l'inaugural «Death dealer», une fois passé l'intro polie du début, distribue les petites tendresses par palettes entières. Le riff ardent saute à la gorge de l'auditeur, les hurlements rageurs tranchent la carotide et la section rythmique arrose tout histoire de «terminer» le travail. Mais façon Terminator débarqué dans la maison Southern Lord. Car, APMD, c'est un truc qui découpe la cochonnaille un peu définitivement. Que cela soit dit.

Évidemment la distribution de baffes ne s'arrête pas au premier titre et le groupe envoie sévèrement la purée, brutalise les enceintes à coup de «Sacrosanct» à la rythmique expéditive et aux vocalises forcenées. On l'a bien compris, le groupe tranche dans le lard et envoie des frappes de porc contre les amplis. En même temps, qu'attendre d'une telle formation qui propose des titres du genre «Pulverization», «God is war» ou rien moins que «Third world genocide» ? Même s'il s'agit de se la jouer un peu rock'n'roll de temps en temps et démontrer qu'on n'est pas non plus là que pour en mettre plein la gueule de l'assistance (même si parfois... voire sou-

vent....) mais aussi pour claquer quelques plans techniquement au jarret.

Parce que les gaziers sont tous sauf des veaux, l'album se transforme en véritable machine à envoyer des parpaings dans la tuyauterie («Extinction is ours»), l'impressionnante session de laminage des conduits qu'est le charmant «Sadistic vindicator» venant tout aussi brutalement que le reste de l'album conclure les (d)ébats de cet album assez court mais salement efficace. Un disque... compact, d'une maîtrise aussi folle que son format est ultra-ramassé, une sorte de mix entre Converge, Cursed et Trap Them : un album de tueurs exécuté par des esthètes de la mise à mort auditive (sympa l'artwork sans équivoque) qui ont ici sorti le bazooka crust/hardcore/punk un peu grindeux. Dieu est donc grand mais surtout fatal, lorsqu'il s'agit pour lui de dégingluer ses (in)fidèles.

■ Aurelio

WAKO

The road to awareness (Rastinho Records)



Avec son death groovy méchamment velu, WAKO (pour We Are Killing Ourselves) est le nouveau fer de lance de la scène métal (qui envoie de solides pétards dans les écouteilles) portugaise. Et si sur ce registre, des groupes de qualité il n'y en a pas non plus des masses (ce qui peut aider à se distinguer), les lisboètes font mieux que se défendre sur ce The road of awareness, sorti chez un label local (Rastinho Records) bien garni en ogives death musculeuses, vocalises hargneuses et autres étreintes auditives bien viriles car dopées par un riffing des plus foudroyant.

Deux premiers titres assez basiques mais efficaces pour faire chauffer la mécanique («Shape of perfection», «Ship of fools»), WAKO décide de monter en pression et de faire parler sa puissance de feu : intro aux textures industrielles, moshparts qui déglissent les neurones, une mécanique rythmique puissance et une technicité à l'épreuve des balles, «Dissonant dark dance» fait parler la poudre et prépare le terrain à un «Drifting beyond reality» qui explose tout sur son passage. Le groupe a décidé de frapper un grand coup et passe en mode gojiresque avec un titre largement inspiré de l'oeuvre des Landais, avec ce qu'il faut de personnalité pour rester crédible.

Quelques soli bien placés également qui, malgré une production en deça de leurs glorieux modèles, assurent le quota syndical de démolition métallique, We Are Killing Ourselves fait le job et enchaîne les mandales bien sonores («Extispicium», «The shadows collapse within») en la jouant de sa modernité pour se payer quelques plans un peu plus old-school pas dégueu. Les morceaux se suivent, se ressemblent (un peu), se complètent (surtout) de manière à parvenir à un résultat parfaitement homogène («Coded message of death», «The sorcerer», «Coronation of existence»), bétonné jusqu'à l'os et maçonné bien comme il fallait. Parce que dès qu'il s'agit d'aller au mastic, le portugais fait parler un savoir-faire quasi inné. Pas révolutionnaire, ça non, classique, oui sûrement, mais quand même drôlement bien foutu.

■ Aurelio



INTERVIEW > 7 WEEKS

Entre leur tournée à l'étranger et leurs concerts en France, Julien bassiste et chanteur de 7 Weeks prend un peu de temps pour répondre à nos questions sur leur nouvel album Carnivora et d'autres sujets...

Vous enchaînez une tournée à l'étranger avec une tournée en France, ça va, pas trop fatigués ?

Bizarrement non, il y a un rythme à prendre c'est sûr, mais là on vient de finir 31 dates et on y retournerait bien, on est d'attaque ! L'ambiance des concerts a été incroyable, ça booste.

Comment avez-vous été reçu hors de nos frontières ?

Très bien, on y retourne d'ailleurs en septembre/octobre.

Il y a des pays où vous vous sentez mieux accueillis ?

On a aimé tous les endroits où on est allé. La tournée de février a été réellement dépaysante et très forte en expérience que ce soient les concerts, les trajets même si les climats étaient plutôt rugueux pour nous ou encore les gens que l'on a rencontré. Mais je crois que la nuit passée à errer dans Berlin par -10° restera un souvenir émouvant, cette ville est tellement imprégnée d'histoire que l'on était tous subjugués par ce qui se dégageait,

par ce qu'on voyait. L'Autriche avec nos amis de Daichi avec qui on fait plusieurs concerts est aussi un super souvenir.

Quelle est la meilleure bière que vous ayez bue ?

Franchement, je ne veux pas faire le franchouillard mais vu que là-bas y'a de la bière partout et dans des proportions énormes, la fois où on a squatté le bar d'un petit resto à Berlin qui avait du pastis, de l'absinthe et du vin, on s'est plutôt concentré là-dessus !

En France, vous êtes de nouveau sur la route avec Mudweiser, y'a qu'eux qui veulent jouer avec vous ?

Je ne sais pas trop comment prendre ta question. Mudweiser sont des vrais amis et un putain de groupe avec qui on a déjà joué 42 fois. C'est nous qui nous occupons de quasi tout le booking des tournées, donc oui on choisit Mudweiser et Loading Data car ce sont des potes mais surtout car le plateau a une cohérence, une qualité artistique, une actualité et un professionnalisme qui permet de caler des tournées de 17 jours consécutifs en France dans de bonnes salles. Je ne donnerai pas le nombre de groupes affiliés stoner qui nous ont contac-

tés pour faire partie du plateau mais tes mains et tes pieds ne suffisent pas à les compter.

Plus sérieusement, vous aviez prévu de donner une suite au "Stoner rise" dès 2011 ?

Oui, dès le dernier soir, d'ailleurs la tournée était calée avec les Elderberries jusqu'à ce qu'ils se désistent.

Depuis All channels off, vous avez changé de label, pourquoi et comment ?

Nous avons toujours été en indé avec notre propre label F2m Planet. Pour Carnivora nous avons rejoint la Klonosphere car le contact avec Guillaume Bernard nous a plu et son label bénéficie d'une bonne image et d'un bon réseau. Nous sommes toujours chez F2m Planet puisque 7 Weeks n'est qu'une entité artistique, F2m Planet est le producteur/signataire pour tout ce qui touche au groupe.

Carnivora est très marqué par le stoner US, ça devait vous démanger de revenir vers ce style après 7 Weeks plays Dead Of Night... ?

Non, cela ne nous démangeait pas plus qu'autre chose, on a juste fait la musique qui venait. On a adoré faire Dead of night, ce n'est pas juste une parenthèse dans la vie du groupe, c'est une évolution, une maturation. Le projet était basé sur le film qui est très sombre, torturé, froid et mélancolique, la musique l'était donc aussi. Pour Carnivora on est bien sûr revenu à quelque chose de plus direct et rock mais on n'était pas en manque, c'est juste que notre inspiration s'est à nouveau tournée vers ça, mais cet album est pour moi plus proche de Dead of night que de All channels off. On avait composé pas mal de titres « à la All channels off » depuis sa sortie, en 2009, on en a même joué certains sur scène, mais au final on trouvait que ça sonnait soit comme du déjà-vu, soit moins bien. 7 Weeks plays Dead Of Night nous a ouvert de nouvelles portes et nous a sorti de la torpeur artistique dans laquelle on était.

On y trouve pas mal d'influences diverses de façon assez évidentes, vous vous ne êtes pas dit "ça sonne trop comme les Doors ("Let me drown") ou Pearl Jam ("Year zero")" au moment de composer ou enregistrer ?

Franchement non. J'ai justement réécouté « This is the end » et « Alive » puisque c'est ceux-là qu'on entend cités, et si les couleurs mélodiques et les ambiances peuvent faire penser aux intros de ces titres qui sont ancrés dans l'inconscient collectif musical moderne, les morceaux n'ont vraiment rien à voir. Mais bon, je me souviens sur B(1)ack days, certains nous disait du titre « Hooked » que c'était un plagiat de « Millionaire » de

QOTSA mais d'autres que c'était « King of the road » de Fu Manchu, alors....

Qui a fait l'artwork ? Vous aviez en tête ce squelette de bestiole ou on vous l'a livré tel quel ?

C'est Gilles Estines qui avait déjà bossé sur Dead of night. On adore bosser avec lui car il est très bon et nous surprend à chaque fois. Je lui ai donné des bribes de textes, des images que je ressentais par rapport aux textes. et là il nous a pondu un truc de malade qui fait le lien entre tous les morceaux, il a su apporter une dimension supplémentaire au disque, c'est pour ça qu'on a fait un digipack en 3 volets avec un livret 12 pages, c'est un super objet.

Vous avez tourné un clip pour la promo de 7 Weeks plays Dead Of Night..., il y a quelque chose de prévu pour Carnivora ?

On a déjà fait un teaser pour la sortie de Carnivora avec Willy Windrestin qui avait fait le clip de « Four again » et on travaille actuellement avec lui pour un clip dans les semaines à venir. On aimerait en faire 2 dans l'année mais je ne sais pas si ce sera possible.

Après votre concert au HellFest, vous irez voir quels groupes ?

Y'en a tellement ! Neurosis, Sleep, High on Fire... toute la Valley en fait. Et Halloween pour le fun le soir avec Kreator, soirée choucroute quoi !

Merci aux 7 Weeks et à la Klonosphere !

■ Oli





INTERVIEW > NOÏD

C'est David, auteur, chanteur et guitariste de Noïd, qui répond à quelques questions sur le dernier album en date et qui ne monte pas au clash pour faire parler de lui mais préfère rester posé et lucide.

Vous préférez qu'on dise que votre musique est rock ou métal ?

Sur notre dernier disque les influences sont plus rock, et je pense qu'au fur et à mesure des années, nous avons laissé de côté certains aspects comme la double pédale, ou du chant souvent saturé plus propres au métal, au profit de plus de mélodies et d'ambiances. Cela n'enlève pas la possibilité d'emmener une forte énergie dans notre musique et nous ne renions rien dans le métal/punk, car des éléments s'y retrouvent encore sur notre dernier disque même si c'est à moindre dose. En tout cas, l'énergie des 3 disques se retrouvent en concert où rock, métal et punk y font très bon ménage à notre goût !

Ce n'est pas difficile d'entendre parfois qu'on est "trop métal" pour un rockeur ou "trop rock" pour un métalleux ? C'est vrai qu'on entend parfois ce genre de choses, mais

les gens n'ont qu'à écouter la musique qui leur correspond si notre zique semble trop rock pour un pur métalleux ou l'inverse. Pour ce qui est de Noïd, le principal est de se faire plaisir en composant, de nous satisfaire déjà tous les 4 quant au choix du style avec aussi l'envie de faire une musique toujours nouvelle. Ensuite, les points de vue ou jugements de valeur de ce genre je t'avouerais que personnellement ça ma passe un peu au-dessus, car je me sens avant tout simple humain. Je porte autant d'amour et de respect pour certains groupes de rock que pour certains de métal et la segmentation à mon sens c'est dommage, surtout si en plus on met des clivages entre ces mondes musicaux si proches...

Vous avez décidé de changer de studio pour ce 3^e album, pour quelles raisons ?

Nous avons choisi d'aller bosser au Swan Sound Studio avec Guillaume Doussaud, car nous connaissons et apprécions beaucoup son travail avec d'autres groupes de notre style entre autres. Donc un choix très simple associé au fait que son studio ne se trouve pas loin de chez nous dans la Manche, et nous avons-nous-mêmes

maquetté puis enregistré toutes les parties guitares, basses et les voix dans notre studio, puis le mixage et le mastering s'est fait chez Guillaume. C'est un choix qui après recul nous satisfait pleinement. De plus ce disque a fait plus évoluer la musique du groupe plus que nous ne l'imaginions, car il devait initialement être un EP et a fini comme un album 8 titres.

Clashing daily, c'était prémonitoire pour surfer sur le buzz La Fouine/Booba ? Avec qui vous auriez envie d'avoir un clash histoire de faire parler de vous partout ?

Perso je ne savais même pas qu'il y a eu un clash La Fouine/Booba, et créer un clash ou surfer sur les buzz c'est pas notre démarche première non plus... Après je rêvais effectivement de provoquer des clash avec beaucoup de personnes, notamment des grands spéculateurs, actionnaires, certains de nos représentants gouvernementaux devant des gros médias, en les retournant contre eux-mêmes... Mais l'idée du titre n'est pas là, elle est plus un appel à prendre en considération ce qui ne va pas dans nos problèmes quotidiens, à utiliser nos énergies à bon escient. Il y a aussi un plus que ça, une envie de voir au-delà cette cage mental/virtuelle et oppressante de notre monde moderne. Un peu de philosophie je ne pense pas que fasse de mal dans cette société qui nous guide on ne sait où, si ce n'est vers plus de matraquage médiatique, de fichage, de manipulation...

Le clip de "Fair and free" bénéficie de beaux plans, d'un bon montage et d'une belle post-prod mais pas de scénario, c'est un reproche qu'on fait souvent aux groupes, pourquoi ce choix ? Et pourquoi avoir choisi ce titre ?

Pour moi, c'est un des moins intéressants car il est très "basique". Nous voulions quelque chose qui nous représente en tant que groupe qui joue sur scène, ce qui se retrouve sur le clip. D'où le fait qu'il n'y ait pas de scénarios, mais des messages sont parsemés à travers le clip en lien avec le thème du morceau. Nous avons choisi de bosser avec quelqu'un de notre région une fois de plus, Hervé Schmoor, qui est un pote dont les documentaires et les courts métrages étaient vraiment empreintes de talent selon nous. Nous avons ensuite hésité entre ce titre et 2 autres, mais nous trouvons qu'il représentait le dernier opus, sûrement dû à son côté plus basique peut-être, mais surtout efficace selon nous.

Vous aimez bien les 7Weeks, ils se sont essayés au

ciné-concert, ça vous brancherait ? La fin de "Story of the next day" pourrait très bien aller sur un film...

Merci et ça montre que tu as écouté le disque jusqu'à la fin ! Pour ce qui est du ciné concert, j'ai assisté à un de leur show sur Rennes qui était vraiment une expérience assez hors du commun. C'est un gros travail de compositions, avec aussi beaucoup d'ambiances ce que fait parfaitement 7 Weeks avec un clavier, ou quand ils tournent entre basse et guitare. Et on se rend compte que c'est un travail différent et plus difficile qu'un simple live. Après je pense que ça ne correspond pas vraiment à nos envies et nos projets futurs. A l'époque de la sortie du dvd de Gojira The link où ils présentaient leur ciné concert l'idée m'avait aussi beaucoup séduit, mais on laisse ça aux autres pour l'instant.

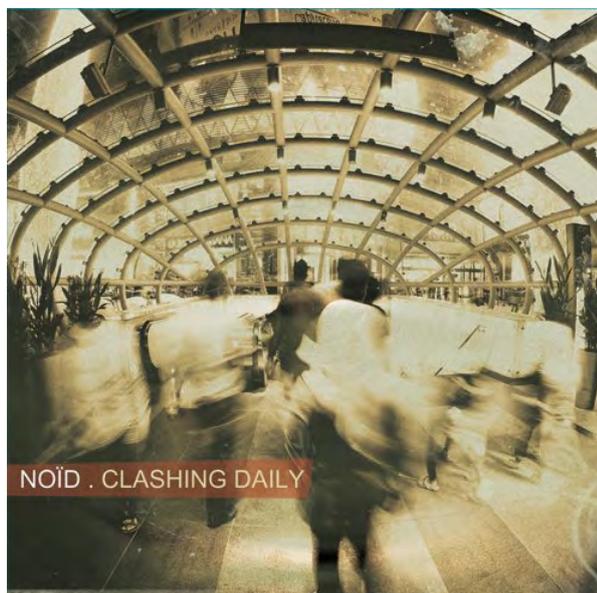
Vous avez quelques dates dans le Sud-Ouest en avril, et après ? Des projets à court terme ?

Oui nous serons sur la route en avril et nous passerons par Amiens, la Belgique, Bordeaux, Toulouse et Pau notamment. D'autres dates sont à venir pour l'été et l'automne aussi et nous allons nous remettre à la composition du disque cet été. Un nouvel album devrait voir le jour courant 2014 logiquement, un vrai gros disque où on mettra toujours plus de foi, car après ces 12 ans d'existences on a encore beaucoup d'envies musicales et plein de choses à exprimer !

Merci David et merci Noïd !

Photo : Jonathan Bouillaux Photography

■ Oli





ADAM RUBENSTEIN

Excavator

(Arctic Rodeo Recordings)

Le leader de Chamberlain, Adam Rubenstein, est également un songwriter de talent comme le démontrent les premiers titres de cet Excavator livré dans un élégant digifile. Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple et que l'on apprécie l'objet «physique»? Adam, comme son label, ne se pose pas de question et déballe des morceaux qui tapent instantanément dans le mille. «Count on me» met l'album sur orbite et on est déjà séduit par le charme suranné de ce premier titre, ses saveurs typiquement indie-rock américaines comme son feeling classique. La suite est du même acabit, dévoilant des mélodies émo-rock finement ciselées et subtilement accompagnées par des arrangements dépourvus du moindre effet superflu («I'll retrieve», «Sunday season»). Adam Rubenstein ne se cache pas, pas plus qu'il ne donne dans la fausse pudeur. Et même s'il tire parfois un peu trop sur la corde sensible («Helpless»), il parvient également à faire naître des émotions à fleur de peau («When your angels come», «Playground») renvoyant non pas au disque de l'année mais à un album qui vaut le coup rien que pour le sublime «No big surprise».

■ Aurelio



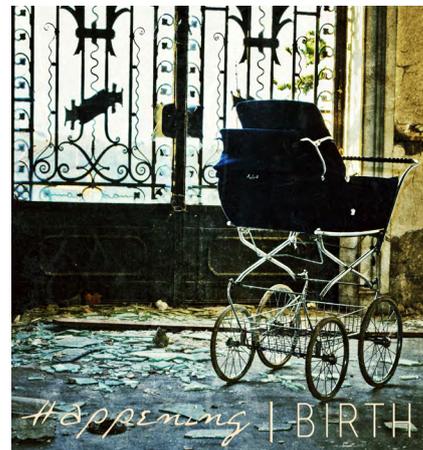
OF JUNE

Rêve érotique

(Autoproduction)

En 5 titres, le trio bisontin présente l'étendue de ses influences et de ses aspirations à produire un rock décomplexé et affranchi des carcans, tapant à tout va dans les tiroirs et n'hésitant pas à accoler un riff granuleusement noise à une ligne de clavier ultra froide. Avec un chanteur habité (on pense à Cedric Bixler-Zavala de The Mars Volta) et une rythmique dynamique qui sait aussi se taire pour casser l'ambiance rock et en installer une plus glauque, le tableau est presque complet. Presque car il est impossible de définir la musique de Of June dans sa globalité tant il y a de la folie. Mais une folie douce car mesurée, calculée et qui nous entraîne avec elle assez facilement quand elle ne nous laisse pas réfléchir («Missing shot», «(Last trip before) Midnight»), avec davantage de difficulté quand le tempo se ralentit et que les sonorités du synthé viennent nous ébouriffer les oreilles («Miami police»). Si tu n'as pas peur des contrastes, tente l'aventure Of June car les groupes qui proposent quelque chose de différent et qui le font bien ne sont pas légion.

■ Oli



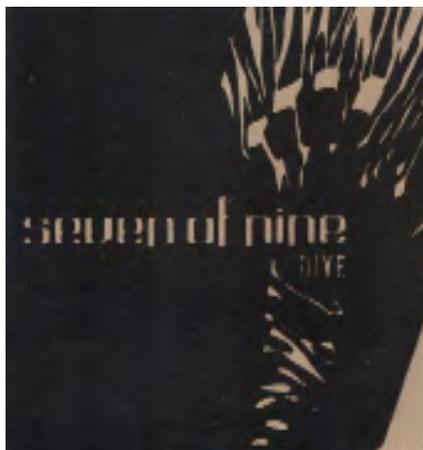
HAPPENING

Birth

(DYFR)

Il est rare qu'après avoir enfourné une galette pour la première fois dans ma platine, j'en ressorte aussi chamboulé ! Birth, premier EP du (très) jeune mais (très) prometteur trio Happening, vient de me donner une belle baffe façon punching ball, et plusieurs mots me viennent immédiatement à l'esprit pour caractériser la musique de ce groupe venu d'Aix-les-Bains : puissance, folie, mélodies, chaos, destructuré, cohérent, jouissif. Putain de jouissif. Se définissant comme un groupe « post hardcore alternatif » et se sentant proche de Thrice et Architects, le trio aixois délivre un 5 titres d'une maturité déconcertante. Et bien que peu familier à ce style, j'ai vraiment l'impression d'être tombé sur un « truc » qu'il ne va surtout pas falloir lâcher. Mis en boîte au Warmaudio (UMFM, Flying Donuts), Birth est plus qu'une carte de visite : c'est l'élément d'un CV qu'il conviendra de mettre en avant en gros caractères. Gros son, compos intelligentes, véritable sens de la mélodie, Happening frappe fort pour un premier effort. Il conviendra juste d'apporter quelques améliorations aux deuxième voix, et on frôlera la perfection.

■ Gui de Champi



SEVEN OF NINE

Dive

(Autoproduction)

Depuis 2009 et son dernier EP, le trio Seven of Nine est devenu un quatuor avec l'arrivée de Ben (batter de Shoot The Singers) qui reprend une guitare et un micro (ses armes d'origine) et apportent aux multiples influences du combo (Tool, Membrane, Mogwai...) une touche plus grungy notamment par sa voix. Capables de composer de bons titres dans différents registres, les 7 of 9 offrent avec Dive un double visage. Le premier est celui d'un rock délicat, clair, aérien, posé et chaleureux même s'il n'est pas marqué par certaines inquiétudes (le Toolien «Dive. Drown. Find»). Le second, c'est celui d'une noise ébouriffante qui éclate un peu dans tous les sens et que la production (notamment le son des distorsions) ne met pas franchement en valeur, les saturations qui traînent rendent quelques passages brouillons et c'est donc quand le combo éclaircit ses idées et ses titres qu'il obtient davantage notre attention. A noter qu'en plus de quatre longs morceaux, Seven of Nine a gravé «The time is near», un remix angoissant et pas inintéressant. Bref, on va continuer de garder une oreille sur eux...

■ Oli



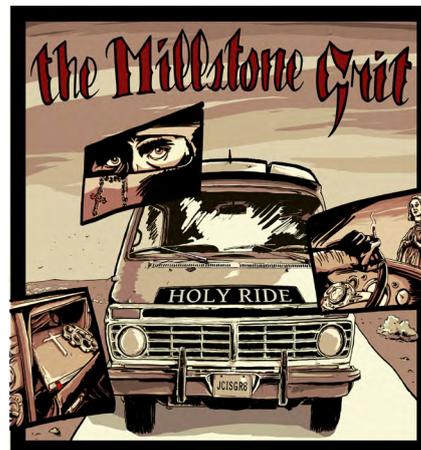
WAX TAYLOR

Dusty rainbow from the dark

(Believe Recordings)

Entre ses tournées mondiales, Wax Taylor a dévoilé son nouveau répertoire sur un 4ème album intitulé Dusty rainbow from the dark sorti à la rentrée dernière. Cet ambassadeur français de la scène trip-hip-hop cinématique a cette fois-ci passé l'épreuve du concept-album produit en trois phases : la composition des morceaux à base de sampling de vinyles, l'écriture de l'histoire en compagnie de Sara Genn, une artiste new-yorkaise, et enfin, enregistrer l'œuvre narrée par la voix légendaire du Britannique Don Mc Corkindale. A cela, vous ajoutez un casting d'invités varié en fonction des styles (nu-soul, hip-hop, trip-hop jazzy...) et aux choix intelligents (Jennifer Charles d'Elysian Fields, Mattic, Charlotte Savary, Ali Harter et j'en passe) et vous tenez là un album qui a fière allure certes, mais dont l'écoute semble vraiment trop facile à digérer, trop prémâché, et manquant clairement de complexité. Aucune vraie surprise sinon les agréments de quelques titres tels que le tube «Heart stop» ou la groovy «The sound».

■ Ted



THE MILLSTONE GRIT

Holy ride

(Autoproduction)

Premier EP du trio parisien The Millstone Grit, Holy ride démontre en quatre titres que le stoner rock a encore de beaux jours devant lui ! Présenté sous forme d'un digipack soigné et sans fioriture, Holy ride concentre 21 minutes de fureur, de guitares poisseuses, de rythmes lourds et entraînants et de mélodies spongieuses. A la manière d'un The Sword dans le traitement du son (et parfois dans les mélodies vocales), The Millstone Grit fait mouche à chaque accord bavant des amplis, se payant le luxe d'exécuter des morceaux efficaces et bien pensés. Le tout agrémenté de chorus peut-être trop en retrait et d'une voix qui ne demande qu'à s'affirmer. Les ambiances sont tour à tour pesantes (« Left for dead »), oppressantes (« Pale striding demons »), électriques et sauvages (« Holy drive ») les gars ne faisant définitivement pas dans la finesse. Tout en respectant les sacrosaintes mélodies. Que demande le peuple ? Peut-être de constater la puissance de l'ensemble en concert et par la même occasion se conforter dans l'idée que ce groupe envoyant ce heavy stoner rock débordant sur le punk respire la passion et l'authenticité.

■ Gui de Champi



KAYLZ

Obsidian echoes

[Hell Vice | Vicious Records]

Quand un label décide d'envoyer un CD sampler pour présenter 4 nouveautés, il y a des chances pour que tout le monde ne puisse prendre ses aises, manque de chance pour nous, c'est l'EP de Kaylz qui est amputé d'un titre. Ce «Power circle» n'est pourtant pas moins bon que les trois premiers, il est beaucoup plus clair et apporte pas mal de contrastes par rapport aux précédents qui sont assez sombres, donnant sans retenue dans le lourd et l'abrasif, un ensemble éclairé par moments grâce à quelques élans guitaristiques, promenades de la basse et roulements entêtants. Le trio évoluant sans chanteur, sa musique s'infiltré plus aisément dans sa globalité dans notre cerveau qui encaisse des riffs massifs et/ou incisifs en bloc et relâche la pression quand la saturation disparaît. Post faute de chant / math de par quelques rythmes / stoner par le grain / sludge de rigueur vue la pesanteur / core pour l'agressivité, Kaylz accepte de se coller plusieurs étiquettes pour se forger un son propre (même si pour jouer avec le mot et pinailler, celui de la distortion pourrait sonner encore mieux).

■ Oli

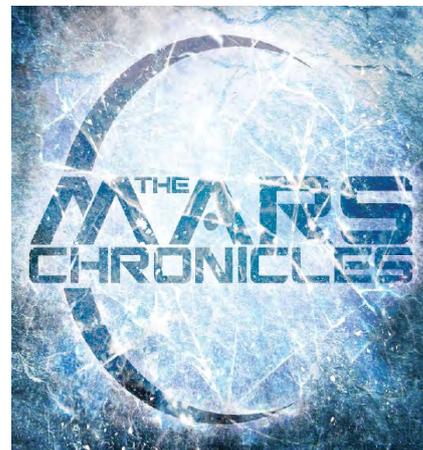


PLASTIC SMILE

Black days (Lemon sounds)

Les Plastic Smile se sont assemblés en 2010, «assemblés» car plusieurs de ses membres sont connus pour oeuvrer dans d'autres groupes (The Outsiders, Stereotryp et The Rebel Assholes) et ils n'ont mis que deux ans pour composer, enregistrer et sortir ce Black days. Un LP dans lequel on retrouve ce qu'ils aiment : un rock assez brut (comme la production et le son des guitares) pour établir une base (et une basse) solide puis là-dessus des riffs puissants, des grattes débridées, un arrière-goût de punk et surtout un chant super accrocheur (même si l'accent anglais est perfectible). Les dix compos s'enchaînent à vitesse grand V et s'il fallait s'arrêter de temps à autres, on passerait bien plus de temps dans l'ambiance de «The weak» ou «Blind and sober» qui bénéficient d'une excellente dynamique et de passages «inatendus» (certains resteront médusés à la première écoute) mais finalement bien sentis. D'autres idées me semblent moins bonnes (sur «The anarchy») mais dans l'ensemble Plastic Smile a raison d'oser des «trucs» qui pourraient devenir leur marque de fabrique.

■ Oli



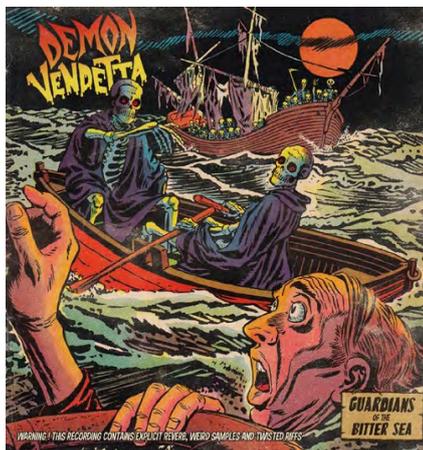
THE MARS CHRONICLES

The Mars Chronicles

[Send the Wood Music]

The Mars Chronicles a moins à voir avec Ray Bradbury (encore que le groupe semble apprécier la science-fiction) qu'avec 30 Seconds To Mars dont le goût pour un métal hybride, mélodique et efficace semble partagé (sans compter la proximité avec le timbre de Jared Leto). Formé il y a à peine plus d'un an, le combo sort déjà un EP assez solide grâce à l'expérience accumulée dans le passé respectif de chacun des membres (Devy et Sebastien chez Opram, Yann chez Lag | Run, Morgan chez Eyeless ou Eths). Musicalement, c'est un beau mélange de leurs aspirations personnelles avec des titres qui peuvent être assez métal et d'autres beaucoup plus pop, le coeur balançant gaiement entre les deux genres pour créer un ensemble bien charpenté où les finitions claquent (les solos de gratte sont plutôt réussis). L'intérêt d'Opram pour l'évasion progressive et l'onirisme se contente du titre final «Abyss», les quatre précédents étant plus dans la norme avec un vrai potentiel de tube («Constant show» ou «One and only»). Belle réussite donc que ce coup d'essai de TMC qu'on va d'autant plus surveiller que les dernières productions de 30STM sont catastrophiques...

■ Oli

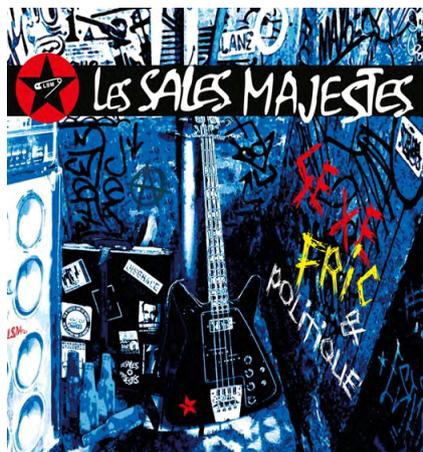


DEMON VENDETTA

Guardians of the bitter sea
[Dirty Witch Records]

Qu'on se le dise, Nasty Samy est de retour ! Et alors que notre bonhomme est sur le point de finaliser le troisième Black Zombie Procession, voilà que notre (ex)-Bisontin préféré se lance corps et âme dans *Demon Vendetta*, un nouveau projet heavy-surf. Oui, vous avez bien lu, du surf (de bon goût) à la sauce heavy rock. Le trio explore les tréfonds de l'horror-rock pour proposer *Guardians of the bitter sea*, premier LP 8 titres surprenant et jouissif. Totalement instrumental et agrémenté de quelques samples, ce disque sent bon les vieux comics, les séries Z et les films d'épouvante. Et il contentera à coup sûr les amateurs des sonorités surf et les fans de riffs tranchants et de rythmes endiablés. La carrière de l'ami Nasty est aussi fournie que le compte suisse de Jérôme Cahuzac et pourtant il m'étonnera toujours. Allier la puissance et la saturation du rock avec les subtilités et la réverb du surf, conjurer des guitares entraînantes et un basse-batterie soumis à rude épreuve, il fallait le faire et il l'a fait. En plus le mix est parfait ! Apaisé et résigné, notre homme a plus de six cordes dans son flight case. Respect Monsieur Nasty.

■ Gui de Champi

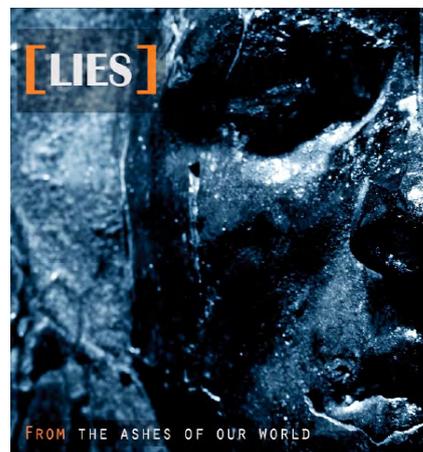


LES SALES MAJESTÉS

Sexe, fric et politique
[DKP Production]

Alors qu'on pensait que le nouveau siècle avait eu raison de la bande de keupons emmenée par Arno Futur (aussi connu pour son travail avec Juge Fulton), les Franciliens sont revenus aux affaires en 2010 et il semblerait que la crise et DSK les aient largement inspiré pour écrire *Sexe, fric et politique*. Tant qu'il y aura des trucs à dénoncer, il y aura des punks, Les Sales Majestés ont vieilli et s'ils ont encore beaucoup d'amour anal à donner à l'armée («Johnny s'en va t'en guerre»), la religion («Y'aura toujours des cons»), la drogue («Héroïne») ou la politique («Un pour tous, tous pourris»), ils ajoutent d'autres thèmes à leur répertoire comme l'écologie («Apéro» où le manque d'eau pourrait tuer le pastis comme il tue les nourrissons en Afrique) ou «Tous les jours» dédié à la cause des femmes battues. Rassure-toi, le groupe n'en oublie pas le quotidien du punk à chien avec l'alcool, l'ennui et les filles... Musicalement, les années (25 déjà !) n'ont pas changé Les Sales Majestés qui balancent toujours des riffs et des rythmes binaires et efficaces et qui risquent de ne pas s'arrêter vu que pas mal de merde continue d'éclabousser notre société.

■ Oli



[LIES]

From the ashes of our world
[Send the wood music]

Alors que le groupe commençait à se faire un nom (histoire de se différencier des homonymes italiens, hollandais...), Dam's et Tristan ont quitté l'aventure laissant Laurent et Asyd seuls aux commandes. Ils ont finalement trouvé Ben (chant) puis Vincent (basse) assez percutants et relancé la machine avec un crochet à droite, un crochet à gauche et un uppercut au menton. Avec un chant assez mélodieux et des riffs plus liés, [Lies] s'est éloigné du néo (avec quelques résurgences comme sur «Deal with it») pour se rapprocher d'un métal alternatif et ouvert sur des expérimentations pas toujours aussi réussies (le clavier option Type O Negative de «Better off alone») que l'épique final «Schizophrenia». Ben semble s'être vite et bien intégré si on s'en tient à l'excellent «Anger» ou aux très calmes «No way» ou «The loss» où sa voix porte le titre aidé par une jolie guitare aussi à l'aise en son clair que quand elle va chercher la grosse saturation. Monté très haut vers les sommets, [Lies] s'est brûlé les ailes mais avec ses cendres fumantes, le phoenix s'est recomposé et a toujours belle allure.

■ Oli

> CONCOURS

C O I L G U N S



C O M M U T E R S

COILGUNS>

Après General Lee puis Rorcal, si tu aimes le support vinyl, on te gâte au W-Fenec en t'offrant deux exemplaires LP du premier album des Suisses de Coilguns sorti il y a quelques semaines chez Pelagic Records (Abraham, Earthship, Kruger, The Ocean...).

Pour ce faire, il te faudra trouver la réponse à la question et espérer être tiré au sort une fois le concours terminé !

Bonne chance !

<http://www.w-fenec.org/concours/index,219.html>



7WEEKS>

Elle est pas alléchante cette image ? Une belle route américaine bordée par un Motel au milieu de nulle part et une grosse bestiole étrange résultant du mixage d'un squelette de boeuf ailé avec des pattes d'insectes... Ça donne envie de se faire bouffer non ? Si tu veux t'y frotter, tu peux aller voir ton disquaire (ou le shop en ligne de ton choix) et lui réclamer Carnivora ! Sinon on t'offre 3 exemplaires de cet album-là, maintenant, tout de suite !

Bonne chance !

<http://www.w-fenec.org/concours/index,218.html>



THE SHAKING SENSATIONS>

Start stop worrying, c'est la petite pépite venue du froid signée The Shaking Sensations, une petite merveille de post-rock danois dont on va reparler très vite dans notre prochain numéro mais qu'on te fait gagner en attendant. Evidemment, on en a encore peu parlé mais tu peux nous faire confiance, c'est de l'excellente came qu'on a goûté pour toi. Tu peux y aller les yeux fermés. En plus la réponse à la question du concours est d'une simplicité infantile.

Bonne chance !

<http://www.w-fenec.org/concours/index,220.html>

PSYKOn TEST : pour quel festival es-tu fait ?

Vu que notre premier psycho-test a été une grande réussite (il a été traduit en 27 langues), on a décidé de remettre le couvert pour t'aider à choisir le festival où tu te rendras cet été. Attention, n'écris pas tes réponses sur ton écran, ce serait vraiment con.



A. Ton style de zik :

- 666. Le métaaaaaal
- 90. Les trucs qui passent sur Le Mouv'
- 25. Un peu de tout en qualité et en quantité

B. La bière en festival :

- 25. Au verre et avec du retour
- 90. Coupée à l'eau
- 666. Dans un gobelet d'1 litre

C. Le camping :

- 25. Pourquoi pas tenter la hutte ?
- 666. Ca fait un peu de bruit la nuit, non ?
- 90. Il reste des navettes ?

D. Côté fringues :

- 666. Noir
- 90. Slim
- 25. Bottes

E. Un accessoire :

- 90. Un diadème pour ma mèche
- 25. Un accroche planning pour ne rien rater
- 666. Un bracelet clouté

F. Le site :

- 90. De la musique sur une presqu'île
- 25. Du son dans la boue
- 666. De la zik dans le vignoble

G. Le visuel :

- 90. Epicé et «olé-olé»
- 25. Parallélogramme ayant deux côtés consécutifs de même longueur.
- 666. Chimique et radioactif

H. Côté bouffe :

- 25. Frites/fricadelle !
- 666. Deux bières
- 90. Tartiflette en barquette...

J. Ton expression pour dire à un pote que tu le revois après le concert :

- 90. A toute
- 25. A tantôt
- 666. Beuaaaaaargh

W. Tes journalistes préférés postent leurs news et leurs articles pendant le festival depuis :

- 25. Leur smartphone en chopant le WiFi local
- 666. Un préfabriqué immense
- 90. Un bus climatisé à deux étages

Les réponses ! Alors, si tu as un maximum de « 666 » va en Enfer (au HellFest donc avec pour t'échauffer un passage au Sonisphère), si tu as beaucoup de « 90 », achète fissa ton pass pour le Territoire de Belfort où les Eurocks te raviront, enfin si tu carbures au « 25 », va fêter l'anniversaire de Dour où c'est la fête chaque année.

PINK FLOYD

The dark side of the moon (EMI)



Plus de 40 ans déjà. C'est en effet en mars 1973 que Pink Floyd a sorti *The dark side of the moon*, un album qui a changé leur vie et peut-être la tienne, un album majeur de l'Histoire du Rock. Cette année-là, Elvis joue live à Hawaii pour la Télé, Kiss et Queen débute leur carrière, le CBGB et le World Trade Center ouvrent à New York, la guerre du Kippour provoque le premier choc pétrolier, Picasso s'éteint et au cinéma on peut voir *La Grande Bouffe*, *L'Emmerdeur*, *Les Aventures de Rabbi Jacob* ou *Deux hommes dans la ville*. Une autre époque. Pink Floyd est déjà un groupe confirmé qui a du affronter et le succès et le départ de son chanteur. Le groupe en a terminé avec sa période pop rock psychédélique (*The piper at the gates of dawn*) et ses explorations spatiales (*A saucerful of secrets*), est allé très loin dans l'expérimentation (*le breakfast d'Alan* et les symphonies d'*Atom Heart Mother*, *UmmaGumma*, le monstre «*Echoes*»...) et a même apporté sa pierre aux bandes sons hippies avec le monumental *More*, quelques titres sur *Zabriskie point* et le décevant *Obscured by clouds*. Bref il est temps de passer à autre chose, Waters a laissé ses comparses s'exprimer à foison (*UmmaGumma*), il va pouvoir commencer à prendre le Floyd en main, écrire des textes plus adultes, plus ancrés dans la réalité («*Time*», «*Us and them*», «*Money*»). Pose-toi et respire, après

«*Speak to me*», «*Breathe in the air*», deux titres en un, Waters pose sa basse et sa voix, calmement, doucement... Finie l'excitation d'un «*Nile song*», finie l'exaltation de «*Set the controls for the heart of the sun*», finis les titres interminables, place aux textes, place aux intonations renforcées sur ce qu'il veut faire entendre, place aux solos déchirants («*Time*», «*Us and them*»), place à sa pimpante 4 cordes («*Money*»), place aux chœurs («*The great gig in the sky*», «*Eclipse*»).

Contrairement à ce qu'on peut entendre, *Dark side* n'est pas intégralement un concept album puisque différents sujets sont abordés et la fin de l'opus est plus pop, plus légère, on y retrouve l'espace et le côté sombre de la lune à suivre le lunatique sur sa pelouse («*Brain damage*» *there's someone in my head but it's not me*) avant que le Floyd ne s'«*Eclipse*».

Dark Side apporte une nouvelle dimension à Pink Floyd qui devient plus qu'un simple groupe de hippies dont les idées seraient obscurcies par des nuages de fumée apaisante, Pink Floyd ne pense pas qu'à la musique, Pink Floyd pense tout simplement et exprime ses idées sur le monde réel. Si les textes n'expliquent pas à eux seuls l'incommensurable succès de cet album, la qualité du son, des arrangements, des mélodies ont aussi leur part. Cependant pouvoir fredonner un titre qui donne aussi à réfléchir marque plus l'auditeur inaverti, celui qui va découvrir les Floyd à la radio dans les mois voire les années qui vont suivre... Le rock de Pink Floyd est devenu total. L'illustration de la pochette est lue à l'envers, Pink Floyd vit l'inverse d'une réfraction, car plus que celui de la lune, c'est le côté sombre de Pink Floyd qui est mis en lumière. Le groupe a changé, une nouvelle ère commence pour lui.

Cet album marque l'histoire en restant jusque 1988 dans les meilleures ventes aux Etats-Unis. 40 ans plus tard, l'album n'a pas pris une ride, ressort en version coffret deluxe (6 CDs !), Syd Barrett et Rick Wright ont rejoint les étoiles ainsi que Storm Thorgerson, les autres continuent de faire fantasmer les fans sur d'éventuels nouveaux live et on a toujours les mêmes frissons à l'écoute de «*The great gig in the sky*».

■ Oli



DANS L'OMBRE > SID

Sid ne fait pas beaucoup de bruit, mais je peux vous assurer que c'est un mec en place. Actif, efficace, la main sur le coeur (et sur les potards des consoles), ça fait plus de dix piges que je croise le bonhomme sur les routes de France et de Navarre avec toujours autant de plaisir. Sid, c'est Sid, si bien que je ne connais toujours pas son vrai prénom !

Quelle est ta formation ?

J'ai pas de formation particulière. Après le bac, je suis allé glander en fac, j'ai passé mon temps à trainer dans les teufs étudiants et dans les concerts de rock. Quand je me suis fait virer, je trainais avec des groupes de punk de ma ville, Toulouse, et j'ai appris à faire du son comme ça... En fait c'était surtout un prétexte pour rentrer gratis aux concerts et boire des coups à l'oeil. J'arrivais alors en disant «je suis le sonorisateur du groupe !»

Quel est ton métier ? Et quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je ne crois pas qu'on puisse dire que j'ai un métier dans le sens traditionnel du terme : un savoir-faire bien maîtrisé avec lequel je gagnerais ma vie, mais pour dire quelque chose, je réponds «sonorisateur» avec une vraie préférence pour le son retour. Sinon, je suis aussi régisseur, manager, je fais un peu de promo pour aider des potes ou des labels indé avec qui je m'entends bien comme Kicking Records... J'ai en projet de développer un label avec lequel j'ai commencé à faire deux trois trucs : Delete Your Favorite Records.

Ca rapporte ?

J'ai passé 12 ans en tant qu'intermittent à ramer avec 700 euros par mois, et depuis 2010 : RSA . La réponse est donc clairement non !

Comment es-tu entré dans le monde de la musique ?

Un peu comme tout le monde je pense, par hasard. C'est un milieu qui m'attirait étant plus jeune. Je trainais dans les concerts avec les groupes ; de fil en aiguille, j'ai croisé plein de gens, et puis j'ai rencontré les Uncommon

menfrommarsen 1999 qui commençaient leur groupe et qui venaient de se faire lâcher par leur sondeur. Ils m'ont dit : «Viens avec nous mec !» et depuis, je suis toujours avec eux.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Je faisais une tournée en 1992 ou en 1993 avec un groupe toulousain qui s'appelait No Pasaran. On avait un vieux fourgon avec une sono minable pour les bars. Un soir, on joue avec Ludwig Von 88 dans une grande salle des fêtes. On arrive, et on apprend que le prestataire son de la soirée venait de planter l'orga. Toute l'après-midi se passe à chercher une sono, sans résultat. On arrive à 21h, il y a 800 keupons sur le parking, prêts à tout casser si le concert n'a pas lieu. C'était tendu ! Là arrive Christophe Bosq, le manager des Ludwig qui me dit : «installe ta sono, on va le faire à l'ancienne». Il s'arrange avec le mec de l'orga qui était d'ailleurs Pierrot qui, des années plus tard, montera Toulouse Punks, pour baisser le prix de la place de concert de plus de moitié, et partagera avec nous tous les gains de la soirée ! C'était vraiment la classe !

Ton coup de coeur musical du moment ?

Fight and Fires ! Ca faisait un bon moment que j'avais pas pris une telle beigne en concert !

Es-tu accro au web ?

Chez moi, je suis fourré dessus toute la journée. Le matin, je me fais ma revue de presse puis je fais le tour de quelques webzines. Je regarde aussi pas mal de vidéos, mais quand je suis en tournée, je n'emporte pas d'ordi et je n'ai pas de smartphone : je peux me déconnecter pendant plusieurs semaines.

A part le rock, tu as d'autres passions ?

J'aime beaucoup l'histoire. Je lis aussi pas mal de philosophie et de trucs politiques.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Franchement non, je suis pas du genre à penser à l'avenir. J'ai déjà des soucis pour me projeter un an en avance, alors 15 ans... Mais en faisant un petit effort, je pense que je serais sourd, avec un peu plus mal au dos et je comprendrais encore moins la nouvelle génération ! je dirais donc : le même en plus con !

Merci !

■ Gui de Champi

>NEXT :

The Young Gods

Demon Vendetta

Ginger Wildheart

Le Bal des Enragés

Sons of Frida / Noein

The Melvins / Ventura

Ghost B.C / Hacride / Manu...

